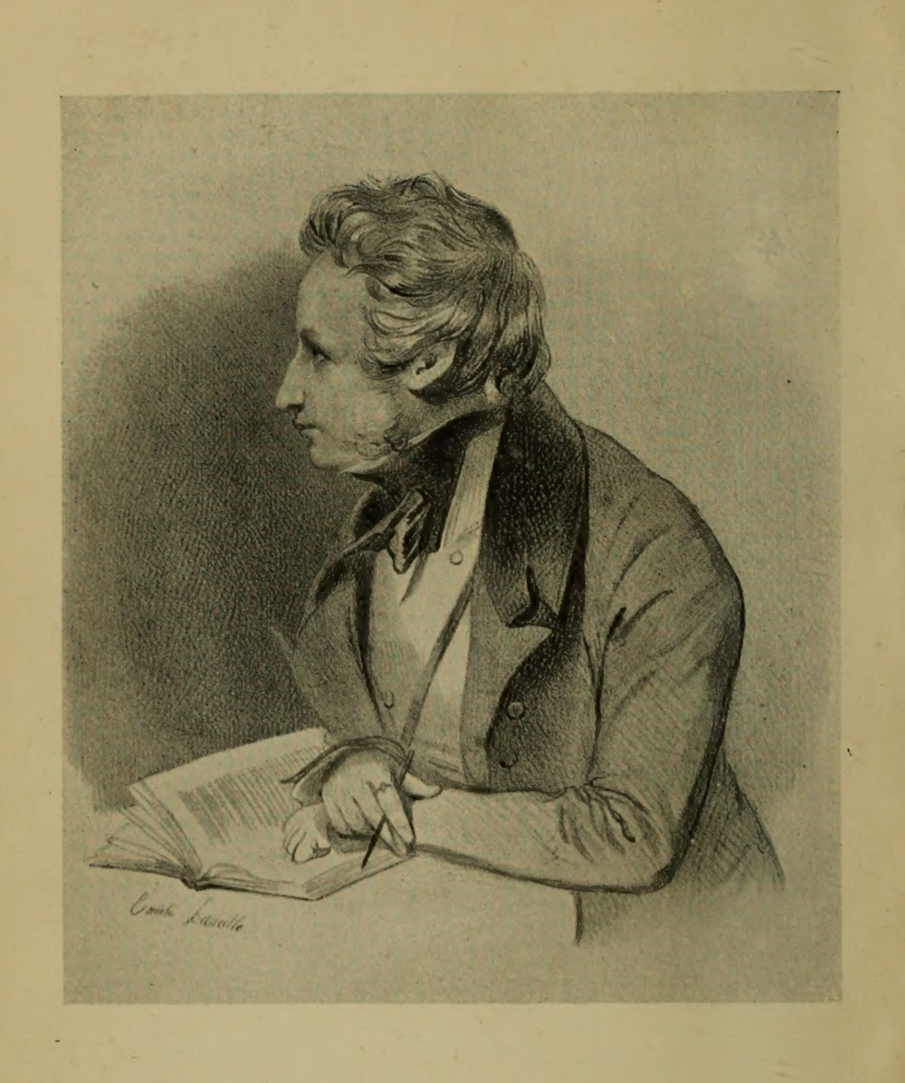
CHATTERTON

ALFRED
DE VIGNY

IVERSITY COLLEGE, - TORONTO
Department of French



OXFORD HIGHER FRENCH SERIES
EDITED BY LEON DELBOS

CHATTERTON

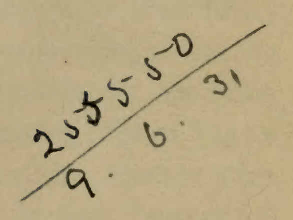
BY

ALFRED DE VIGNY

EDITED BY

E. LAUVRIÈRE

DOCTEUR-ÈS-LETTRES
PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE LOUIS LE GRAND, PARIS
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE



OXFORD
AT THE CLARENDON PRESS
1908

HENRY FROWDE, M.A.
PUBLISHER TO THE UNIVERSITY OF OXFORD
LONDON, EDINBURGH, NEW YORK
TORONTO AND MELBOURNE

607·18

INTRODUCTION

ALFRED DE VIGNY: SA VIE ET SON ŒUVRE

'En toi, la rêverie continuelle a tué l'action.'
Chatterton, I. 5.

I.—Enfance et Jeunesse.

Vigny propose deux énigmes : son infécondité et son pessimisme. Comment, après avoir tant promis et même si abondamment produit dans la première moitié de sa vie, a-t-il si peu accompli dans la seconde ? D'où vint son âcre mélancolie lentement condensée en système ? Les solutions proposées ne manquent certes point : la plus magistrale, il est vrai, est peut-être plus déductive qu'inductive ; et la plus savante, confuse à force de complexité et d'abstractions. Nous n'avons nullement ici la prétention d'en fournir une meilleure. En ces étroites limites, nous ne pouvons guère que préciser les données de ces deux problèmes psychologiques ; ces données, c'est à Vigny surtout que nous les demanderons : car, encore plus que son œuvre, sa *Correspondance* et son *Journal*, si incomplets qu'ils soient, abondent en confidences intimes. Peut-être s'apercevra-t-on que le seul arrangement logique des faits suggère déjà pour la double énigme une solution unique.

Alfred de Vigny naquit à Loches le 27 mars 1797. Son père, vieil officier de soixante ans, depuis long-

temps à la retraite pour cause de blessures, était tout perclus d'infirmités. Sa mère, âgée de quarante ans, avait déjà cette nervosité excessive qui la prédestinait aux affections cérébrales. Si l'on songe que ce couple, qui, pour être assez mal assorti en âge, n'en réunissait pas moins cent années, venait de subir toutes les épreuves de la Terreur, y compris la perte de biens considérables, l'emprisonnement et une longue menace de mort, on ne sera pas trop surpris que l'unique survivant de ses quatre enfants morts en bas âge, ' le plus faible et le dernier,' fût lui-même d'une santé délicate et d'une sensibilité maladive. Aussi a-t-on très justement dit du grand poète pessimiste — et il l'avait lui-même pensé — qu'il était ' né triste,' doué qu'il fut de par sa fâcheuse naissance d'une vitalité appauvrie.

On choya naturellement ' avec un amour sans pareil ' ce fragile héritier d'un noble nom ; par excès de prudence, on l'emmena même dès l'âge de dix-huit mois à Paris, loin de ' l'ombre fatale du château de Loches.' Là, en un modeste appartement de 700 frs. à l'Élysée Bourbon (de nos jours demeure présidentielle), puis dans un autre non plus fastueux au Marché d'Aguesseau, l'enfant grandit, chétif, précoce et rêveur, apparemment plus fille que garçon, entre ces deux parents disparates dont le caractère non moins que l'âge intervertissait les rôles. Belle, intelligente, grave, autoritaire, Mme de Vigny, en vraie matrone chrétienne, quelque peu janséniste, ne veilla pas moins strictement à la pieuse et rigide éducation de son fils qu'à l'indispensable économie d'un ménage fort restreint, tandis qu'en véritable grand-père indulgent et loquace, quel-

que peu voltairien, M. de Vigny forcément sédentaire comblait la frêle petite tête blonde, déjà trop naturellement extasiée, de caresses attendries et de longs récits d'un autre âge. Le poète s'est lui-même graphiquement dépeint assis au coin du feu sur les genoux rhumatisants du vieillard 'à cheveux blancs,' et prêtant une oreille aussi fidèle qu'attendrie aux funestes péripéties de la Guerre de Sept Ans, aux complaisantes évocations des héros d'antan : 'le roi philosophe,' M. de Chevert et M. d'Assas, et à tous les frivoles commérages et à toutes les mesquines intrigues de l'Œil-de-Bœuf, et aux cent prouesses de guerre et aux mille exploits de chasse accomplis par les aïeux. Ainsi, ce qu'en dépit de leurs superficielles boutades sur la vanité de parchemins, du reste, pieusement thésaurisés, ces très dignes hobereaux, plus riches de glorieux souvenirs que d'argent, ne manquèrent pas de transmettre à leur unique descendant, ce fut, à défaut du patrimoine ancestral passé pour une poignée d'assignats en des mains roturières, le meilleur legs moral de la vieille noblesse militaire de France, c'est-à-dire la religieuse fierté de la race, avec tous ses inévitables défauts, sans doute, de puéril orgueil et d'aveuglement stérile, mais aussi avec toute sa dignité de tenue, toute sa loyauté de dévouement, tout son raffinement d'héroïsme, bref tout son très noble culte de l'honneur, allât-il jusqu'au point d'honneur.

Malheureusement, de l'aristocratique milieu social où s'étaient engoncés les Vigny, la malléable nature de l'enfant docile reçut une empreinte non moins funeste qu'ineffaçable. En ces vieux salons séditieux

du faubourg Saint-Honoré ne fréquentaient guère que des ci-devant et des fils d'émigrés, presqu'aussi mécontents et encore plus envieux même des succès de l'Empire que de ceux de la Révolution, aussi incapables de s'adapter aux impérieuses exigences du nouveau régime qu'aux irréparables ruines de l'ancien, irrémédiablement ennemis de leur propre temps. 'Leurs chagrins me serraient le cœur,' dit tendrement Vigny ; et il ajoute non sans amertume : 'L'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait de défiance et d'une misanthropie précoce.' De cette fâcheuse déformation du peu vivace rejeton de vieux parents et d'une vieille race, trop frêle pour réagir énergiquement contre toutes les contraintes du dehors et s'épanouir librement, datent, croyons-nous, cet intime désaccord avec la réelle société des hommes, cette sourde révolte contre l'implacable fatalité des choses, cette inconsciente habitude de triste repliement sur soi et par contre de fier isolement aristocratique, bref toutes ces latentes et persistantes tendances vers un idéalisme aussi hautainement stoïque que sombrement pessimiste, qui firent chez Vigny à la fois le pathétique malheur de sa vie et la rare originalité de son œuvre.

De cette double inadaptation et vitale et sociale on ne tarda guère, du reste, à s'apercevoir : le premier contact avec le monde d'un enfant trop choyé, affiné même jusqu'à la délicatesse, déjà dévié de la croissance normale, ne pouvait être qu'un heurt pénible, et ce le fut, en effet. Lorsque vers la huitième année Mme de Vigny, qui avait épuisé toutes ses ressources d'enseignement

domestique, se résigna à mettre son fils en demi-pension à l'institution Hix pour qu'il suivît les cours du Lycée Bourbon, le petit noble dédaigneux et souffreteux ne put se conformer ni au régime 'sordide,' à l'en croire, ni à l'esprit égalitaire du lieu. On n'insultait pas seulement, s'imagine-t-il, à sa supériorité aristocratique ; on exploitait encore sa supériorité intellectuelle,—disons tout bas, sa faiblesse naïve : car presque toujours, il faut bien l'avouer, il y a en ces pauvres souffre-douleurs quelque impuissance native. 'Cela, dit-il, me rendit sombre, triste et défiant' (*J.* 268); 'car ces chagrins d'enfants laissent dans l'homme une teinte de sauvagerie difficile à effacer durant le reste de la vie.' Aussi était-ce déjà avec ce même sentiment d'amertume concentrée qu'il devait manifester en toute son existence que, chaque soir, avant de rentrer au logis, il faisait claquer les lourdes portes de sa geôle maudite, comme il fera plus tard claquer celles de cette sombre tour solitaire où il prétendit durant trente ans abriter contre toutes les vilenies d'un monde odieux sa dignité offensée. Dès l'école, fuyant les vaines luttes mesquines, le futur stoïcien apprenait à ne chercher qu'en lui seul à la fois son orgueil et son bonheur.

Par malheur, au douloureux adolescent si sensible aux inévitables brutalités de la vie, la sagesse maternelle ne sut pas offrir de mentor plus expérimenté qu'un précepteur ecclésiastique. Rapidement, il est vrai, en ce régime de serre chaude, les facultés intellectuelles du poète naissant se développèrent dans le sens où ne les appelait que trop une imagination facilement

exaltée. Vigny s'éprit de littérature: il traduisait Homère en anglais, comparant au texte de Pope sa double traduction ; puis, ce tour de force accompli, il se mettait à rédiger romans et tragédies ; en secret, avouera-t-il plus tard, il rêvait 'de produire quelque chose de grand et d'être grand par ses œuvres.' 'Bonaparte et Byron, poète et capitaine,' suggère *la Flûte*. Pour être plus péniblement entravée au dehors, l'ambitieuse, quoique timide personnalité du jeune solitaire n'en prenait, comme il arrive presque toujours en ces natures concentrées, que plus obstinément sa revanche intérieure.

Il y eut pourtant en cette studieuse et rêveuse adolescence une brusque explosion d'activité impulsive, dont les piteuses conséquences même sont instructives. Au milieu de la fièvre guerrière qu'entretenaient alors dans la France impériale les épiques triomphes de la Grande Armée, l'émotif descendant d'une double lignée de soldats et de marins se crut lui aussi une impérieuse vocation militaire. 'Il me prit, dit-il, un amour vraiment désordonné de la gloire des armes.... Ni mes études sévères, rudes, forcées et trop précoces, ni le bruit du grand monde où, pour me distraire de ce penchant, on m'avait jeté tout adolescent, ne me purent ôter cette idée fixe.' En vain croula l'Empire ; la Restauration lui apparut comme une aube propice. Le 6 juillet 1814, l'imberbe guerrier de dix-sept printemps endosse donc l'éclatant uniforme ultra-aristocratique des Mousquetaires de la Maison-Rouge. Au suspect titre de comte que vient de lui léguer son père mourant il joint un noble bréviaire moral où la

virile main de sa mère a inscrit au premier rang les chevaleresques vertus de piété, honneur, chasteté et courtoisie. Muni de ce double viatique spirituel et mondain, le jeune paladin attend ; il attend impatiemment les grands évènements qui vont révéler ses merveilleuses aptitudes à l'action ; il les attendit quatorze ans à l'armée ; on peut dire que jusque dans la société civile il les attendit toute sa vie. Une jambe cassée à la manœuvre, l'humiliant escortement sous la pluie de la calèche royale en fuite vers Gand, le décevant passage après les Cent-Jours de la Maison-Rouge à la Garde Royale, puis au banal 55e de ligne, beaucoup de changements de garnison de l'Est à l'Ouest et du Nord au Midi, encore plus de congés, une lente promotion à l'ancienneté au grade de capitaine, une vaine attente au pied des Pyrénées pendant la guerre d'Espagne, tels furent les plus hauts faits de cette glorieuse carrière militaire 'si vivement désirée.'

Quinze ans plus tôt les prodigieux évènements de l'épopée napoléonienne eussent-ils mieux servi ce jeune foudre de guerre ? Encore moins, croyons-nous, que Courier, Stendhal et tant d'autres intellectuels égarés dans les *impedimenta* de l'Empire. Ce doux 'jeune homme du monde aux formes grêles' n'avait pas plus pour la double endurance du soldat les aptitudes physiques que les aptitudes morales. Lorsqu'il se décrit quelque part 'rose et blond, marchant à pied sur la route à la tête de ses vieux soldats, chantant *Joconde* à pleine voix,' il ne faut pas oublier que le malheureux lieutenant était en réalité phtisique ou, comme en témoignent les rapports officiels, 'atteint de pneumonie

chronique et d'hémoptysie assez fréquente, suite de la maladie primitive,' 'maladie grave qui paraît incurable.' 'Mon pauvre corps, si délicatement conformé, confie-t-il à son ami Brizeux, aurait succombé à de plus longs services.' Au point de vue moral, qui croirait que le futur auteur de *Grandeur et servitude militaires* n'a pas craint quelque part de dire de l'obéissance passive et du respect de la hiérarchie, ces deux grands ressorts de l'armature guerrière : 'J'aimais fort à l'infliger et peu à la subir ; je la trouvais admirable sous mes pieds, mais absurde sur ma tête'? 'L'indignation que me causa toujours la suffisance dans les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité me donna, dès le premier jour, une sorte de froideur révoltée avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux.' L'homme mûr, en sa perspicacité et sa loyauté, vit mieux : il vit en lui-même le défaut et l'erreur. 'Bien souvent, avoue-t-il, j'ai souri de pitié sur moi, en voyant avec quelle force une idée s'empare de nous, comme elle nous fait sa dupe et combien il faut de temps pour l'user... Ce ne fut que très tard que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue méprise et que j'avais porté dans une vie active une nature contemplative.' Eh! oui : voilà le mot juste, l'arrêt définitif de Vigny sur sa propre destinée : né rêveur, il était condamné à vivre et à mourir en rêveur ; c'était la loi de son organisation débile ; loi dure, parce que trop stricte ; chaque fois qu'il la viola, il en pâtit. Aussi, dès qu'il eut cette fois constaté dans les révoltes de sa chair dolente et de sa volonté fragile les

fâcheux effets de cette 'maladie' (le mot est de lui), d'une sensibilité trop vive et d'une imagination exaltée, le pauvre poète égaré sous les drapeaux eut raison de conclure en toute humilité : 'J'étais bien déplacé dans l'armée,' et, à la première occasion, de s'affranchir d'une servitude volontaire, chaque jour à ses yeux 'plus oisive et plus grossière que jamais.'

L'affranchissement lui vint sous forme de mariage. C'est en vain que, dans les salons de Paris, la très belle et très intelligente Delphine Gay s'était éprise du beau lieutenant rêveur et que sa mère avait intrigué auprès de Mme Desbordes-Valmore pour amener cette union apparemment idéale : Mme de Vigny n'y vit que mésalliance sans profit. Soudain, à Pau, en 1825, l'officier de passage s'éprit à son tour d'une belle, blonde, un peu indolente, un peu froide créole anglaise de vingt-cinq ans, Miss Lydia Bunbury, seconde fille d'un riche et excentrique colon de la Guyane, 'trois fois millionnaire,' disait-on. 'La fortune, à la mort du père âgé de soixante-dix ans, s'élèvera à plus de six cent mille francs, déclare le colonel du 55e, et elle jouira du jour de son mariage de huit à dix mille francs.' Une si magnifique occasion de redorer le blason des aïeux désarma tous les préjugés possibles de Mme de Vigny sur la religion de sa future bru, sur sa nationalité étrangère et sur son ignorance à peu près complète de la langue française : elle consentit ; le mariage eut lieu à la hâte ; et le jeune capitaine sans avenir, apparemment délivré de toute préoccupation pécuniaire, s'empressa de prendre congé sur congé pour s'adonner plus librement à sa chère littérature.

Il ne l'avait, du reste, jamais entièrement sacrifiée ; tant s'en faut. 'Lévite,' 'bénédictin de caserne,' dit-il, il s'était courageusement donné, 'dans les nuits' comme 'dans le tumulte fatigant et vain des journées militaires,' 'une éducation volontaire, la vraie, la seule qui donne à l'âme son élévation et sa forme définitives.' 'La distraction me soutenait, me berçait dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandant même, et me parlait à l'oreille de poésies et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art... L'état de somnambulisme où me jette en tout temps la poésie [remarque singulièrement caractéristique] passa quelquefois pour du dédain de ce qui m'entourait...' 'J'avais *Éloa* ; j'avais tous mes poèmes dans ma tête ; ils marchaient avec moi par la pluie de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau ; et, quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front.' A la pleine satisfaction d'une si impérieuse vocation littéraire tous les congés renouvelés ne suffirent bientôt plus : Vigny démissionna et, capitaine 'en réforme,' vint se fixer à Paris. 'J'ai besoin, écrivait-il à Lamartine, d'être raffermi pour croire en moi-même.'

C'était justement l'heure fameuse où, dans le salon de Charles Nodier à la Bibliothèque de l'Arsenal, s'organisait le Cénacle de l'École romantique. 'Il se trouva, dit ce premier venu d'entre eux, quelques hommes très jeunes alors, épars, inconnus l'un à l'autre, qui méditaient une poésie nouvelle. Chacun d'eux dans le silence avait senti sa mission dans son cœur. Lors-

qu'ils se virent mutuellement, ils marchèrent l'un vers l'autre, se reconnurent pour frères et se donnèrent la main.' Dès l'aube de cette renaissance poétique, en cette nouvelle Pléiade, pour parler le langage de l'époque, le poète d'*Éloa* parut et brilla comme l'une des plus pures et non des moins éclatantes étoiles. Par un curieux phénomène d'éphémère adaptation, on vit, en effet, ce même être indolent, dont la froide réserve était encore au régiment, comme naguère au lycée, réfractaire à tout épanchement d'amitié ou de simple camaraderie, prendre feu soudain en cette ardente atmosphère d'enthousiasme poétique et se fondre, pour ainsi dire, ou plutôt vibrer, en une communion apparemment intime avec des natures à tout autre égard différentes de la sienne. 'Au bout de quelques minutes, dit l'un d'eux, je causais avec Vigny comme si je l'avais connu depuis longtemps.' 'Ce très pâle jeune homme à l'air souffrant, dit un autre, était le premier par l'imagination ; c'est ce que je dirai toujours en prose comme en vers, moi qui ai assisté aux bouillonnements si riches de cette imagination dans toute sa force, dans toute la plénitude de son effervescence.' Il convient donc de s'attarder en cette période capitale, quoique exceptionnelle, de la vie de Vigny où, en une douzaine d'années, sa faible vitalité ne s'épanouit si brusquement en une belle floraison de chefs-d'œuvre que pour demeurer ensuite pendant près de trente ans plus ou moins stérile.

Les relations de Vigny avec le futur chef de l'école sont à cet égard caractéristiques. Victor Hugo, alors rédacteur du *Conservateur littéraire*, n'avait encore

que dix-huit ans. Rapidement, sous l'influence entraînante du génial adolescent, se développa en Vigny la plus vive amitié qu'il ait jamais ressentie. D'abord distantes de la part du grave officier-gentilhomme qui n'use que du 'Monsieur et ami,' et déférentes chez le modeste alors, quoique ardent poète-bourgeois, les relations des deux jeunes gens prirent bientôt un tel ton de fervente intimité que l'aîné finit par signer ses propres lettres du nom même de son cadet, Victor. Et ce ne fut plus dès lors que fréquent échange de dithyrambiques compliments, de délicats conseils, de tendres recommandations, l'éloge abondant surtout sous la plume du plus jeune, longtemps fidèle à son attitude de disciple. 'J'ignore, dit par exemple Hugo, si ma lettre sera pour vous ce que les vôtres sont pour moi ; mais j'y puise du courage, de l'enthousiasme et du talent. Elles me rendent plus grand et meilleur, quand je les reçois et quand je les relis. Votre courant est comme électrique, et mon mérite est de pouvoir quelquefois me mettre de niveau et entrer en communion avec vous. Vous savez combien je vous aime, Alfred.' (Ailleurs, 'j'aime votre cœur comme j'aime vos vers.') 'Saluons ensemble cette année qui vieillit notre amitié sans vieillir notre cœur.' Vigny est témoin au mariage de Hugo ; il prend à la mort de sa mère, puis à celle de son premier-né, une part touchante ; il lui confie pieusement la publication de son *Satan*, au cas où 'les boulets espagnols n'en respecteraient pas l'auteur.' On aurait pu croire, tant le parallélisme de leur double carrière est au début manifeste, que les deux

loyaux amis s'entendaient jusque pour l'impression de leurs œuvres, ' alternant leurs récits et leurs chants,' dit l'un d'eux : en 1822, *Poèmes* de Vigny, *Odes* et *Poésies diverses* de Hugo ; en 1824, *Éloa* de l'un, *Nouvelles Odes* de l'autre ; en 1826, *Cinq-Mars* et *Poèmes antiques et modernes*, *Bug-Jargal* et *Odes et ballades*. Bientôt même, avec toute la naïve exubérance d'un jeune époux en lune de miel, Victor félicite Alfred de son proche mariage avec une ' douce et belle et bonne fille de Jephté ou d'Otaïti.' ' Nous allons nous revoir, ajoute-t-il, et l'accord de nos caractères se complétera par la ressemblance de nos vies. Nos femmes s'aimeront comme nous nous aimons, et à nous quatre nous ne ferons qu'un.' Or ce fut précisément ce malencontreux mariage qui amena ou tout au moins prépara la désunion : richement établi dans le faubourg Saint-Honoré, le comte de Vigny eut selon toute apparence plus à cœur de faire fréquenter à l'exotique comtesse les aristocratiques salons des deux rives que les modestes et parfois quelque peu bohèmes cénacles du quartier latin. Dans le siège d'ami ainsi laissé vide au foyer de Hugo, un nouveau-venu eut tôt fait de se glisser : ce fut pour le commun malheur de tous.

Celui-là, tout jeune aussi, était un gauche, timide et maladif carabin qui, récemment échappé aux horreurs des cliniques, se croyait une irrésistible vocation pour la poésie, alors qu'il était en réalité appelé à l'honneur, à ses yeux négligeable, de devenir l'un des grands maîtres de la prose française : c'était Sainte-Beuve. Il venait justement d'écrire un mal-

veillant article anonyme à propos de *Cinq-Mars* : si le poète le sut, il ne garda guère rancune au souple critique ; déjà expert dans l'art des palinodies, Sainte-Beuve écrivait à Vigny : 'Vous êtes Shakespearien de ce côté (*Roméo et Juliette*, *Othello*) comme vous êtes espagnol par *Dolorida*, comme vous êtes grec par *la Dryade* et *Symétha*, comme vous êtes biblique par *Moïse*, comme vous êtes vous-même, vous seul, poète et romantique français du XIXe siècle, par *Cinq-Mars* et *Éloa*'; et, prenant sa lyre si mal accordée, 'à genoux,' 'sur le seuil' du temple, 'pèlerin sans message,' il s'écriait :

'Chantre des saints amours, divin et chaste cygne,
Reprends ton vol et plane à la voûte éternelle !'

Le 'séraphique' objet d'un pareil culte ne pouvait évidemment qu'user d'indulgence envers adorateur si humblement prosterné : Vigny ne trouve donc pas seulement 'beau,' étant 'une douce et forte et grave étude,' le *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle* : ce qui était fort excusable en dépit de l'erreur fondamentale ; il ne déclare pas seulement 'haute, pleine d'onction et d'une sensibilité qui enchantent,' la critique des *Dernières larmes de Racine* : ce qui est, à coup sûr, fort légitime ; mais il proclame 'adorables,' 'angéliques,' 'parfaits,' 'vers de poète,' 'd'un poète qui ne périra jamais,' 'aussi haut que les plus hauts,' doué qu'il est de 'plus que du talent,' de 'génie,' quoi donc ? les pénibles et lamentables et éminemment prosaïques *Consolations* de *Joseph Delorme*. De pareils éloges, dont on retrouve l'écho encore plus sonore dans la correspondance de Hugo, ne montrent-ils pas

assez tout ce qu'il y avait en ces trop romantiques amitiés d'exalté, de surchauffé et, partant, d'instable?

La réaction était donc proche : les rivalités théâtrales, à force d'exaspérer les amours propres, la précipitèrent. Il s'agissait alors, en effet, d'enlever aux classiques leur dernier boulevard, la Comédie Française. Quand on n'en fut encore qu'aux platoniques manifestations, comme l'injouable *Cromwell*, il n'y eut pas grand mal ; Hugo, de son côté, approuva d'autant plus chaudement le *Roméo et Juliette* de Vigny et Émile Deschamps qu'il ne devait pas être joué. C'est quand, non satisfait des enthousiasmes spontanés, on s'avisa d'organiser de factices victoires que les choses commencèrent à se gâter : il y parut dès la première lecture d'*Hernani* chez Hugo. 'Tous les chefs du romantisme avaient été fidèles au rendez-vous, dit Auguste Barbier : un seul tardait à paraître, c'était l'auteur d'*Éloa*. Enfin il arriva, et je vis passer à travers les rangs des Jeune-France barbus et chevelus un *gentleman* d'une tenue parfaite, en habit noir, cravate noire et gilet blanc. La taille était élancée, la figure pâle et régulière, les lèvres minces, un nez légèrement aquilin et des yeux gris-bleu sous un beau front encadré de cheveux blonds, un air de grande distinction... La lecture achevée, tout le monde alla féliciter l'auteur, et dans le défilé je vis le chantre d'*Éloa*, toujours la figure froide et réservée, venir serrer la main à son confrère et ami ; après quoi, il s'éclipsa discrètement.' Si pareilles manœuvres d'acclamations artificielles répugnaient à la dignité de Vigny, il eut certes grand tort de s'y livrer à son tour chez lui-même, à sa façon

solennellement aristocratique. ‘ Je passai la soirée de vendredi dernier chez le comte de Vigny, écrit une comparse éblouie : il m’avait fait écrire par Émile Deschamps. C’était pour assister à la lecture d’*Othello*. La soirée fut très brillante : on n’annonçait que comtes et barons ; les appartements sont pleins de luxe et d’ornements. La lecture dura fort tard... Je vis là beaucoup d’hommes de lettres...’—entre autres, Musset également ‘ commandé de service.’ ‘ On cherche à nous désunir, avait écrit Hugo ; mais je vous prouverai le jour d’*Othello* que je suis plus que jamais votre bon et dévoué ami.’ Il le prouva, en effet ; secouru par tant de ‘ conjurés,’ Vigny eut, en dépit de la cabale classique, ‘ sa soirée ’ ou, comme il disait assez pompeusement, ‘ son 24 Octobre.’ ‘ *Othello* a réussi, insinuait il est vrai le rival, non pas avec fureur ; mais autant qu’il le pouvait et grâce à nous. Ma conduite en cette occasion nous a tout à fait ramené Alfred de Vigny et les Shakespeariens.’ La brèche, ainsi ouverte dans ‘ la vieille citadelle de la rue Richelieu,’ rendit plus facile la triomphante entrée de Hugo au son du cor d’*Hernani* : ce fut en cette mémorable soirée de ‘ délire poétique, au milieu de la frénétique cohue des siffleurs glabres et des applaudisseurs hirsutes, que le noble comte inopinément révolutionnaire clama son fameux mot historique : ‘ Aux fureurs qui m’agitent, je comprends les fureurs politiques de ’93.’ De si tapageuses et même suspectes victoires ne vont pas, il est vrai, sans lendemains de lassitude, voire de dégoût. Sainte-Beuve en eut lui-même un haut-le-cœur ; et s’il reprit auprès de Hugo son ancien rôle de panégyriste prêt à

toute besogne, il avait ses raisons intimes ; mais il s'en acquitta avec un sans-gêne si blessant pour Vigny qu'un duel faillit en résulter entre les deux intimes de naguère. Il n'eut point lieu ; mais un irrémédiable éloignement à défaut de rupture s'en suivit. Pour comble de malheur, au succès du *Roi s'amuse* Vigny osa opposer les demi-succès de *la Maréchale d'Ancre* et de *Quitte pour la peur*, puis le délirant triomphe de *Chatterton*. 'Éperonné jusqu'au sang,' insinue le perfide critique, l'impatient auteur d'*Angelo* s'empressa d'enlever à son trop heureux rival sa meilleure interprète et sa plus tendre amie, M[me] Dorval. Or, à l'heure même où Hugo et Sainte-Beuve échangeaient sur les prétendues 'bassesses' du 'fabuleux gentilhomme' de malveillantes plaisanteries, Vigny, recouvrant enfin, avec son sang-froid perdu, sa dignité quelque peu compromise, concluait son *Journal* de 1831 par ces nobles paroles : 'Je n'ai fait de mal à personne ; je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience ni contre aucun autre être vivant ; cette année a été inoffensive comme les autres années de ma vie,' et il ajoutait à Sainte-Beuve, qu'il ne soupçonnait pas encore : 'Hélas ! nous sommes encore bien loin de la vieillesse, mon ami, et déjà s'est rompue par quelques anneaux cette chaîne amicale. Moi, du moins, je n'en ai brisé aucun, et je plains ceux qui se sont séparés.' Aux approches de la gloire s'envolait donc la généreuse amitié des premiers combats ; aux luttes fraternelles succédaient les luttes fratricides ; le beau cénacle d'antan n'était plus qu'un vain nom dont Vigny même allait bientôt nier jusqu'au sens.

La profonde influence du mouvement romantique sur le génie comme sur la vie même de Vigny n'est pourtant guère contestable. Tout comme l'épidémie guerrière sous l'Empire, l'épidémie littéraire sous la Restauration s'était rapidement emparée de son impressionnable personne de poète : c'était une nouvelle crise autrement grave de son âme enthousiaste. Tandis que, faute de trouver en sa trop peu énergique nature un milieu favorable, la première contagion ne l'avait guère atteint que d'une manière superficielle et éphémère, celle-ci venait, au contraire, le bouleverser jusqu'au fond de son être, parce qu'en son instable sensibilité tour à tour exaltée et déprimée à l'excès elle rencontrait précisément un fonds morbide analogue à elle-même : le mal du siècle. Ce n'est donc que sous la surexcitante influence de cette fièvre régnante que le frêle Vigny put en la fleur de son âge, au grand étonnement de tous ceux qui le connurent plus tard, se prodiguer follement dans les nocturnes exaltations de sa vie privée comme dans l'agitation publique de son École exubérante ; dès lors, toutefois, les plus perspicaces d'entre ses rivaux prévoyaient l'heure prochaine où épuisé il devra, loin de toute mêlée, s'arrêter dans le marasme de l'impuissance et du découragement. Alors il lui faudra, par un revirement commun à toutes les natures excessives, fatalement substituer ou plutôt fragilement allier à sa primitive religion de l'enthousiasme une non moins logique religion du désespoir.

II. — Épanouissement.

Une vingtaine de poésies : *Poèmes* (1822) ; *Poèmes antiques et modernes* (1826) ; un roman historique : *Cinq-Mars* (1826) ; deux trios de récits : *Stello* (1832) et *Servitude et grandeur militaires* (1835) ; cinq pièces de théâtre, dont deux traduites de Shakespeare : *Shylock* (1828) et *Othello* (1829), et trois originales : *la Maréchale d'Ancre* (1831), *Quitte pour la Peur* (1833) et *Chatterton* (1834) : voilà la floraison de ces treize années de fécondité.

L'éclosion fut, d'abord, pénible : de ces vingt poésies, 'l'élite de mes créations,' assure l'auteur, plus de la moitié n'est que pastiches, essais ou fragments ; c'est assez dire que chez peu de grands poètes la préparation technique fut, sinon plus tardive, du moins plus lente et plus laborieuse. Vigny ne fut, du reste, jamais virtuose : jusqu'en ses meilleures œuvres, l'exécution, loin d'atteindre à une maîtrise parfaite, égale rarement la conception. Par contre, s'il fut souvent imitateur, plus souvent encore il fut initiateur ; aussi a-t-il raison d'affirmer qu' 'en cette route d'innovations l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier.' On a supérieurement montré tout ce qu'en ces débuts le poète a dû, pour la forme surtout, à Delille, à André Chénier et particulièrement à Millevoye, et, pour l'inspiration comme pour la forme, à Chateaubriand, à Milton et à Byron. Mais ce qu'on n'a peut-être pas encore assez signalé, c'est comment de cette complexe imitation plus ou moins superficielle se dégage lentement la profonde

originalité d'une inspiration personnelle jusqu'en ses formes apparemment les plus impersonnelles : c'est là ce qu'en ces étroites limites nous voudrions tenter d'indiquer.

Le long poème ambitieux, *Hélène*, 'fait à dix-neuf ans' (1815–1816), sous l'influence évidente des *Martyrs* et du *Siège de Corinthe*, n'a guère d'autre mérite que d'être, à propos de l'indépendance grecque, le précurseur en vers français des *Messéniennes* et des *Orientales* : poésie de circonstance, poésie éphémère !—Dans les charmants 'poèmes antiques,' dont la grâce maniérée sortit si étrangement de tabagies de corps-de-garde, dans la *Dryade* surtout (1815), cette délicieuse idylle dans le goût de Théocrite ou plutôt de Virgile et bien plus encore de Chénier dont se retrouve jusqu'à la facture brisée, ce qu'il y a de plus remarquable à notre avis, c'est que l'ardente volupté des beautés plastiques inspire bien mieux le poète de *Suzanne* que la chaste extase des passions idéales.—Dans *la Femme adultère* (1819) des 'poèmes bibliques,' cette même volupté, romantiquement exaltée par les affres du crime et de la mort, se trouve, en outre, comme enflammée par tout le feu sacré du *Cantique des Cantiques* et comme amplifiée par le vaste décor des images orientales ; déjà s'insinuent toutefois la pitié évangélique et une tendresse bien moderne. — Chez cet aimable, habile et érotique pasticheur tour à tour hébraïque et hellénisant, rien ne transparaît toutefois de l'âpre originalité du futur stoïcien : elle se révèle soudain dans *le Malheur* ; en ce plus personnel des poèmes de début, l'inspiration byronienne, voire poësque, la

conception sinistre, le ton parfois brutal, le rhythme court et dur, annoncent, par delà les *Nuits* de Musset qu'évoquent certains vers, *les Fleurs du Mal* de Baudelaire.—En dépit du gracieux mouvement rhythmique qui le parcourt et d'un certain pittoresque imprévu, *le Bal*, 'si moderne' au dire de Sainte-Beuve, nous ramène en arrière, au contraire, au temps des Delille, des Soumet et des Guiraud avec tout leur faux luxe de fades épithètes, de métaphores fanées, de périphrases guindées, de mièvres grâces pédantesques.—Autrement neuve en sa pathétique âpreté est *la Prison* (1821); là s'affirme le premier blasphème de Vigny : 'Comment pourrais-je croire en votre Dieu, raisonne le Masque-de-Fer, moi qui, le plus innocent des hommes, ai toute ma vie souffert ?' Rebelle aux supplications d'un vieux prêtre attendri, l'incrédule raisonneur expire, comme plus tard le Loup, en un mutisme imperturbable :

Dites : 'Je crois en Dieu' : la mort vous est ravie.
— Laissez en paix mon âme : on y laissa ma vie.

'Ignorant ma faute, dira le *Journal* de 1832, je subis ma prison : j'y tresse de la paille pour oublier quelquefois.'—En apparente opposition quoiqu'en réelle concordance avec cette farouche résignation, *le Trappiste* fait entendre dès 1832 un premier appel au généreux sacrifice pour quelque noble cause, dussent les maîtres, rois ou dieux, être ingrats envers leurs héroïques victimes. Ainsi commence à poindre, en son premier germe et sous son double aspect—endurance et dévouement—l'âpre morale des *Destinées*. A l'iniquité du dehors répond l'abnégation du dedans ; au pessimisme

né des choses, le stoïcisme né de l'homme. Si le mal est au-dessus de nous, autour de nous, en nous-même, qu'importe, pourvu que vaillante soit notre volonté et claire notre intelligence ? Ce mal universel, dominons-le, méprisons-le, subissons-le fièrement : même écrasés par lui, fût-il d'origine divine, nous valons mieux que lui ; contre tous les stupides assauts de la fatalité prévaut l'orgueil puissant.

Sans doute, malgré toute leur portée morale, en dépit des fortes descriptions imagées de l'un et des pathétiques visions hallucinées de l'autre, ces deux poèmes, le dernier surtout, n'en restent pas moins en leur pénible exécution manifestement médiocres ; *Moïse* (1822), au contraire, est un pur chef-d'œuvre, une de ces magistrales créations que la perfection de la forme comme l'originalité du fond sauveront à jamais de l'oubli. Le pire des malheurs, y proclame Vigny, c'est la grandeur ; eh ! oui ; quoi qu'en disent les vieux préjugés vulgaires, il n'est pire malédiction pour la créature que la prédilection même du Créateur : car, être l'élu de Dieu, c'est être l'exclu des hommes ; heureux donc les médiocres, comme le prêchent à l'envi l'Évangile et la science : car à eux seuls appartiennent, en même temps que l'idéal royaume des cieux, les matérielles jouissances de la terre ; le ' sage parmi les sages ' voit ' tarir ses espérances,' le puissant parmi les puissants n'inspire que ' l'effroi ' :

Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant...
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux...
O Seigneur, j'ai vécu puissant et solitaire :
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Assurément, à l'ample, abrupte, intense imagination de la Bible s'ajoute ici l'âcre désespoir, plus attristé, il est vrai, qu'exaspéré, plus intellectuel qu'impulsif, des *Childe Harold* et des *Manfred*; mais le dolent souffle de vie qui languit en cet immortel paria surhumain, en ce grand frère découragé de l'intrépide prophète de Michel-Ange, l'âme à la fois si fière et si accablée de ce Moïse romantique orgueilleusement las de sa mission divine, c'est bien celle du petit lieutenant-poète du 55ᵉ qui dès lors se complaisait, dans la banale foule de ses envieux confrères de lettres et de ses béats frères d'armes, à prendre pour signe d'une supériorité géniale l'impuissance même d'ambitions outrées; et, tout de même ce lyrisme indirect qui sait déjà prêter aux plus impersonnelles manifestations les plus personnelles inspirations, c'est et ce sera l'unique voix sans cesse transposée du prétendu prisonnier à vie qui, du fond de son imaginaire tour d'ivoire, gémit sur l'immensité d'une infortune en grande partie née de ses morbides illusions. Durant toute sa vie, en effet, en prose comme en vers, au théâtre comme en ses livres, cet incorrigible égotiste ne cessera de dégager de ses plus obscures épreuves sentimentales de claires conceptions intellectuelles qu'il voudra ensuite réaliser en amples et superbes symboles : émotion personnelle, idée générale, image poétique, voilà bien pour lui les trois phases de toute genèse artistique. Toujours invisible en ses œuvres, Vigny n'en est donc jamais absent; sous les masques épiques et dramatiques de ses héros, c'est lui partout, lui toujours. Le plus romantique des romantiques en son fonds malade, il en est par son art impassible le plus classique.

On ne peut pas longtemps, il est vrai, fût-on un Vigny, demeurer sur les cimes raréfiées de ce Sinaï où s'opèrent les plus nobles des enchantements ou plutôt des désenchantements humains : il faut trop tôt en redescendre. Bien trop exaltée par la plupart des critiques et en particulier par Théophile Gautier, la séraphique *Éloa* (1823), cette falote Marguerite des Cieux qu'une inconsciente volupté a vouée à toutes les chutes, nous entraîne avec elle de ces hauteurs sereines en un monde vraiment inférieur de platitudes, de mièvreries et de contradictions. La conception, peut-être vaguement suggérée à la fois par Chateaubriand, Byron et Milton, voire Moore, en est pourtant plus sublime encore que celle de *Moïse*, puisque c'est l'absolu dévouement de soi par pure pitié au plus malheureux des êtres, c'est-à-dire au plus méchant : né d'une larme du Christ, l'ange de la pitié aime Satan. Mais le lent récit a beau prodiguer nuances délicates, traits énergiques, nobles pensées (il y a surtout toute une merveilleuse évocation des voluptés nocturnes, digne du *Paradis Perdu*), que de hors-d'œuvre disparates en dépit de leurs beautés spéciales ! que de fastidieuses descriptions ! que de comparaisons oiseuses ! que de vers faibles ou pénibles ! et surtout quelle inconsistance logique fait de cette céleste héroïne la coquette Adah d'un ténébreux don Juan ! Le blasphème n'en persiste pas moins en ces deux poèmes, mais plutôt inhérent qu'apparent : sont également victimes de Dieu, entrevoit-on, ses élus comme ses ennemis, ceux qui se dévouent comme ceux qui désobéissent ; les chœurs célestes ont beau chanter :

Gloire dans l'univers, dans le temps à celui
Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui,

cette morale d'abnégation, apparemment plus humaine que divine, ce ne sont pas les bons anges amis de Dieu, 'toujours prudents et toujours sages,' qui la mettent en pratique, ce sont ses victimes : hommes sacrifiés et anges perdus. La vraie bonté n'est pas au Ciel, mais partout ailleurs, sur terre et jusqu'aux Enfers.

Dans *le Déluge* (1823), poème vraiment glacial malgré de hardies conceptions et de beaux vers énergiques, le conflit va toujours s'aggravant entre l'homme et la divinité :

La mort de l'innocence est pour l'homme un
mystère ;
Ne t'en étonne pas, n'y porte pas les yeux.
La pitié du mortel n'est point celle des Cieux :
Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine :
Qui créa sans amour fera périr sans haine.

Tel est le monstrueux problème, dont Vigny, loin de se détourner, ne va plus guère, au contraire, cesser de s'occuper : voilà l'obsédante énigme, qui à force de fasciner son attention finira par fausser sa vision intellectuelle et par rétrécir son horizon mental ; déchirant tout pacte céleste, il en viendra bientôt à outrageusement humilier toute loi divine devant la seule loi humaine !—Un romantique poème de mort et d'amour, *Dolorida* (1823), curieux mélange de fade mièvrerie et d'énergique passion, le distrait un moment de cette sombre hantise du mal ; mais, dans *la fille de Jephté*, d'un si beau pathétique sobre et puissant,

l'obsession morale revient ; et cette fois la guerre impie est franchement déclarée :

Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance :
En échange du crime, il vous faut l'innocence.

De nouveau, pourtant, il se détourne encore pour se divertir en des contes et ballades archaïques : *le Cor* et *la Neige*, *la Sérieuse* et *Madame de Soubise*, où le grave penseur se livre inopinément avec une souplesse et une grâce parfois prestigieuses à maint tour de force prosodique ; mais, dans le réaliste poème : *les Amants de Montmorency*, le contempteur de toute renaissance religieuse proclame hautement l'athéisme du siècle et l'excuse du suicide ; mais dans l'élévation philosophique : *Paris*, l'imperturbable révolté oppose tragiquement à l'universel envahissement du scepticisme et du pessimisme triomphants l'unique rempart d'une abnégation stoïque :

Je ne sais d'assurés dans le chaos du sort
Que deux points seulement : *la Souffrance* et *la Mort* :
Il en fut de meilleurs [hommes] et de plus purs encore...
Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié,
Qui disaient : ' Je ne sais ' des choses de la vie,
Dont le pouvoir ou l'or ne furent jamais l'envie,
Et qui, par dévouement, sans détourner les yeux,
Burent jusqu'à la lie un calice odieux.

N'en voilà-t-il pas assez pour deviner, sinon comprendre, le vrai Vigny ? Épars en ces œuvres, variées jusqu'à paraître contradictoires, sont tous les germes essentiels de son originalité poétique et philosophique. Déjà une native mélancolie, entretenue par toutes les déceptions de passions ardentes, d'ambitions outrées,

et de préoccupations harcelantes, se trouve, grâce à la constante suprématie d'une ferme intelligence, tout à la fois au point de vue moral exaltée en un âpre pessimisme de révolté impuissant dont l'orgueil ne s'en prend si violemment à Dieu que pour mieux se prodiguer en pitié aux hommes, et au point de vue artistique exprimée en amples images symboliques dont la transparente beauté prête à une vision intense une portée merveilleuse. Dès maintenant se révèle donc jusqu'en ses divergences, après le romantisme sentimental de Lamartine, auprès du romantisme sensationnel de Hugo, avant le romantisme émotionnel de Musset, le romantisme intellectuel de Vigny.

En même temps que la plupart de ces poésies, vers 1826, le poète-officier, plus ambitieux de succès littéraire que de prouesses guerrières, achevait paisiblement au pied des Pyrénées son roman historique : *Cinq-Mars*. Ici le rêveur désabusé révèle un autre aspect de son chimérique idéalisme : le naufrage de ses illusions politiques. L'histoire, tout comme la religion, chancelle dans le mirage de ses éternelles songeries. 'L'humanité, assure le *Journal*, fait un interminable discours dont chaque homme illustre n'est qu'une idée.' Dès lors, si 'l'idée est tout,' si 'le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'idée,' à quoi bon, à force de minutieuse exactitude, reconstituer 'la triste et désenchanteresse réalité' ? Non, l'érudition n'est pour l'artiste penseur qu'une esclave née pour obéir, bonne à enfanter, fût-ce par la violence, des êtres plus beaux que viables ; l'histoire n'est pour le romancier visionnaire, comme la légende pour le

poète moraliste, que matière à symboles, une allégorique réalisation à la fois de cette ‘ beauté idéale ’ qui est le rêve du poète et de cette ‘ vérité intellectuelle ’ qui est le but du philosophe. Qu’est-ce donc pour un Vigny que le règne d’un Louis XIII, par exemple? c’est pour son romantisme un merveilleux décor de truculentes intrigues, c’est pour son légitimisme un souple tissu d’arguments politiques. Par la ruine systématique des grandes familles nobles, qu’a fait la monarchie française, sinon préparer sa propre ruine? Elle s’est livrée sans défense à un tiers-état désormais sans rival ; voilà la thèse. Dès lors, le génial Richelieu descend au rôle odieux de machiavélique instigateur d’une politique de suicide ; le brouillon Cinq-Mars s’élève au rang d’héroïque quoique criminelle victime d’une clairvoyante ambition ; le pâle de Thou grandit en parfait modèle d’amitié sublime. La vérité humaine naturellement, tout comme la vérité historique, s’évanouit en une atmosphère si subtile : si les trois grands personnages résistent encore à force de survivances traditionnelles, tout leur épisodique cortège de persécuteurs ou d’acolytes — le père Joseph mué en vil mouchard, le juge Laubardemont surchargé de crimes, le spadassin Ambrogio apte à tous les déguisements — se dissipe en une vague fantasmagorie de comparses irréelles à force de vouloir être typiques : c’est la falote lignée d’Ann Radcliffe vainement ressuscitée pour l’émerveillement d’un jour. Ainsi, sous prétexte de ‘ perfectionner les évènements pour leur donner une plus grande signification morale,’ cette prétendue chro-

nique, doublée d'une invraisemblable intrigue mélodramatique, tourne au plus picaresque roman de cape et d'épée : ce n'est plus que le digne prélude du drame romantique de demain. N'empêche qu'en dépit de cet essentiel défaut de vitalité vraie, *Cinq-Mars*, par la fréquente élévation de sa pensée, par l'ingénieuse habileté de sa construction, par l'éclat surtout et la pureté de son style, se trouve, en ce genre à peu près impossible du roman historique, l'une des meilleures œuvres, en même temps que la première en date, de notre littérature française : elle ne le cède en rien, ni pour l'art ni pour la véracité même, aux prétendus chefs-d'œuvre du père du genre, Walter Scott. Ce fut, du reste, l'avis des contemporains, comme des étrangers ; leur engouement fit, selon les prévisions de l'auteur, de la moins originale de ses œuvres la plus populaire.

Trop original, au contraire, trop personnel même, le volume qui suit, *Stello* (1832), déplut : aucun pourtant ne révèle mieux, en toute sa complexité contradictoire, cette mystérieuse nature de Vigny à la fois si mièvre et si énergique, si subtile et si simpliste, si alambiquée même et si naïve. Exalté par le grand souffle de rénovation sociale qui agitait alors si étrangement le plus bourgeois des gouvernements, le voilà, cet ennemi-né des révolutions, qui se sent, lui aussi, pris du zèle utopique des grands pontifes du jour ; seulement sa mission à lui, Moïse littéraire ou, pour parler comme Sainte-Beuve, 'Apôtre en poésie,' c'est l'apologie du Poète, du poète si odieusement méconnu des hommes, si cruellement opprimé par

la vie ; c'est la défense de cet éternel paria des sociétés humaines qui devrait, à l'en croire, en devenir le guide. Être essentiellement maladif par l'excès même de sa délicatesse, voué à 'une tristesse impérissable' par ses 'douleurs nerveuses,' n'achetant ses rares instants d'exaltation extatique qu'au prix de dépressions mélancoliques, toujours au-dessus ou au-dessous de l'équilibre normal, le 'fils de la Muse,' à entendre Vigny dont les révélations personnelles s'accordent si merveilleusement ici avec les observations pathologiques, se trouve, de par son tempérament instable, entièrement incapable de s'adapter aux impérieuses exigences de l'existence commune : sa morbide nature le condamne à une perpétuelle souffrance et à une ruine aussi précoce que fatale, si la société ne lui vient en aide. Pareille thèse, plus scientifique qu'on n'est enclin à le croire, semblait devoir tout naturellement s'exposer sous forme de plaidoyers, de raisonnements, de confessions même ; mais, hélas ! tant de simplicité répugne à l'auteur d'*Éloa* : il préfère en sa nouvelle foi d' 'analyste révélateur' décomposer sa nature mentale en ses deux éléments essentiels : raison et sentiment, et, baptisant l'un du nom de Docteur Noir et l'autre du nom de Stello, mettre aux prises ces deux abstractions vaguement personnifiées ; de là, en l'unique personne d'un Janus à double voix comme à double face, un long dialogue décousu dont le bizarre mélange, manifestement factice, d'humour glacé et de pointes drôlatiques, d'émotions renfrognées et d'effusions lyriques, deviendrait vite fastidieux, plus fastidieux même que la filandreuse prose de Sterne dont il dérive,

n'était une véhémente passion qui, mal contenue, éclate çà et là, à propos de la Révolution, par exemple, en paroles vraiment éloquentes et profondes. Par malheur, pour soumettre à l'attention récalcitrante de lecteurs indifférents ce nouvel Évangile social, le froid intermédiaire du livre parut bientôt insuffisant à un prophète qui se sentait 'de race religieuse et sacerdotale' : 'il faut pour le vulgaire des hommes, disait-il, l'intérêt presque physique du drame.' Et voilà Vigny par l'ardeur même de son idéalisme engagé dans le théâtre à demi réaliste des romantiques ; sa foi prosélytique prétend s'en faire 'une tribune publique,' 'une chaire sociale.'

Vigny avait, du reste, l'un des premiers, largement contribué à cette récente rénovation du drame. Avec sa hauteur de vues habituelle, il avait dès 1829 nettement posé le problème : 'La scène française s'ouvrira-t-elle ou non à une tragédie moderne, produisant : — dans sa conception, un tableau large de la vie, au lieu du tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue, — dans sa composition, des caractères, non des rôles, des scènes paisibles sans drame, mêlées à des scènes comiques et tragiques ; — dans son exécution, un style familier, comique, tragique et parfois épique ?' En dépit du fameux incident du mouchoir, le succès de la belle traduction d'*Othello* ne fut qu'une demi-solution : car il restait à égaler le modèle anglais en une œuvre purement française. Or le systématique idéalisme de Vigny s'accommodait aussi mal que possible du complexe réalisme de Shakespeare ; aussi la pseudo-shakespearienne *Maréchale d'Ancre* ne fut-elle

en somme qu'un autre *Cinq-Mars* porté sur la scène. ‘ Si l'art est une fable, dit le théoricien, il doit être une fable philosophique... Au centre du cercle que décrit cette composition, un regard sûr peut entrevoir la Destinée, contre laquelle nous luttons toujours, mais qui l'emporte sur nous, dès que le Caractère s'affaiblit... Autour de cette idée, le pouvoir souverain dans les mains d'une femme ; l'incapacité d'une cour à manier les affaires publiques ; la cruauté polie des favoris ; les besoins et les afflictions des peuples sous leurs règnes. Ensuite les tortures du remords politique ; puis celles de l'adultère frappé, au milieu de ses joies, des mêmes peines qu'il donnait sans scrupule ; et, après tout, la pitié que tous méritent.' Voilà certes bien des choses, et de belles choses même, auxquelles le bon Will n'avait guère songé, et pour cause : raisonnant peu, il n'en créait que plus librement. Qu'arriva-t-il au philosophe égaré sur la scène ? C'est que, lente au départ, compliquée en son mécanisme, lourde de froide rhétorique et de faux pathétique, toute encombrée d'une remuante foule bigarrée, sa grande machine de guerre, en dépit de quelques héroïques personnages et de quelques nobles efforts tragiques, succomba après quelques assauts ; il ne nous en reste plus guère que le souvenir d'une œuvre, plus bruyante que forte, plus curieuse qu'émouvante, qui garde entre le *Henri III* de Dumas et la *Marion Delorme* de Hugo un honorable rang chronologique.— Dès le lendemain de cet éphémère succès, Vigny échappe à la malencontreuse influence de Shakespeare et revient vers notre tradition classique ; c'est la comédie

qui, en un persistant aveuglement, attire son humeur austère, — non pas, il est vrai, la comédie de Molière et de Regnard, gens trop exubérants pour un froid humoriste, mais celle de Marivaux et surtout de Crébillon fils, esprits moins vigoureux que subtils ; de là, l'ingénieux et même très gracieux acte de *Quitte pour la Peur*. Derrière l'apparente frivolité de ce plus scabreux des marivaudages persiste, il est vrai, l'éternelle gravité de notre idéaliste généreux. 'Une question bien grave, dit-il, est renfermée sous cette forme légère... Le mariage, seul avec lui-même, se retourne et se débat dans ses propres nœuds, et non sans douleur, malgré le sourire apparent du visage et du discours. L'auteur a conclu pour une miséricorde qui ne manque pas de dignité.' Ce joli tour de force accompli, Vigny abandonne aux *Comédies et Proverbes* de Musset la voie qu'il venait ainsi de rouvrir ; et, s'affranchissant résolument de toute influence française ou étrangère, il se livre tout entier à ses seules tendances idéalistes : c'est dire que, de romantique par contagion, il redevient classique par tempérament.

Tout ce qu'il retient de ses manifestes contradictoires, c'est qu' 'une tragédie est une pensée qui se métamorphose tout à coup en *machine*... La soirée finie, trois mille intelligences ont été remplies de vos idées. N'est-ce pas une invention merveilleuse ?' Oui, merveilleuse, à coup sûr, pour un pontife réformateur dont l'art dramatique doit être avant tout moyen de prédication sociale. 'La cause, ô grand Dieu ! s'écrie-t-il, la cause pendante à votre tribunal, c'est le martyre perpétuel et la pérpétuelle immolation

du Poète. La cause, c'est le droit qu'il aurait de vivre ; la cause, c'est le pain qu'on ne lui donne pas ; la cause, c'est la mort qu'il est forcé de se donner.' Voilà bien, n'est-ce pas? le 'Drame de la Pensée,' plus idéaliste que la tragédie même ! 'Une idée qui est l'examen d'une blessure de l'âme, déclare Vigny, doit avoir dans sa forme l'unité la plus complète, la simplicité la plus sévère. S'il existait une intrigue moins compliquée que celle-ci, je la choisirais : c'est l'histoire d'un homme qui a écrit une lettre le matin, et qui attend la réponse jusqu'au soir ; elle arrive et le tue. Ici l'action morale est tout. Elle est dans cette âme livrée à de noires tempêtes ; elle est dans les cœurs de cette jeune femme et de ce vieillard qui assistent à la tourmente.' Ainsi, unité de temps, unité de lieu, unité d'intérêt ; et, partant, simplicité de l'intrigue, suite logique des scènes, concentration des forces dramatiques à la fois sur un caractère dominant, sur une passion maîtresse, sur une crise rapide ; bref, toute la vieille armature de la tragédie classique s'impose par une nécessité interne à l'idéalisme raisonneur du romantique pénitent ; seuls, le caractère bourgeois des personnages et l'intrusion de l'élément grotesque nous ramènent des sereines hauteurs antiques vers le prosaïque niveau des larmoyantes comédies d'antan. N'était ce double élément bâtard, il ne resterait de vraiment romantique en cette première des pièces à thèse que la thèse elle-même ; revendication exaltée des droits du poète.

Les personnages de *Chatterton* répondent, en effet, aussi peu que la 'conception' même aux fastueuses

promesses d'*Othello*. Peut-on dire que cette intrigue, ramenée à l'ultime crise d'une ' casastrophe,' offre ' un large tableau de la vie ' ? Non, puisque le sujet est tout bonnement le troisième épisode de *Stello* encore plus idéalisé, plus dramatisé, plus faussé que jamais par les exigences de la scène. De même, les personnages, réduits aux conventionnels ' rôles ' de types généraux, ne manifestent nullement de réels ' caractères ' individuels : ce ne sont qu'abstractions aussi dénuées de vérité que de vie, toutes inventées pour l'unique besoin de la cause. Le Chatterton de Vigny n'a, en effet, rien de commun avec l'actif, rusé, érotique petit poète faussaire de Bristol que révélait déjà la critique contemporaine : il n'est que le symbole romantique du noble et malheureux fils de ' cette fée malfaisante qu'on appelle Poésie.' ' Le poète était tout pour moi, avoue l'auteur ; Chatterton n'était qu'un nom d'homme.' A mesure que décroît sa vitalité, croît naturellement le mal intime qui est l'essence même de son être : depuis ses fâcheux accès de *blue devils* en sa première incarnation de *Stello*, cette native, fatale, ' incurable maladie du cerveau ' qu'est l'humeur poétique s'est développée en une permanente folie tour à tour exaltée et mélancolique que hantent d'irrésistibles impulsions au suicide. Il a beau sanctifier sa pensée en une pieuse indolence : son inspiration, à la fois ' lyrique et somnambule,' n'est plus qu'un ' ridicule ' en même temps qu'une ' infirmité.' L'illusoire activité du rêve a ' tué en lui l'action ' ; la poésie a perverti la vie. En vain, son corps avoue-t-il dix-huit printemps ; son âme se

sent vieille de mille ans. Pour ses yeux hallucinés la Nature n'a plus ni joie ni beauté ; sur son cœur las l'amour n'exerce plus de charme réconfortant ; aussi incapable de s'adapter aux exigences du monde qu'aux devoirs de la société, il est entièrement livré à l'unique contemplation de son être malade ; aussi son marasme désespéré ne voit-il bientôt plus d'autres remèdes à ces affolantes obsessions que la mort. Et il se tue, en effet, tout délirant à la fois d'orgueil et d'impuissance, mais non sans propager autour de lui la contagion de son mal et de son malheur. — Comme toujours, la première victime de ce morbide idéaliste, la Charlotte de ce nouveau Werther, ou plutôt, pour ne point quitter son pays d'origine, l'Ophélie de cet Hamlet de la lyre, c'est une âme simple et douce et tendre à l'excès ; c'est Kitty Bell. Sans doute, la gracieuse et quelque peu railleuse petite marchande de *buns* et de *mince-pies*, dont la timide charité s'exprimait en *Stello* par de clandestines aumônes de gâteaux au bohème errant, s'est ici élevée au plus haut rang de riche bourgeoise, qui,—assez étrangement, du reste,—héberge en son luxueux logis lords et poètes de passage ; mais, toujours vraie 'fille d'Éloa,' elle n'en reste pas moins en sa protestante Angleterre une 'angélique Puritaine,' au langage à demi biblique, une plus naïve sœur de la scrupuleuse Paméla, une pieuse cousine de la candide Miranda, incapable d'éprouver pour un pauvre jeune homme mélancolique, poète ou non, d'autre sentiment qu'une platonique affection, bien plus faite, à vrai dire, de pitié instinctive que de sympathie clairvoyante. Telle quelle, en

sa mièvre pâleur, en dépit de sa faible intelligence, par la seule grâce de sa délicate tendresse, cette petite âme blanche, esclave née de tous les préjugés comme de tous les maîtres, demeure jusqu'en nos répertoires contemporains l'un des plus touchants types, plus anglais, à la vérité, que français, de douce fragilité féminine. — Encore plus conventionnellement anglais est le lourd duo de matérialistes qui s'oppose à cet éthéré duo d'idéalistes. De vague sellier de Londres qu'il était, le rustre de mari, ce positif et sanguin et colérique Master Bell, a grandi, en ces rudes temps de crise sociale, en un riche et infatigable et autocratique baron d'usine à coton, en un vrai type, antipathique à plaisir, de l'âpre patron cynique qui, sans plus de cœur que de raison, exploite sa femme tout comme ses ouvriers, moins encore par amour du lucre que par snobisme vaniteux ; ' vautour qui écrase sa couvée,' ' égoïste par excellence ' qu'une courte logique de moraliste utilitaire érige naïvement en ' juste selon la loi,' malveillant pharisien dont la soupçonneuse devise est : ' Où je vois un mystère, je vois une faute.'—Son noble hôte de passage, Lord Beckford, le complète dignement : car cet imposant protecteur, aussi dénué de délicatesse que de finesse, c'est en réalité le Tom Bell de demain, indûment porté par la fortune au faîte des honneurs civiques ; c'est notre âpre parvenu de la veille mué par l'or et la bonne chère en un béat bourgeois bien repu, encore plus grotesque qu'odieux, étalant en son ample masse adipeuse une suffisance d'amour-propre plus vaste, s'il est possible, que son insuffisance d'esprit et de cœur. — Autre type encore,

cette falote silhouette de jeune fat écervelé, Lord Talbot, type abhorré pour un Alceste de ‘cette race de sauterelles qu'on appelle les hommes aimables,’ de ces sots amis qui ne sont ‘guère plus méchants que les autres hommes.’—Quant au Quaker, c'est évidemment Vigny lui-même en son typique rôle de grand-prêtre de la morale à la fois réformateur de société et directeur de conscience. Il a beau troquer la solennelle canne à pomme d'or du Docteur Noir contre la sombre défroque noisette du ‘plus tendre des Puritains’; il a beau mêler à la mordante humeur de son indignation misanthropique une bonne dose de passion chaleureuse et d'onction ecclésiastique; il n'en reste pas moins essentiellement ce doctoral médecin des âmes dont la paterne indulgence est plus encline à verser le baume qu'à manier le scalpel sur les plaies imaginaires de clients par trop sympathiques. Et comment n'aurait-il pas un faible pour de pâles malades dont il se sent le frère à peine guéri? N'avoue-t-il pas n'avoir miraculeusement survécu à leur crise mortelle qu'à force de ‘demi-suicides’? En dépit donc de toutes ses belles qualités d'esprit et de cœur, ce beau parleur, ce subtil dialecticien, ce complaisant sermonneur, bref cet homme qui a toutes les perfections, n'étaient sa fatuité et sa chimère, montre bien par sa propre impuissance la vaine fragilité de tout idéalisme rêveur en ce solide monde de réalités! ‘L'homme spiritualiste, gémit le poète, succombe sous le lourd poids des sociétés matérialistes.’

En cette courte période d'exaltation lyrique qu'était 1835, devant un ‘parterre d'adolescents à longs

cheveux, ivres d'art, de passion et de poésie,' le triomphe de *Chatterton* fut aussi éclatant qu'éphémère, un beau succès d'enthousiasme mouillé de larmes vite séchées. 'A l'auteur de *Stello*, déclare Sainte-Beuve, la gloire d'avoir le premier tenté une réaction contre le drame frénétique et le drame à spectacle !... Son plus beau triomphe en cette voie fut cette mémorable soirée où, après quatre ans d'efforts, il força la foule assemblée, les salons, les critiques eux-mêmes à applaudir et à frémir au spectacle déchirant d'une douleur que la plupart méconnaissent.' Or, vingt ans après, un autre fanatique de la première heure, Théophile Gautier, constate tristement : 'Aucune femme ne comprend plus Kitty Bell... Le génie, ô Chatterton, ce n'est pas seulement l'inspiration ; c'est aussi la patience !... John Bell semble aujourd'hui le seul personnage raisonnable de la pièce.' De nos jours, à l'Odéon, malgré tous les efforts d'une direction habile, le public n'a guère fait grâce qu'à la pauvre Kitty Bell, surtout en l'émouvante scène finale : l'ère romantique semble donc décidément révolue. Que conclure de toutes les tribulations de cette œuvre suprême ?—Drame de la pensée ou drame d'histoire, tragique ou comique, demi-romantique ou demi-classique, le théâtre de Vigny, plus riche d'idée et d'idéal que de réalité et de vie, plus théorique et ingénieux que solide et vrai, plus peuplé de personnages typiques que de caractères individuels, demeure en son ensemble une belle et noble création, assurément, mais froide parce que factice, mais fausse parce qu'exagérée, mais éphémère parce que soumise

à la vogue : l'intérêt dramatique, en dépit de rares qualités de pensée et de style, n'y survit guère à l'intérêt historique.

En sa pleine maturité, l'idéalisme de Vigny, s'affranchissant également de l'apparat de l'histoire, des artifices du théâtre et du prestige même de la poésie, s'avisa enfin d'aborder en simple prose aussi peu romantique que peu humoristique un nouveau problème social : de là, *Servitude et grandeur militaires* (1835). Ici le fond solide émerge nettement du flux capricieux des circonstances ; la pensée austère a franchement raison des jeux de l'imagination ; la morale éclipse l'art. Jamais Vigny n'est plus grand que lorsqu'ainsi il vise moins à l'être ; en restant gravement lui-même, il s'élève ; sinon, il s'abaisse. ' Après avoir, sous plusieurs formes, dit-il, expliqué la nature et plaint la condition du Poète dans notre société, j'ai voulu montrer ici celle du Soldat, autre paria moderne ' ; car, ' ce qu'il y a de plus beau après l'inspiration, c'est le dévouement,' ' le Sacrifice étant la plus belle chose de la terre.' Or, qu'est-ce que l'armée de nos jours ? non pas, ce qu'elle devrait être théoriquement, ' une noble espèce d'hommes uniquement consacrée à la défense du pays ' ; non plus, ce qu'elle fut naguère, ' une grande famille de soldats héréditaires ' ; non pas, ce qu'elle sera peut-être demain, ' une milice de citoyens disciplinés pour l'exécution dans les camps de lois votées par eux dans la cité ' ; non, l'armée n'est actuellement qu' ' une sorte de gendarmerie,' ' une grande machine que l'on meut et qui tue, et qui pourtant souffre.' ' L'homme

soldé est un pauvre glorieux, victime et bourreau, bouc émissaire journellement sacrifié à son peuple et pour son peuple qui se joue de lui ' ; un gladiateur, aveugle et muet, malheureux et féroce, qui, combattant aujourd'hui telle cocarde, se demande s'il ne la mettra pas demain à son chapeau.' D'où vient donc ce malheur social? Il vient de ce qu'en nos instables gouvernements démocratiques, pour ne pas dire démagogiques, l'armée permanente se trouve fatalement ' un corps séparé du grand corps de la nation,' ' une nation dans la nation,' livrée sans défense aux caprices d'un chef de passage ou, qui pis est, d'une majorité d'occasion qui, indigne ou incapable, voire irresponsable, l'oppose brutalement à la nation même. Que faire? supprimer l'armée? si chimérique qu'il soit d'ordinaire, notre utopiste ne croit pas, sinon à la possibilité future, du moins à l'opportunité présente d'une si aventureuse entreprise. Non : ' ce corps cherche partout son âme et ne la trouve pas ' ; il faut la lui rendre. Or, cette âme n'est point morte, mais égarée : car cette âme, c'est ' l'abnégation complète de soi.' En temps de guerre, ' l'amour du danger ' et ' l'ambition de la gloire ' soutiennent le soldat. En temps de paix, rien ne le soutient : tant qu'une loi n'aura pas mis d'accord le Devoir et la Conscience, à supposer que pareille loi soit jamais possible, tant que ' quelques aventuriers parvenus à la dictature pourront transformer en assassins quatre cent mille hommes d'honneur par une loi d'un jour comme leur règne,' il n'y aura rien que, ' l'Homme s'effaçant sous le Soldat,' ' la renonciation à ses actions, à ses paroles,

à ses désirs et presque à ses pensées,' rien que 'l'obéissance passive recevant l'ordre et l'exécutant, frappant, les yeux fermés, comme le Destin antique,' rien que 'ces sacrifices modestes, silencieux, sombres, sans espoir de nulle couronne humaine ou divine.' 'Devoir sacré' qui ne va pas, il est vrai, sans un 'ineffable sentiment de calme profond et inaltérable,' sans 'un secret bonheur d'être débarrassé du long fardeau des responsabilités humaines avec tous leurs doutes,' sans une 'sereine folie de dévouement.' 'Religion de l'honneur,' toute faite de 'pudeur virile' et de 'conscience exaltée,' uniquement fondée sur le plus noble 'culte de soi'; 'seule religion aujourd'hui vivante dans les cœurs mâles et sincères,' religion, née de la terre et non des cieux, sans images ni symboles, sans dogmes ni cérémonies, sans lois écrites nulle part, capable, néanmoins, au gré du 'prêtre soldat,' d'exalter la société civile, tout comme la société militaire, jusqu'à la plus sublime élévation morale; 'dernière épave qui flotte dans le naufrage universel des croyances'; 'bouée solide qui résiste au flux montant des égoïsmes et matérialismes destructeurs.' Telle est la nouvelle morale stoïcienne qu'avec une grave conviction prêche à notre 'décadence de Bas-Empire,' ce moraliste libre-penseur, si désireux de 'spiritualiser les masses' en 'divinisant la conscience'; et, cet évangile laïque, en apôtre averti, il le prêche bien moins en arguments discutables qu'en vivantes paraboles, c'est-à-dire en ces trois fameux récits qui, pour être un peu décousus peut-être et maniérés encore, n'en constituent pas moins la plus durable,

en même temps que de ncs jours la plus populaire, des œuvres en prose du très noble auteur. En cette mémorable année 1835, par le légitime succès de *Servitude et grandeur militaires* comme par l'éclatant triomphe de *Chatterton*, Vigny semblait donc atteindre l'apogée de sa grandeur aux yeux d'un public superficiel, il ne lui restait plus désormais qu'à descendre.

L'unité morale de cette période touffue jusqu'à paraître confuse, Vigny l'a mieux vue et mieux exprimée que personne. '*Cinq-Mars*, *Stello*, *Servitude et grandeur militaires*, dit-il, sont les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion... Étant né gentilhomme, j'ai fait l'oraison funèbre de la noblesse, écrasée

Entre les rois ingrats et les bourgeois jaloux.

Étant poète, j'ai montré l'ombrage qu'a du poète tout plaideur d'affaires publiques et le vulgaire des salons et du peuple. Officier, j'ai peint ce que j'ai vu : le gladiateur sacrifié aux fantaisies politiques du peuple et du souverain. J'ai dit ce que je savais et ce que je souffrais... Mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions ; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande.' Donc, une inspiration intimement personnelle, en dépit de son double aspect impassible de pessimisme systématique et d'idéalisme raisonné, voilà

bien l'unique souffle de vie qui anime l'œuvre entière de Vigny, prose et vers, livres et drames, en ce qu'elle a tout à la fois de plus original comme de plus durable, de plus destructeur comme de plus conservateur.

III. — Maturité et Marasme.

Dans la vie du poète le pessimisme domine parce qu'il sort du fond même, du fond morbide, de l'être physique, alors que l'idéalisme rayonne mieux dans l'œuvre parce qu'il est l'épanouissement suprême de l'être mental. Or, ce pessimisme, expression plus ou moins consciente d'une inadaptation organique, s'était chez Vigny manifesté dès l'enfance et l'adolescence, à l'école comme au régiment ; s'il vient de s'éclipser partiellement dans le fiévreux enthousiasme de la crise romantique, il va maintenant, sous l'empire d'une inévitable réaction, dans le précoce épuisement qui suit le surmenage, se révéler d'autant plus pleinement qu'aux forces déclinantes de l'adulte correspondent précisément de croissantes difficultés d'existence. On a beau dire, en effet, que Vigny fut pessimiste de naissance; les causes extérieures n'en vinrent pas moins en lui aggraver l'originel mal de vivre : quatre surtout, amour et mariage, littérature et politique, n'ont guère cessé de nourrir et d'exalter le sombre fatalisme de ses *Destinées*. ‘ Le fort fait les évènements ; le faible subit ceux que le destin lui impose,’ écrivait-il dès la première page de son *Journal* en adolescent naturellement présomptueux de ses forces ;

homme mûr, il s'avoue maintenant, sinon vaincu, du moins ' impuissant nageur ' qu'emporte l'invincible courant d'une fortune adverse.

A voir les choses de ce point de vue positif, on ne saurait nier qu'après l'infélicité de sa naissance le plus grand malheur de Vigny ce fut son mariage : il ne trouva, en effet, en cette union fortuite ni l'indépendance matérielle ni le commerce intellectuel ni même la tranquillité d'esprit qu'il pouvait espérer ; ce fut, à part évidemment les belles qualités morales qui s'y développèrent, un désastre irréparable.—Très prosaïquement, le jeune officier noble avait compté sur la fortune de sa femme pour s'assurer non pas, à coup sûr, de vulgaires jouissances, mais d'honorables loisirs de poète ; or, en guise de fortune, sa femme ne lui apporta que procès : l'excentrique Nabab de la Guyane ne feignit pas seulement sa vie durant d'ignorer jusqu'au nom de son gendre ; il se vengea de la désobéissance de sa fille en la déshéritant. Il fallut plaider, et plaider en pays étranger, d'après une des plus chicanières procédures qui soient en Europe, à propos de domaines contestés au Canada et en Océanie, entre autres, paraît-il, certaine île océanienne toute pleine d'anthropophages. Quel supplice pour un poète ! Enfin, après dix années de plaidoiries, fatigué de perdre, outre son temps, son repos et son argent, Vigny se résigna à transiger avec son beau-frère anglais, dont toute la bonne volonté n'était peut-être qu'habileté plus compétente. Ces mesquines luttes pour l'argent n'eurent qu'un mérite : elles apprirent au gentilhomme pauvre à doublement estimer les joies viriles du

salaire.—Si seulement la femme du poète avait pu par ses qualités personnelles compenser tous les ennuis dont elle fut la cause involontaire ; mais non, cette pauvre créature n'était destinée qu'à souffrir et à faire souffrir. Dès leur retour du voyage de noces, elle tomba malade, d'un mal apparemment incurable, quoique intermittent, mal qui alla sans cesse s'aggravant de défaillances, de fièvres cérébrales, d'attaques de nerfs, de crachements de sang. 'Tout est mystère dans la santé des femmes, répétait le mari désesperé, surtout avec ce sang indien dont on ne peut calmer les accidents.' Aux 'terreurs perpétuelles de cette désolante santé' s'ajouta très tôt un fâcheux accident qui brutalement enleva tout espoir de paternité à l'unique rejeton de deux nobles races ainsi vouées à l'extinction. 'Les deux sexes mourront chacun de son côté,' gémit le pauvre Samson. Condamnée à l'inaction, toute alourdie d'embonpoint, la svelte créole des fiançailles, d'indolente qu'elle était, devint graduellement impotente. Son intelligence, si tant est qu'elle fut jamais brillante, dut se ressentir de tant d'épreuves : jamais, en dépit d'une existence entière passée en France, elle ne put s'exprimer avec aisance dans la langue de son mari ; or, comme lui non plus ne posséda jamais pleinement la langue de sa femme, l'on peut deviner quelle intimité intellectuelle régna entre ces deux époux silencieux. N'est-il pas triste de penser qu'à demi étrangère à son propre foyer, la morne Lydia n'apprécia jamais pleinement ni toute la beauté artistique ni toute l'élévation morale du poète d'*Eva*?—Telle quelle, avec toutes ses insuffisances physiques et

mentales, — atténuées, il faut l'espérer, par de plus précieuses qualités du cœur, entre autres, paraît-il, ‘ une extrême sensibilité,’ — Vigny, disons-le pour son très grand honneur, n'en aima pas moins tendrement sa femme ; mais il l'aima d'une de ces affections plus pitoyables que passionnées, plus maternelles que conjugales, plus fortes, à vrai dire, de tout ce qu'elles donnent que du peu qu'elles reçoivent ; d'autant plus zélé même en son dévouement qu'en son for intérieur, il ne se sentit point toujours à l'abri de tout reproche. Pendant trente ans, en effet, avec une inlassable sollicitude, ce poète se fit l'éternel garde-malade, le ‘ secrétaire perpétuel,’ l'interprète toujours prêt, le lecteur complaisant, l'amuseur ingénieux de ‘ sa pauvre enfant,’ de ‘ sa chère enfant malade,’ de ‘ ce pauvre être sans aiguillon ni défense ’ ; pendant trente ans, il ne s'acharna pas seulement à préserver de toutes les intempéries des sa isonscette poitrine frêle, il s'ingénia encore à protéger de tous les tracas de la vie cette âme chétive : délibérément aux extrêmes scrupules de ce plus vigilant des devoirs, il sacrifia, en même temps que sa liberté, ses habitudes mondaines et ses désirs de voyages, les exigences même de son génie. ‘ On n'est jamais libre quand on a du cœur, avouait-il ; moi, j'appartiens à une santé blessée qui n'est pas la mienne.’ Une si constante, quoique vaine immolation de tout son être comme de toute sa vie à une malheureuse créature irrémédiablement condamnée, n'en voilà-t-il pas assez pour expliquer en grande partie le pessimisme, autant que l'infécondité, du poète ? Or à cette cause principale s'en ajoutèrent bien d'autres qui, pour

être moindres, n'en aggravèrent pas moins chacune en son temps les conséquences permanentes.

Pendant plus de quatre ans, auprès de cette malade incurable, Vigny en soigna une autre non moins chère. 'Rends ta mère heureuse,' lui avait dit son père en mourant. 'J'ai obéi, put-il se dire en toute justice; je l'ai rendue heureuse.' En mars 1833, deux attaques d'apoplexie avaient profondément ébranlé 'sa calme et forte raison'; 'de violentes irritations' en furent la suite fatale. 'Lorsqu'elle grondait, se répétait le fils, c'était la maladie qui grondait par sa bouche, et je m'en allais de peur de répondre.' Pour l'apaiser et la distraire, il s'ingénia avec elle aussi à lire et à rire. 'Tu fais semblant d'être gai et heureux, devinait la mère; mais tu ne l'es pas, Alfred; et c'est par bonté que tu te montres ainsi; je le sais bien, va!' Elle ne se trompait pas: durant cette longue maladie, dans le vaste et froid appartement de la rue des Écuries d'Artois transformé en 'une sorte d'hôpital,' la détresse veillait. 'Une sorte de fierté, avoue Vigny, me donna des forces et me fit relever la tête. Dans ces quatre années d'épreuves, ma vie était entravée de difficultés sans nombre: tout se réunissait contre moi pour me faire résoudre à me séparer de ma mère. Il me fut souvent conseillé de l'envoyer dans une maison de santé; je refusai: je la logeai chez moi. Ce qu'il a fallu de combinaisons pour consoler les femmes qui la servaient et que sa maladie lui faisait maltraiter, pour empêcher que les dépenses qu'elle causait ne fussent senties et ne vinssent à nuire au bien-être de la famille, était d'une telle

difficulté, exigeait tant d'efforts de patience, que je me suis vu plusieurs fois sur le point de succomber. Quatre fois j'en ai été malade.' Le 22 décembre, une dernière attaque l'emporta. Au moins avait-elle tendrement dit en expirant : 'Tu me fais plus de bien, Alfred, que les médecins.' Par cette mort pourtant si prévue et presque souhaitable, la sensibilité du poète incrédule fut à ce point ébranlée qu'à ses lèvres émues montèrent de ferventes prières. Quatre mois plus tard, dans l'intensité de ses rêves nocturnes, une hallucination lui présentait encore sa mère mourante ! Et cependant, elles étaient supportables, ces inévitables douleurs qu'atténuait le fier sentiment du devoir noblement accompli ; dès la même époque Vigny en connut d'autres qu'exaspéra l'âpreté des remords !

On ne manque pas de trouver scandaleux qu'entre ces deux lits de malades ce poète s'éprit soudain d'une grande actrice en vogue. C'est pourtant un fait d'observation scientifique que du fond des plus grandes dépressions surgissent les plus irrésistibles passions : moindre est la résistance générale, plus fort est l'automatisme partiel. La toute-puissante nature, surtout en ses phases morbides, n'a cure, hélas ! de nos pauvres petites morales humaines. — Enfant de la balle, née à Lorient de misérables acteurs ambulants qui l'exploitèrent dès l'enfance, laissée orpheline de père à quinze ans et veuve à vingt ans avec trois enfants et une mère infirme, Marie Dorval, après avoir piteusement erré en province et échoué au Conservatoire, venait justement de se signaler avec éclat à la Porte

Saint-Martin en compagnie de Frédérick Lemaître dans le fameux mélodrame, *Trente Ans de Paris, ou la Vie d'un Joueur.* Toute la jeune France acclamait en elle l'idéale actrice romantique. Apparemment mal douée pourtant, ' Dugazon qui chantait faux,' avait-on dit, mais disait juste, avec sa voix éraillée et sa prononciation grasseyante, sans grâce ni noblesse, débraillée même, mais pire que jolie, mais forte quoique souffreteuse, mais sublime quoique triviale, cette femme vraiment géniale n'en tenait pas moins les salles en délire par le don à la fois prodigue et savant de tout son être ultra-sensible. ' Elle a le diable au corps,' disait-on de son jeu fougueux, impulsif, frénétique. ' Les autres femmes, avouait-elle, donnent au théâtre tout leur talent ; moi, je leur donne tout mon cœur.' ' Ses pleurs étaient de véritables pleurs, confirme Janin ; ses soupirs de véritables soupirs.' En son frêle corps convulsé, assure George Sand, transparaissait une âme aussi troublante que troublée. — Comment donc, sinon par quelque aveuglante autosuggestion, le grave gentilhomme qu'était alors Vigny, ' frère hospitalier,' ' pieux et rêveur,' put-il s'éprendre de cette exubérante actrice populaire dont la personne, non moins que le talent, devait à tant d'égards le choquer profondément ? ' Le Chevalier de Malte, insinue-t-il, l'aimait peu. Elle lui avait d'abord déplu. Il se disait : " C'est une coquette ! " ' Assurément le merveilleux prestige de l'artiste le fascina comme tant d'autres. Sûrement aussi, nous le savons, il ne fut pas insensible, au début surtout, à certain charme féminin fait chez elle de souple et gracieuse

vivacité spontanée : 'désespoir attachant, gaieté enivrante, folie d'enfant, pleurs d'enfants,' bien qu'il eût par la suite à en déplorer tous les excès : 'versatilité déconcertante,' 'mobilité stupéfiante,' alternantes scènes de jalousies et de larmes, brouilles impulsives, bref tous les symptomes d'une vitalité déréglée. Mais le plus puissant mobile, croyons-nous, dans le cœur tendre du poète d'*Éloa*, ce fut la pitié, une infinie pitié pour cet être à la fois si douloureusement sensible et si visiblement malheureux : 'l'amour des périls de cette femme, suggère-t-il quelque part, l'amour de son malheur, de ses humiliations et de ses fautes même.' 'Elle pleurait, avoue-t-il : c'est sa manière d'être contente, d'être heureuse, d'être belle.' 'La gravité de ta voix, de tes traits, de ta démarche, la tristesse qui est en toi,' voilà pour l'amant mélancolique le charme conquérant. — N'était-ce point, du reste, l'âge d'or des passions rédemptrices, l'heure sainte où les amours exaltés ne semblent que 'bonté sublime'? Or, quoi de plus beau pour le moraliste attendri que de se dévouer, par 'une confession et une communion perpétuelles,' au relèvement d'un ange déchu? Et le théâtre renouvelé des romantiques n'était-il pas précisément le plus propice sanctuaire de ces purifications morales? Il est remarquable, en effet, que, tant qu'il aima cette actrice, Vigny se consacra tout entier à la scène et jamais après : à elle il destinait le touchant rôle de Desdémone ; pour elle il écrivit le rôle tragique de *la Maréchale d'Ancre* ; pour elle encore il esquissa le rôle gracieux de la Duchesse dans *Quitte pour la Peur* ; pour elle surtout, il s'ingénia dans le

beau rôle de Kitty Bell à révéler au public de rares et délicates qualités de mère et d'amante qu'on ne soupçonnait pas. Visiblement cette pacifiante influence transfigurait l'artiste exubérante : 'La passion contenue, affirme un critique contemporain, la grâce idéale remplacèrent chez cette femme la fougue échevelée, le naturel hasardeux.'—C'est alors que survint l'inévitable et cruel jeu de l'amour : à la métamorphose de l'amante succéda la métamorphose de l'amant ; après l'avoir élevée jusqu'à lui, il restait à Vigny à s'abaisser jusqu'à elle. Tous les interminables rites de tendresse mystique auxquels s'attardait le poète sacerdotal finirent par énerver l'ancienne maîtresse de Dumas : ce n'était point là, disait-elle, 'aimer naturellement.' Un soir donc que la Dorval fixait vainement dans le visage extasié de son amant 'ses grands yeux brûlant du plaisir que son regard demande,' 'Quand donc, ricana-t-elle gouailleuse, les parents de Monsieur le Comte viendront-ils demander ma main ?' Étrangement troublé en sa chair, le poète d'*Éloa* sentit renaître en lui le poète de *Dolorida*. En vain avait-il écrit en sa superbe confiance : 'Je vis dans le feu comme une salamandre.' Le mystique se découvrit inopinément sensuel, et une fois de plus se vérifia à ses dépens l'implacable aphorisme de Pascal : 'Qui fait l'ange fait la bête.' Une folle lettre, égarée en des mains indiscrètes, demeure l'incontestable témoignage d'égarements ultra-voluptueux. — Dès lors commença pour le héros vaincu par 'l'être faible et menteur,' pour l'austère Samson charnellement lié à l'impure Dalila, pour le soi-disant archange mortellement mordu par

'la vipère dorée,' 'l'éternel combat traître et lâche,' c'est-à-dire une longue et cruelle crise d'exaltations amoureuses et de dépressions jalouses, d' 'inquiétude continuelle' et de 'lutte perpétuelle,' de remords et de malédictions. Quand enfin coup sur coup la trahison se répéta si criante qu'elle provoquait la plainte des amis et la risée des rivaux ('Sur quel sein cette larme du Christ est-elle allée choir?' ricanait Sainte-Beuve), il fallut bien se rendre à l'évidence sous peine de faillir à l'honneur. 'La terre me manque sous les pieds,' clama le poète, tombé du haut de ses illusions. 'C'est vous qui m'avez compromise, reproche sa frêle Psyché au brutal bourreau; c'est vous qui m'avez forcée d'être faible quand j'étais si forte et de parler de choses indignes de moi... Quittez cette femme, et me laissez penser.' Il la quitta, en effet, pour fuir et chercher dans l'oubli le repos; ce ne fut pas toutefois sans avoir exhalé en une terrible poésie vengeresse toute sa douleur amassée et toute sa fureur mal contenue. Enfin, à la longue, il se sentit la force de pardonner. Il fit mieux encore: tandis que, livrée à son sort, la pauvre 'Sapho,' désormais mal inspirée, échouait au Gymnase, à la Renaissance, puis au Français, avant que finalement, mise au ban de toutes les scènes parisiennes, elle ne s'en fût, désemparée, à demi déséquilibrée, périr en une misérable auberge de Caen, le très noble poète, malgré sa nouvelle répugnance pour le théâtre, répondit à ses humbles sollicitations: 'Vous me trouverez toujours, Madame, aussi prompt à vous être utile... Personne ne désire plus que moi apprendre que vous êtes . . . heureuse.'

Quand plus tard on donnait à d'autres les rôles qu'il avait créés pour elle et où il l'avait tant aimée, il lui semblait 'le cœur serré,' qu'on jetait sa robe au sort et qu'on partageait son manteau ; morte, il plaignait encore 'sa pauvre âme tourmentée.' 'Que devient donc Madame Dorval ?' lui demanda un jour Lydia. On ne sait ce que le mari répondit à sa 'seule et vraie amie' ; mais ce qu'on devine, c'est tout ce que cette fausse situation dut chez un homme de si grand cœur ajouter de regrets, de remords et d'angoisses morales aux blessures de l'amour-propre et aux tourments de la passion. Qui pourrait nier que le pessimisme congénital de Vigny en fut singulièrement assombri ?

La vie publique ne fut pas plus favorable à notre idéaliste que la vie privée : elle aussi ne lui réservait que déboires. Vigny était, pour ainsi dire, légitimiste de naissance : autour de lui, parents et amis, également victimes de la Révolution, lui avaient, dès le plus bas âge, inculqué la fidélité au *Roy* comme le dogme fondamental d'une religion désormais éprouvée par le martyre. En l'intelligence éclairée du jeune homme ce loyal dévouement à la personne royale n'exclut pas longtemps, il est vrai, la claire vision de nouvelles nécessités sociales : concilier ces 'deux absurdités : le droit divin et la souveraineté du peuple,' mettre 'l'accord entre l'hérédité et la capacité,' tel était, selon lui, le premier devoir des Bourbons. Ils y faillirent : la Restauration ne fut, dit-il, 'ni redoutée ni aimée,' étant aussi ingrate, à son gré, que maladroite. Aussi, quand croula ce trône vermoulu, eut-il tôt fait de

dire : 'Treize années de services mal récompensés m'ont acquitté envers les Bourbons.' Il n'en resta pas moins, dit Lamartine, 'monarchique de tendances et aristocratique de mœurs'; mais, 'ne se sentant plus de cœur en politique, sceptique et désintéressé, il n'était plus dévoué qu'au pays seulement.' Comme Stello, il tenta d'abord de 'séparer sa vie poétique de sa vie politique': il bouda un 'gouvernement bâtard' 'qui ne s'appuie ni sur l'appel au peuple ni sur le droit de légitimité'; il repoussa même, assure-t-il, jusqu'aux avances personnelles de Louis-Philippe. Mais, quand éclata la 'révolution plus sociale que politique' de 1848, il crut, comme tant d'autres, à l'avènement de temps nouveaux et se sentit inopinément républicain, citoyen d'une démocratie où régnerait, présume-t-il, 'une aristocratie de l'intelligence'. Avec sa belle naïveté d'idéaliste confiant dans la justesse et la justice du 'souverain juge,' il posa même, dans les Charentes, sans s'y rendre toutefois, sa candidature d'homme de lettres 'intègre et indépendant': il eut dix voix. Il n'en soutint pas moins cordialement son ami Lamartine au pouvoir. Bientôt, il est vrai, quand il vit dans l'anarchie croissante le socialisme menacer de mort la société entière, il prit peur et, avec la majorité, souhaita 'un sauveur à tout prix, même au prix du parlementarisme qu'il n'estimait pas.' Or, ce sauveur providentiel, il le connaissait personnellement pour l'avoir rencontré exilé en Angleterre et revu triomphant à Angoulême. Aussitôt donc que le prince Président fut proclamé empereur, voilà l'inconséquent Docteur Noir repris de fringale politique : il espère de

la faveur impériale d'abord l'ambassade de Londres, puis à tout le moins la charge de 'gouverneur du prince impérial': il n'obtint pas même un siège au Sénat. Rien de plus honorable, il est vrai, que sa disgrâce : il avait refusé d'écrire un poème officiel sur la naissance dudit prince, 'ne sachant pas, disait-il, faire ces choses-là.' Et voilà comment, sous quatre gouvernements, faute d'attacher une cocarde à sa Muse, le poète de *Moïse*, en son 'ostracisme perpétuel,' ne fut jamais ni peu ni prou pasteur de peuples, alors qu'au premier rang avait tant brillé Lamartine et qu'à l'horizon grandissait Hugo, ses deux pairs d'autrefois.

Jusque dans le domaine littéraire, mêmes déceptions que sur le terrain politique. Au théâtre, les acclamations avaient été plus bruyantes que prolongées ; en librairie, le succès ne persista pas davantage : à grand peine l'auteur put-il réunir de 1837 à 1839 ses œuvres complètes en six volumes. 'Ce qui manquait à M. de Vigny, dit E. Fournier, c'était le bruit, le tapage de la camaraderie auxiliaire qui attire et fixe l'attention sur une œuvre ; c'était l'art aussi de faire croire à la fortune d'un livre par la multiplicité des éditions factices.' Depuis la dispersion du Cénacle, l'amitié du bruyant coryphée des Jeune-France n'avait cessé de se refroidir à l'égard de son silencieux rival. Celle de Sainte-Beuve se changea graduellement en une de ces 'haines amicales' dont parle Stello; aux affectueuses avances du poète, le critique ne répondit d'abord que par de froids et ironiques refus, puis par de publiques railleries : il se moquait de la prétendue précocité géniale de

son ancien ami ; il en vint à parler impudemment du ‘ pédantisme,’ des ‘ migraines poétiques,’ de la ‘ chlorose littéraire ’ du pauvre ‘ Trissotin-gentilhomme ’ et à diagnostiquer sans pitié des symptomes d’impuissance en son ‘ vaste front moite et douloureux.’ — Vigny méritait d’autant moins de tels procédés que, toujours fidèle à de loyaux amis tels que Barbier par exemple et Brizeux, il prenait très au sérieux le rôle de ‘ protecteur des lettres ’ que lui imposait en quelque sorte son attitude dans *Stello* et dans *Chatterton*. ‘ Ce qu’il avance dans ses livres, dit un de ses obligés, il le pratique dans sa vie.’ Pitre-Chevalier, Péhant, Hégésippe Moreau, Mlle Sedaine en surent quelque chose : le scrupuleux Docteur Noir avait à cœur de porter remède à cette épidémie de Chattertonisme dont il se sentait un peu responsable. En vain plaida-t-il, en un utopique projet de loi pour la perpétuité de la propriété littéraire, que ‘ dans le domaine des lettres et des arts la position n’est jamais conquise définitivement ’ et que ‘ l’ingratitude du public est féroce et inexorable ’ ; l’Académie le repoussa quatre fois, lui préférant Ballanche, Pasquier, Patin et finalement Sainte-Beuve. Quand enfin elle l’admit en 1845, ce ne fut que pour le laisser molester par le comte Molé qui, ‘ d’un ton acéré ’ et avec ‘ une attitude hautaine,’ se fit en cette fameuse séance le serviteur des basses rancunes de Sainte-Beuve et de ses propres ambitions politiques. Longtemps Vigny, indigné de ‘ cette offense impardonnable et irréparable,’ refusa de fréquenter les séances de la docte assemblée ; quand il le fit, on ne lui sut que peu de

gré d'un empressement tardif. Aux lenteurs injustifiées de la gloire vinrent donc se mêler toutes les plus cuisantes blessures d'un amour-propre trop sensible.

La vie sociale ne lui apporta guère de consolations. 'Né sérieux jusqu'à la tristesse,' selon sa propre expression, Vigny ne sut jamais s'amuser ni même se distraire. 'Vous me parlez de distractions, disait-il, je n'en ai pas ; et, quand je rencontre ce qu'on nomme de ce nom, j'avoue que mon âme absorbée ne les voit ni ne les entend qu'à peine... Je ne peux rire du gros rire, je vous l'avoue... Oh ! avoir une tête sérieuse où chacun vienne verser des sottises chaque jour par les deux oreilles, quel supplice ! ' Aussi le pauvre Stello s'ennuya-t-il tôt et presque sans répit. 'L'ennui, ne cesse de gémir ce Moïse des salons, voilà la grande maladie de la vie ; on ne cesse de maudire sa brièveté, et toujours elle est trop longue, puisqu'on ne sait qu'en faire.' Par malheur, ce mal est contagieux ; et, à trop s'en plaindre ou surtout s'en vanter, on s'expose à pâtir. Ce fut le cas de Vigny. On prit tout naturellement pour de l'orgueil la 'froide réserve' dans laquelle il tâchait d'abriter son extrême sensibilité de timide refoulée dès l'enfance' ; on ne voyait point derrière le masque byronien couler des larmes secrètes. 'Le Docteur Noir seul parut en moi, avoue-t-il ; Stello se cacha.' En vain affectait-il de ne jamais parler de soi ; on le soupçonnait, morbidement endolori comme il était, d'y penser toujours, et lui-même ne le nie point ; aussi s'empressait-on, comme Sainte-Beuve, de l'accuser de 'plénitude de soi,' d'ado-

ration perpétuelle du Saint-Sacrement en sa trop chère personne.' On raillait aussi ses raffinements de distinction, sa politesse cérémonieuse, son manque habituel de bonhomie. 'Consolez-vous, Monsieur, de n'avoir jamais vécu dans la familiarité de M. de Vigny, disait un de ses malins confrères de l'Académie ; personne n'y a vécu, pas même lui.' 'Il était, dit plus équitablement Lamartine, un de ces hommes sans tache qui se placent sur l'isoloir de leur poésie pour éviter le coudoiement des foules.' Y a-t-il donc lieu de s'étonner si, en dépit de tout son goût primitif pour les réunions mondaines, en dépit de tout son scrupuleux empressement à remplir les plus hauts devoirs sociaux, en dépit même de son indulgence sans bornes pour toutes les faiblesses intellectuelles et morales, Vigny, par suite de cette trop apparente supériorité qui développe chez les êtres inférieurs une aversion profonde, ne pouvait pas plus se plaire dans la banale société des hommes qu'il ne pouvait lui-même y plaire ? 'La foule n'aime que les médiocrités,' s'en va-t-il répétant. Écartant donc peu à peu tous 'les faux devoirs du monde,' sacrifiant au seul culte du moi 'tout le vulgaire des salons,' il finit, un beau jour, par s'écrier : 'Oh ! fuir, fuir les hommes, et se retirer à jamais parmi quelques élus' ; oui, et, pour défendre 'le sauvage bonheur de ma vie,' dresser entre 'la multitude méchante et aveugle' et le pauvre moi tout meurtri la 'herse' rigide d'une volonté stoïque Ainsi comme un écho sinistre retentit à travers toute la vie de Vigny le cri misanthropique de Stello : 'Seule la solitude est sainte.'

La mère du poète n'eut pas plus tôt fermé les yeux que, fidèle à sa devise, Vigny s'enfuit avec sa femme loin de Paris au fond des Charentes. Là, dans un frais vallon de l'Angoumois tout ombragé de vieux chênes, au milieu d'une belle campagne abondante en sources, en prairies, en vignes capiteuses, se dressait, flanqué de deux petites tours irrégulières, un modeste manoir du xve siècle, le Maine Giraud, vieille gentilhommière des Baraudins, dernière épave du vaste domaine ancestral de leur unique descendant. En cet 'ermitage héréditaire,' pour des séjours de plus en plus prolongés, a dit Sainte-Beuve,

Vigny plus secret
Comme en sa tour d'ivoire avant midi rentrait.

Il essaya d'abord d'y vivre en gentilhomme campagnard non moins qu'en lettré : lui-même faisait, de concert avec ses métayers, valoir son bien, quatre-vingt cinq hectares mieux boisés que plantés ; de même, il bouillait son vin en une distillerie de sa façon ; oui, le poète d'*Éloa* fut à ses heures bouilleur de cru ! Puis en généreux 'civilisateur' il voulut doter la petite ville voisine, Blanzac, d'une bibliothèque publique et de représentations théâtrales. Tentatives agricoles et littéraires ne réussirent pas mieux que les tentatives électorales. Force fut donc de restreindre au seul entourage immédiat toute influence éducatrice : le dimanche soir dans la salle à manger autour de la table desservie le châtelain ennuyé se mit donc à faire à ses domestiques assemblés de belles lectures trop souvent à leur gré empruntées à ses propres ouvrages. Peu à peu l'engourdissement des désœuvrés s'empara de

lui : régulièrement il lisait chaque jour *le Constitutionnel* qu'il couvrait de notes copieuses ; gravement, ' en étudiant perpétuel,' il s'abandonnait à la méditation de longs ouvrages hétéroclites ; complaisamment il compulsait ses vieux parchemins de famille, rêvant d'héroïques romans accomplis par ses aïeux sur ses propres terres. Rares étaient les distractions : correspondance, visites de voisins, préoccupations de santé ou d'affaires. Avec le soir toutefois venait l'heure solennelle : quittant sa femme assoupie et toute la maison endormie, le poète montait, grave, en une petite cellule boisée sous le toit pointu d'une tourelle en poivrière ; là, dans le voisinage des vents, des nuages et des étoiles, dolemment étendu sur une étroite couchette de soldat, il attendait, avec papier et plumes à portée de sa main, les rares et exquises inspirations de l'extase ; il s'oubliait dans le ' calme adoré des heures noires qui apportent, comme un bienfait, quelque sentiment ou quelque pensée des Cieux.' Trop tôt, à son gré, en dépit de perpétuelles insomnies, venait l'aurore, ' l'abominable aurore,' ' l'affreuse aurore,' ' qui éveille tous les cris de la foule,' ' qui n'amène que l'affliction et l'ennui.' ' Je l'ai vue trop souvent, disait-il, venir s'asseoir au chevet des malades à côté de moi ! ' En vain, par un beau jour ensoleillé, la chère Lydia voulait-elle, en sa passion bien anglaise pour la nature, ' l'entraîner à aimer les belles campagnes ' d'alentour : la noire mélancolie, que secrétait le cœur blessé du poète, s'épanchait au dehors, s'amplifiant de l'étendue même de paysages trop monotones. ' Hélas ! c'est l'été, gémissait-il ; mes arbres ne me disent

rien ; la nature n'est pour moi qu'une décoration dont la durée est insolente et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme.' Dès lors, à quoi bon voyager ? 'Tous mes voyages à moi se font dans l'intérieur de mon front... Je suis comme un dieu Terme, les pieds dans la terre, enfoncés jusqu'aux genoux, mais la tête ailleurs, je l'avoue, quelquefois tout près du Ciel.' Prisonnier en son propre 'palais de l'art,' sentant croître en lui-même la solitude qu'il n'avait cru créer qu'autour de lui, le pauvre Stello en venait fatalement à conclure : 'Hélas ! oui : si la solitude est sainte, la solitude aussi est empoisonnée.'

Évidemment, cette 'morne vie d'ermite,' en une 'solitude aux vastes horizons,' sous la déprimante influence d'une malade incurable, dans la perpétuelle hantise de déceptions politiques, littéraires et sociales, ne pouvait en une tête raisonneuse que développer un pessimisme originel en un système plus ou moins logique. Pour se rendre compte de cette lente organisation ou plutôt désorganisation d'une pensée morbide, il suffit d'en rapprocher les plus énergiques formules : 'Il n'y a que le mal qui soit pur et sans mélange de bien. Le bien est toujours mêlé de mal. L'extrême bien fait mal ; l'extrême mal ne fait pas de bien.' 'La seule fin vraie à laquelle l'esprit arrive sur-le-champ, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout : gloire, amour, bonheur, rien de tout cela n'est complètement... Nous sommes des don Quichottes perpétuels.' 'Il n'y a de sûr que notre ignorance et notre abandon

peut-être éternels.' 'Qu'est-il besoin d'un Enfer? N'avons-nous pas la vie?' 'La vie, c'est un accident sombre entre deux infinis.' 'Je me figure une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, saisis d'un sommeil profond. Ils se réveillent emprisonnés, ils s'accoutument à leur prison et s'y font de petits jardins. Peu après, ils s'aperçoivent qu'on les enlève les uns après les autres pour toujours. Ils ne savent ni pourquoi ils sont en prison, ni où on les conduit après, et ils savent qu'ils ne le sauront jamais.' 'Souffrance en prison, mort après.' 'La vérité sur la vie, c'est le désespoir. La religion même du Christ est une religion de désespoir, puisqu'elle désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité.' Conclusion: 'l'espérance est la plus grande de nos folies'; 'l'espérance est la source de toutes nos lâchetés.' 'Il faut anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme. Un désespoir paisible sans convulsions de colères et sans reproches au Ciel est la sagesse même. Dès lors, j'accepte avec reconnaissance tous les jours de plaisir, tous les jours même qui ne m'apportent pas un malheur ou un chagrin.' Qu'est-ce donc qu'une pareille résignation dénuée de toute sérénité? 'Je suis stoïcien,' proclame Vigny: 'ce que j'ai souffert n'a pas été au-dessus de mes forces.' Oui, mais stoïcien qu'exaspèrent également la révolte romantique et l'ascétisme chrétien. N'y a-t-il pas comme 'un amer bonheur à se flageller'? 'La contemplation du malheur donne une jouissance intérieure à l'âme.' 'Le remède, c'est le mépris,' 'le mépris divin et consolateur.' 'Le tout-puissant bourreau ne te surpassera pas si

tu sais lui tenir tête.' Ce plus incurable des pessimismes ne proclame donc si haut l'omnipotence du mal que pour en nier aussitôt l'empire sur un héroïsme hautain. — Il fait mieux encore : laissant à Pascal sa froide attitude de 'roseau pensant,' la plus frêle des créatures humaines sent jaillir de son cœur, d'autant plus sensible qu'il est plus meurtri, un flot de généreuse ardeur capable d'humilier la prétendue perfection d'un Créateur impitoyable. 'Compagnons de souffrance,' unissons-nous contre l'ennemi commun, aidons-nous, aimons-nous. 'Ne pouvant se soustraire à la misère commune, les hommes doivent avoir pitié les uns des autres, et s'exhorter mutuellement à rendre paisible et plein d'amour leur irréparable désespoir.' Suprêmes victimes de Dieu, les pires des hommes ne méritent de frères plus heureux et partant meilleurs ni haine ni dédain. 'Il n'y a pas un homme qui ait le droit de mépriser les hommes.' 'Tous les crimes et tous les vices viennent de la faiblesse ; ils ne méritent que de la pitié.' 'Qu'il a fallu souffrir pour devenir ainsi !' Ainsi se fait douce et miséricordieuse la commune tristesse des mortels, 'pleine de commisération pour les frères de douleur, pour les prisonniers de cette terre, pour tous les hommes.' 'J'aime l'humanité, j'ai pitié d'elle,' chante cette lyrique tendresse. 'Aimer, oui ! car l'amour est une inépuisable source de réflexions, profondes comme l'éternité, hautes comme le ciel, vastes comme l'univers.' 'La bonté est une passion ; il y a l'enthousiasme de la bonté.' 'Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme ni amour ni adoration ni

dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cent milliards de barils de poudre et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament.' Voilà comme, par un jeu apparemment logique de la sensibilité, sort de l'extrême pessimisme le suprême amour ; morte aux cieux, la religion renaît ici-bas sous forme de solidarité humaine ; à la mesquine misanthropie des individus succède la vaste philanthropie de l'espèce ; aux négations métaphysiques se substituent les affirmations morales ; aux dogmes théologiques, les devoirs sociaux ; à la superstitieuse piété, la bienfaisante pitié. En ce pauvre univers tout ravagé par les malédictions divines l'incrédule stoïcien ne voit survivre que 'l'impérissable loi de l'Amour et de la Pitié.'

A cet héroïque système, généreux jusqu'en son amertume, il ne manque, hélas ! pour être aussi efficace qu'harmonieux, qu'une chose, l'essentielle qualité qui manque à presque tous les stoïciens : l'action, une féconde activité prodigue d'elle-même, cette belle énergie spontanée qui résulte tout naturellement d'une santé exubérante ; il manque le don inné d'une vitalité saine. Sans doute, par un inévitable cercle vicieux, s'ils l'avaient eue dès l'origine, cette précieuse qualité native, tous ces fiers contempteurs de la vie, loin de la mépriser, l'aimeraient, l'apprécieraient, en tireraient bonheur et profit et, partant, ils ne seraient pas pessimistes ; mais, ne l'ayant point, ils sont bien forcés de s'en passer tout en la dénigrant, c'est-à-dire de se résigner non sans douleur, au lieu de lutter ; ou plutôt, puisqu'il faut toujours lutter ici-bas, ils

lutteraient moins contre eux-mêmes que contre tous les obstacles du dehors ; car, par une logique perversion, le peu de forces qui est échu à ces débiles, c'est moins à agir qu'ils l'emploient qu'à s'empêcher d'agir encore. 'Les illusions sont le pain des sots,' dit Vigny dédaigneusement. 'Les actions froissent toujours les autres et nuisent au prochain.' 'Nos plus fortes inclinations sont vicieuses et tendent à la destruction de la société.' Ainsi *Stello* s'en va condamnant toute agitation politique ; ainsi *Servitude et Grandeur militaires* humilie toute l'infatigable ambition du conquérant devant la passive soumission de ses victimes ; ainsi la plupart des meilleurs poèmes proclament la vanité de tout effort, la douloureuse impuissance de toute énergie humaine, la seule souveraine puissance d'une fatalité implacable. Envisagée sous ce fâcheux aspect, l'œuvre entière de Vigny alarme à la fois comme un troublant réquisitoire contre toute activité terrestre et comme un dangereux plaidoyer en faveur du seul rêve idéal ; on entrevoit, sous tant de noblesse et de beauté, des germes empoisonnés de maladie et de mort. 'Je n'ai plus l'ardeur de la lutte et du péril, écrit-il dès 1849 ; je me suis permis de rentrer dans la tristesse qui est ma nature et peut-être le vrai sens de la vie humaine.' Voué, faute d'un peu d' 'élixir de vie,' au précoce marasme des impuissants, Vigny ne pouvait donc avec toute sa supériorité intellectuelle que tristement ériger ou, si l'on veut, pallier en un spécieux système pessimiste sa propre incapacité vitale.

En cette dolente retraite du Maine Giraud cette

malheureuse impuissance constitutionnelle ne pouvait que s'accroître encore. Soit que son perpétuel dévouement à sa femme malade l'absorbe tout entier, soit que ses infructueuses tentatives agricoles, politiques et humanitaires le rebutent à jamais, Vigny eut tôt fait de renoncer à tout son beau programme d'activité intellectuelle et morale. En vain écrit-il en son *Journal* : 'Pour guérir la maladie de la vie, il suffit de peu de chose : *aimer* ou *vouloir* '; il ajoute aussitôt : 'C'est ce qui manque le plus souvent. Et cependant, il suffirait d'aimer quelque chose, n'importe quoi, ou de vouloir avec suite un but quelconque pour être en goût de vivre et s'y maintenir quelques années.' N'empêche qu'aussi passif en ses affections qu'en ses convictions, 'il voulait et ne voulait pas,' dit Sainte-Beuve, tout comme intellectuellement il affirmait et niait tour à tour, doutait et se contredisait sans cesse. Lui qui naguère encore écrivait : 'Étranger à toutes les haines, j'ai été heureux dans toutes mes affections, je n'ai fait de mal à personne. *J'ai fait du bien à plusieurs.* Puisse ma vie entière s'écouler ainsi,' le voilà qui maintenant se contente de dire assez indolemment : 'Vingt fois par heure je me dis : "Ceux que j'aime sont-ils contents ?" Je pense à celui-ci, à celle-là que j'aime, à telle personne qui pleure : vingt fois par heure je fais le tour de mon cœur.' A coup sûr, elle est bien touchante, cette patiente revue des amitiés souffrantes ; mais est-ce bien là cette vivifiante 'passion de bonté' tant vantée, cet actif enthousiasme pour le bien qui eût suffi à guérir un cœur malade ? Il semble, en vérité, qu'à part

d'intermittentes velléités toute cette platonique charité ne sut bientôt plus s'exercer qu'en une lente et languissante correspondance ; et là encore de féminines qualités de tendresse, d'indulgence et de tolérance n'éclipsent que trop les viriles vertus d'énergie, de courage et d'entrain. C'est à des femmes, du reste, que s'adressent la plupart de ces dolentes et un peu froides missives, toujours plus intimes, malgré tous leurs efforts, que familières : c'est à une 'chère Puritaine,' par exemple, 'sainte Camille' Maunoir, mi-anglaise mi-genevoise, dont 'l'austère exaltation' eût bien voulu convertir à la religion protestante l'illustre cousin ; c'est à la très catholique Madame Lachaud, 'sœur Ange-Louise,' la fille spirituelle et la future héritière du poète, dont il blâme tendrement les excès d'abnégation spontanée et de dévotion idolâtre ; c'est à une amie inconnue, 'jeune sœur aux yeux bleus,' à laquelle 'il ne peut songer sans attendrissement' ; c'est enfin et surtout à sa 'belle et capricieuse cousine,' la jeune vicomtesse du Plessis, dont il eût tant désiré, en 'directeur qui ne demande qu'à absoudre,' guider la 'légèreté cavalière' et embellir de quelque noblesse morale 'la vie évaporée' ; mais cet exquis privilège fut toujours refusé par la futile Célimène. 'Je ne sais, lui avoua-t-il un jour, si l'on gagne beaucoup aux courageuses dissimulations. Il est bon de ne pas être trop résigné ! Ceux qui ne se plaignent jamais, par excès de bonté et de dévouement ou par pudeur de trop s'occuper d'eux-mêmes, sont tout surpris de voir un jour qu'on s'accoutume à ne plus s'occuper d'eux. On les compte comme n'ayant plus le droit de souffrir :

on les traite comme invulnérables.' Éclairée par cette triste révélation, toute la grâce un peu maniérée, un peu compassée, coquette même à sa façon, de cette longue correspondance prend un aspect touchant : on y découvre 'la prévenance attentive de ces âmes rares qui trouvent du bonheur à rechercher ce qui peut plaire à l'esprit et au cœur de ceux qui leur sont chers' ; mieux encore : on y découvre l'héroïque bonté d'un homme foncièrement 'triste, mais ne voulant pas le paraître,' qui, pour ne pas trop apitoyer les autres sur son propre sort, se fait un point d'honneur de sourire et de faire sourire jusqu'au milieu de ses plus accablantes douleurs. Cette gauche attitude de confesseur attendri et de consolateur bénévole a sa beauté, une rare beauté qui à la longue s'impose autant à l'estime de la raison qu'à l'affection du cœur. — Au point de vue intellectuel plus encore qu'au point de vue moral, même invincible inertie. Vainement Vigny s'efforçait de se donner le change. 'Je travaille beaucoup, écrivait-il à un éditeur ; vous serez effrayé de la quantité de manuscrits que je vous apporterai bientôt.' 'J'ai des caisses pleines de manuscrits, ajoutait-il à d'autres ; j'ai entassé des volumes dans mes vieilles tours ; mais je ne suis pas pressé de publier, et j'écris toujours.' Qu'écrivait-il donc? Quarante-trois cahiers d'un *Journal* de quarante années nous apprennent qu'en 'ce monologue intime' il s'agissait bien plus en réalité de notes, d'impressions, de plans, d'esquisses, bref de velléités de toutes sortes, que d'œuvres véritables, que de labeur tenace, méthodique et viril. Ce n'était vraiment

là, chez l'incorrigible rêveur, que vieille habitude de gaspillage mental aggravée par l'âge et la souffrance en un impérieux besoin de distraction studieuse. 'Le travail est un oubli, dit-il ; mais un oubli actif qui soutient l'âme.' 'Je vous rends grâce, ô mon Dieu, s'écrie-t-il encore, de m'avoir donné la puissance du travail qui fait que je puis oublier entièrement mon ignorance éternelle.' Quand n'avortaient donc pas, dès la naissance, ces chétifs enfants de la rêverie, leur père, pour employer ses propres expressions, les 'cloîtrait' en bas âge ; et, s'ils ne s'éteignaient pas encore de langueur, lui-même les faisait périr de malemort. Ainsi moururent de la main du poète une deuxième consultation du Docteur Noir sur le suicide, une troisième sur les hommes politiques, une quatrième sur l'amour ; une très belle suite d'*Éloa* reste à l'état d'ébauches fragmentaires ; vingt fois il reprit, sous le titre de *Daphné*, transforma et finalement abandonna son vieux sujet de *Julien l'Apostat* ; il esquissa une douzaine d'*Élévations poétiques*, non moins de romans, une comédie en vers... Bref, de ces trente années de désœuvrement songeur n'a survécu qu'une douzaine de poésies, à peine quinze cents vers.

Pour bien comprendre en ses causes profondes cette véritable 'infirmité mentale' de Vigny, l'étude des fâcheuses circonstances de sa vie ne suffit pas encore, pas plus que l'examen de sa philosophie désespérante ; il faut aller plus loin ; il faut, par delà le superficiel conflit de l'être conscient et de sa raison avec les réalités terrestres, pénétrer jusqu'au fond de cette intime

sensibilité où tout naît en somme et où tout s'élabore ; il faut, dans la pénombre de l'inconscience, distinguer les obscurs tâtonnements de la création poétique. Or, la rêverie, avons-nous vu, voilà pour Vigny comme pour la plupart des grands poètes l'état poétique par excellence ; *Stello* et *Chatterton* l'ont assez répété, et lui-même le proclama en pleine Académie : 'Le travail du poète, c'est la rêverie.' Mais quelle rêverie? Une rêverie aussi intense que continue : 'Ce qui se rêve est tout pour moi, dit-il ; la voix de ma pensée se fait entendre si haut que le bruit extérieur ne l'étouffe pas ; le travail de mon âme parle fort et toujours. Je marche lentement à travers les rues parce que mon corps écoute mon cerveau qui parle sans interruption, mon cerveau immobile qui travaille et tourbillonne avec une vitesse effrayante.' De là, cet étrange état d' 'immatérialisation complète,' de 'perpétuelle hallucination séraphique,' de 'somnambulisme' qui étonnait si fort des contemporains tels que Dumas et Sainte-Beuve. De là aussi un premier danger : car si la rêverie est 'le prélude des grandes œuvres,' elle n'en est que le prélude : il faut qu'elle cesse pour faire place à l'exécution ; autrement à trop rêver on ne crée jamais.—Mais où donc se prendre en ce flux d'ombres fantasmagoriques qu'elle crée? à quelles branches s'accrocher en 'ce torrent d'images' et de pensées? Au symbole, dit Vigny : 'le symbole soutient l'esprit dans l'inspiration, comme le chiffre dans le calcul.' Sans doute ; mais le symbole n'est qu'une image choisie et organisée en idée : or, pour le choix (passe encore) comme pour l'organisation, Vigny

semble s'en rapporter bien plus aux chances de l'inspiration instinctive qu'aux procédés conscients d'une raison lucide et d'une volonté tenace. L'œuvre se fait d'elle-même, à l'en croire, par le jeu spontané de l'association des idées, ou plutôt par un véritable automatisme de pensée fixe. 'Lorsqu'une idée neuve, juste et poétique, dit-il, est tombée de je ne sais où dans mon âme, rien ne peut l'en arracher ; elle y germe comme le grain dans une terre labourée. En vain je parle, j'agis, j'écris, je pense même sur d'autres sujets ; je la sens pousser en moi, l'épi s'élève et mûrit, et bientôt il faut que je moissonne ce froment et que j'en forme autant que je puis un pain salutaire.' Rien de plus merveilleux, à coup sûr, que cette génération spontanée, aussi impulsive qu'impérieuse ; mais combien fragile ! Vigny reconnaît lui-même qu'en dépit de la persistance des hantises diurnes la seule paix complète des heures nocturnes convient à ces béatitudes fécondes. 'Les nuits sont mes forteresses,' répète le 'lyrique et somnambule' Stello. 'Le travail du jour n'est qu'un prélude, reprend-il lui-même ; il me semble, tant que le soleil est sur l'horizon, que j'attends quelqu'un qui ne doit venir que plus tard. C'est toujours vers minuit, à l'heure des esprits, que la poésie devient ma souveraine maîtresse.' Qu'advient-il, hélas ! si ce fragile état de grâce s'en va avec les rares conditions qui le favorisent ? Survienne le moindre trouble organique, le moindre désordre psychique, le plus léger malaise, l'âge seulement, et voilà l'équilibre rompu, le charme brisé, l'impuissance sans remède, le poète réduit au silence. Lorsque l'exécution de

l'œuvre est aussi passive que la préparation même, n'est-ce point un second danger, plus grave encore que le premier? — Or, il en est un troisième, le plus grave de tous : cette rêverie est aussi voluptueuse qu'elle est passive. En ces heures hallucinées de la nuit, lisons-nous quelque part, 'un mystique jour glisse on ne sait d'où'; en ces accès d' 'enthousiasme fiévreux,' 'un frisson prophétique' fait vibrer tout l'être pâmé.' 'Il y a en moi quelque chose de plus puissant pour me faire écrire : le *bonheur* de l'inspiration, *délire* qui surpasse de beaucoup le délire physique qui nous enivre dans les bras d'une femme. La *volupté* de l'âme est plus longue. L'extase morale est supérieure à l'extase physique.' 'Mouvement de poésie qui s'élance malgré moi. O ma Muse, ma Muse, je suis séparé de toi. Séparé par des vivants qui ont des corps et qui font du bruit. Toi tu n'as pas de corps; tu es une âme, une belle âme, une déesse.' 'Où me conduiras-tu, passion des Idées, où me conduiras-tu? Âme jetée aux vents comme Françoise de Rimini! Ton âme, ô Francesca, montait, tenant entre tes bras l'âme bien-aimée de Paolo : mon âme est pareille à toi.' De telles jouissances si intimes, si pures, si célestes doivent-elles s'exprimer? N'est-ce point un sacrilège que de profaner tant de chaste beauté dans l'impur commerce des hommes? La vulgaire foule des gens froids ne trouve-t-elle pas en cet 'extraordinaire enivrement de l'inspiration' 'quelque chose de puéril et d'exagéré,' voire de 'ridicule'? Qui donc ici-bas sait découvrir en la 'sincérité' même de ces 'émotions' 'ce caractère sacré que doit donner

la présence divine du vrai, ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu ? '—' larmes saintes, larmes bienheureuses, d'adoration, d'admiration et d'amour ! ' Et alors même que devraient s'exprimer ces suprêmes émotions, qui pourrait y réussir ? en quelle langue ? en quels mots ? en quels rythmes ? Les plus aériennes harmonies de la musique y suffiraient-elles ? Sans doute, ' le plus beau moment d'un livre est celui où l'on écrit ' ; mais combien est décevant le résultat tangible ? Nul ne le sent mieux que le poète dont l'exécution est d'autant plus imparfaite que l'inspiration est plus haute et plus pure ; nul ne le sent mieux que Vigny aussi tourmenté qu'un Flaubert par ' les affres du style,' quoique moins souvent victorieux. ' L'Écriture grossière représente aussi mal la Parole que la lente Parole représente la Pensée.' ' La langue céleste, rien ici-bas ne nous la fait deviner, si ce n'est la Prière et l'Amour.' ' Dès qu'elle s'exprime, la poésie a donc perdu la moitié de son charme.' Dès lors, si elle ne peut ni ne doit s'exprimer, cette ineffable inspiration d'en haut, à quoi bon tenter de pénibles efforts aussi coupables que vains ? Mieux ne vaut-il pas ici encore se dire : 'Abstiens-toi ' ? Et voilà, comme toujours, le pauvre idéaliste arrêté en ses plus beaux élans par les pratiques difficultés de l'exécution ; le voilà condamné à l'inactivité poétique comme à toutes les autres ; le voilà voué aux stériles jouissances de l'orgueil impuissant. ' Eh quoi ! s'écrie-t-il las de lutter contre la rebelle matière du langage, ma pensée n'est-elle donc pas assez belle par elle-même pour se

passer du secours des mots et de l'harmonie des sons ?' 'Parfaite illusion, réalité parfaite,' répète-t-il. 'Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée, et que cette jouissance rien ne peut nous la ravir.' Ainsi, à force de se complaire dans le perfide charme d'extases morbides, — extases d'autant plus rares naturellement que vieillit l'organisme, — le noble poète moraliste, qui avait en sa jeunesse si vaillamment rêvé de missions sociales et de chefs-d'œuvre héroïques, en vient fatalement en pleine maturité à ces tristes conclusions de dilettante épuisé : 'Le Silence est la Poésie même pour moi... Le beau, c'est la croyance ; l'art, c'est la prière.' Aussi incapable que son Stello 'd'éviter le rêve maladif et inconstant qui égare l'esprit,' 'las d'une méditation perpétuelle,' toujours et jusque dans sa vie intellectuelle 'plus spectateur qu'acteur,' bref, victime de la passivité dans l'art, le frêle et triste Vigny n'échappe pas plus au cruel pronostic de Sainte-Beuve qu'au clairvoyant diagnostic du Quaker : 'En toi la rêverie continuelle a tué l'action ; l'âme a rongé le corps.' 'Le malheur, conclut-il lui-même, c'est la pensée.'

IV. — Dernières Œuvres, derniers Jours

Par bonheur, loin de manifester un déclin, comme le prétend injustement Sainte-Beuve, les onze poèmes que Vigny acheva en ces trente années de retraite suffisent à pleinement révéler sa suprême évolution artistique et morale. Et tout d'abord, ce sont bien, plus que jamais, de vrais *poèmes*, c'est-à-dire des œuvres con-

formes à ce genre spécial qu'il avait sous l'influence de Byron inauguré en France avec *Moïse* et *Éloa* : ce sont de symboliques poésies ' dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique et dramatique.' ' L'idée est l'héroïne,' dit le poète lui-même. Or, comme cette idée se trouve à la fois triste en son pessimisme et morale en sa portée, Vigny s'y montre, selon ses propres définitions, ' moraliste épique,' ' mélancolique ' auteur de ' satires sombres,' ' un Raphaël noir,' ' un janséniste romantique.' D'autre part, ces rares et exquises condensations d'une pensée maladive sont bien des ' perles,' au sens peu banal du mot, puisque, comme chez l'huître perlière au fond des mers, ce sont de lentes et merveilleuses secrétions d'un mal intime.

Les *Destinées* (1849) forment le digne prologue de ce recueil à la fois si mince et si précieux : nous n'y voyons partout sous des masques divers que d'héroïques protagonistes du poète aux prises avec le Destin. En vaincu de la vie, et partant plus fataliste que jamais, Vigny nous donne tout d'abord, avec moins de logique assurément que d'imagination, une désespérante vision de notre sort terrestre. Les Destinées, à l'entendre, c'étaient aux temps antiques de ' froides déités ' dont ' les pieds lourds et puissants ' ' pesaient sur chaque tête,' dont ' l'ongle sans pitié ' traînait la femme en pleurs et l'homme humilié, ' tous errants sans étoiles, en un désert sans fond.'

Le Sauveur est venu . . .
La croix monte et s'étend sur nous comme un abri !...
Un soupir de bonheur sortit du cœur humain.

L'homme est donc libre enfin, puisqu'à la Fatalité va succéder la Responsabilité. Mensonge ! au Destin païen ne succède que la Grâce chrétienne ; la faveur providentielle n'est que duperie céleste ; au lieu d'être écrit sur 'le livre de Dieu,' notre sort est écrit sur 'le livre de Christ.' De la liberté nous n'avons qu'une illusion traîtresse : 'l'homme sera toujours un nageur incertain.' Et le blasphème de remonter comme naguère à la bouche du poète angoissé :

> Mais qui donc tient la chaîne? — Ah ! Dieu juste,
> est-ce vous !

Rien de comparable au lent, puissant, inexorable mouvement de ces âpres tercets qui, enchaînés l'un à l'autre, planent 'comme un vol de vautours,' tour à tour s'élevant et s'abaissant, au-dessus de ce 'troupeau faible et morne' qu'est notre pauvre humanité. Ce cauchemar sublime évoque les plus farouches conceptions de Dante et d'Eschyle ; il présage aussi les plus atroces visions d'un disciple aimé du maître, Baudelaire. — Dans *le Mont des Oliviers* (1843), même angoisse métaphysique, exprimée en un symbole moins surhumain, il est vrai, mais plus pathétique : c'est le Sauveur lui-même qui, en son cœur d'homme, sentant 'une invincible étreinte,' implore son Père le Tout-Puissant :

> Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
> Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main?

Alors, pourquoi, au lieu de 'la Certitude heureuse et de l'Espoir confiant,' laisses-tu persister ici-bas le Mal et le Doute qui, plus cruels que tous les autres tour-

ments, rendent funeste ton œuvre et vaine ton immolation? Pas de réponse : ‘ comme un marbre de deuil tout le ciel était noir ’; ou plutôt, en guise de réponse, ‘ dans le bois il entend des pas, et puis il vit rôder la torche de Judas.’ Ce ne fut que vingt ans plus tard, en 1862, dans *Le Silence*, que, de la bouche même de Vigny, vint la définitive réplique d’une clarté et d’une audace suprêmes :

Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laisse comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l’absence
Et ne répondra que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

Voilà la froide résolution hautaine,—l’un des plus impressionnants silences de la littérature classique, a dit Sainte-Beuve,—qui met brutalement fin à toute cette inquiète et croissante révolte de Vigny contre le prétendu Dieu de justice ; après les dénonciations de *la Prison*, du *Déluge* et de *la Fille de Jephté*, après les intimes insinuations du *Journal*, le poète sacrilège conclut : ‘ Eh bien, oui ! Si le Créateur, encore plus impitoyable que son serviteur Jephté, sacrifie si délibérément, en même temps que toutes ses créatures, son propre enfant, c’est-à-dire le plus divin des Moïses et le meilleur des justes, eh bien ! oui, le premier devoir de l’homme, c’est le refus d’adorer Dieu ; voilà le plus efficace mépris à l’égard de toute divinité ; Bouddha a raison : “ Silence sur celui qui ne parle jamais ! ” ’

A ces deux poèmes de philosophie religieuse en succèdent trois de philosophie sociale : groupe malheureusement inférieur au premier. La civilisation

humaine ne serait-elle pas supérieure à la création divine? En une heure d'optimisme, Vigny le crut, et il écrivit *la Sauvage* (1843). Une jeune Indienne, échappée avec ses deux enfants au massacre de sa tribu par des tribus rivales, se trouve généreusement accueillie dans le *home* d'un colon anglais ; 'pontife en sa maison,' celui-ci en profite pour se faire l'avocat de la civilisation contre la barbarie, de la 'sainte loi' de la propriété héréditaire contre le socialisme primitif alors en faveur, de la 'sainte union des peuples dans les villes' contre les 'sauvages animaux sans but, sans loi, sans âme,' bref de 'Caïn le laboureur' contre 'le chasseur Abel'.

Vous m'appelez la Loi, je suis la Liberté.

Par malheur, comme il n'arrive que trop souvent chez Vigny, tout ce qu'il peut y avoir d'habile en la conception du sujet se trouve encore une fois gâté par les maladresses de l'exécution : ici, par une froide rhétorique, par de plates descriptions, et surtout par le ton pédantesque du prédicant puritain. Vigny prouve en cet échec même la fausseté de son principe : 'tous les grands problèmes de l'humanité peuvent être discutés sous la forme des vers.' Un autre poème, le moins bon de tout le recueil, *les Oracles* (1862), fournit une nouvelle preuve de cette erreur essentielle. Ici, pas même de symbole pour illuminer cette obscure 'destinée d'un roi,' apparemment Louis-Philippe travesti en Ulysse ; rien qu'une vague, quoique violente diatribe dont les arguments confus, les métaphores incohérentes et les insaisissables allusions

historiques prennent un lamentable air apocalyptique ; seule apparaît claire la revendication toujours chère à Vigny des droits du poète contre l'oppression des politiciens, démagogues ou autocrates. — Par contre, une tragique histoire russe donne un intérêt pathétique à la double leçon que suggère *Wanda* (1847–1857). D'abord, en sacrifiant sa noblesse, le czar commet la même faute que Richelieu dans *Cinq-Mars* : il supprime ses meilleurs défenseurs contre un peuple qui, tôt ou tard révolté, l'écrasera. En outre, en condamnant à une perpétuelle ignorance les enfants de ses victimes, il commet un crime encore plus atroce qu'en exilant père et mère en Sibérie : il voue de jeunes âmes à une irrémédiable déchéance. Malheureusement, du lent mouvement de ces longues strophes embarrassées ne se dégagent que trop peu de ces beaux vers ou splendidement marmoréens ou exquisement suggestifs qui constituent le prestigieux charme de Vigny : ici on se sent plus fortement étreint que profondément ému.

Plus vivants que ces cinq poèmes impersonnels sont les trois poèmes subjectifs qui suivent : toute enserrée qu'elle y soit en de strictes symboles, l'âme du poète y palpite. *La Colère de Samson* (1839) est évidemment inspirée par les propres déceptions de Vigny en ses relations avec Madame Dorval ; à défaut de la nature même du sujet, de précises allusions en seraient la preuve ; mais, par la vertu d'une volonté et d'une intelligence également fortes, cette passion mesquine en elle-même se trouve aussi noblement que savamment amplifiée : elle revêt un souverain aspect d'universelle

vérité et d'éternelle beauté. Du premier coup d'aile (car c'était là son premier essor en sa retraite) le poète remonte ici aux primitives hauteurs de son *Moïse*. Quoi d'étonnant? Samson n'est-il pas Moïse encore, un Moïse victime de l'amour?

Mais enfin je suis las. J'ai l'âme si pesante,
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante...
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.

En dépit de quelques faiblesses techniques, en dépit de quelques fâcheuses survivances romantiques ou même pseudo-classiques, on retrouve en cette 'pièce léonine,' quoique peut-être avec moins de virtuosité pittoresque et musicale, toute l'ampleur et toute l'intensité bibliques d'antan. On y trouve, en outre, une vigueur de passion rare chez Vigny : jamais, croyons-nous, la perfidie féminine n'a été fouettée d'injures plus cinglantes ni frappée de plus rudes coups de massue que par la divine fureur de ce prophète géant ; et cependant, si délicatement, sous les grondements contenus de ce courroux surhumain, ne cesse de gémir l'éternelle plainte humaine, ce 'chant funèbre et douloureux de l'amour toujours déçu, jamais vaincu'. Infailliblement toute âme trahie, en son âpre besoin de soulagement, se réconforte de ces fortes paroles vengeresses dont la hantise est aussi tenace au cœur endolori que le lyrisme aigu d'un Saint-Saëns ou l'austère éloquence d'un Milton vieilli. — *La Mort du Loup* (1843) est un autre chef-d'œuvre. Sans doute, l'idée première en vient de Byron : 'Le loup meurt en silence,' dit Childe Harold ; mais combien ce germe égaré n'a-t-il pas grandi dans la féconde méditation du poète français?

‘ Mon cœur est un peu soulagé, disait-il de ces poèmes personnels, quand ils sont écrits. Tant de choses m’oppressent que je ne dis jamais ! ’ Et ce n’était qu’au lendemain de pareilles ‘ saignées ’ qu’il pouvait écrire : ‘ J’ai dans le cœur une paix profonde.’ Après la sobre description d’une sinistre nuit de chasse, après une autre, plus admirable encore, de l’atroce crime de l’homme civilisé contre la pauvre bête sauvage, surviennent les mémorables vers où s’affirme si fièrement le douloureux stoïcisme de Vigny, stoïcisme aussi supérieur désormais aux récents emportements de la passion qu’à toute autre défaillance de la volonté :

Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse...
Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t’appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

La solitude dans le génie (*Moïse*), la solitude dans la pitié (*Éloa*), la solitude dans l’amour (*Samson*), la solitude dans le bonheur (*la Maison du Berger*), comme la solitude dans le malheur (*le Mort du Loup*), bref, partout et toujours, l’immense et éternelle solitude, aussi cruelle qu’héroïque, voilà bien Vigny. — Très inégale est *la Maison du Berger* (1844). Le trop frêle symbole, emprunté aux *Martyrs* de Chateaubriand, ne pouvait unir en un ensemble harmonieux trois éléments trop disparates. Toute la diatribe trop longue, sinon superflue, contre les chemins de fer, n’étaient ses deux strophes finales, n’est pas moins ridicule en son style pseudo-classique que par ses terreurs chimériques. Le nouvel éloge de la Poésie

'perle de la pensée,' aux dépens de la Politique, paraît, lui aussi, bien long, en dépit de quelques beaux vers pittoresques ou profonds. Et pourtant, malgré ces graves défauts, jamais Vigny en un seul poème n'a mieux su unir à la fois plus de tendresse alanguie que dans ses paroles à Éva et plus de vigoureuse ampleur que dans ses paroles à la Nature. A l'inverse de l'impure et menteuse et infâme Dalila, Éva, c'est pour lui la femme idéale, faible de corps, mais forte par le cœur, d'instinct sûr, quoique de raison incertaine, 'compagne délicate' des rêves inspirés, 'l'enthousiasme pur dans une voix suave,' la plus frêle, la plus dolente (ici quelques traits empruntés à sa propre femme) et partant la plus aimable de toutes les éphémères créatures terrestres. Quoi de plus cher au monde qu'une bien-aimée souffrante?

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

La Nature, au contraire, c'est le splendide, immuable et aussi 'impassible théâtre' de 'la comédie humaine,' dont la 'voix triste et superbe' sinistrement nous clame:

Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs...
Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations...
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Aussi en son cœur le poète hait-il ce morne asile de nos douleurs, ce froid décor de nos amours: 'la nature stupide nous insulte de toutes parts':

Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines
J'aime la majesté des souffrances humaines.

'Ce vers, dit-il élargissant encore sa pensée, contient le sens de tous mes poèmes philosophiques : l'esprit de l'humanité, l'amour entier de l'humanité et de l'amélioration de ses destinées.' 'Il n'est pas douteux que, sur cette âpre cime d'une Nature presque surhumaine où ne l'a guère précédé que Lucrèce et ne l'a guère suivi que Madame Ackermann, Vigny est monté plus haut qu'aucun autre poète ; et le Message qu'en vrai Moïse il a rapporté de ces lieux si peu accessibles nous demeure à jamais impérissable. Si cette morne vision des choses contredit la sereine vision de Wordsworth, rien d'étonnant : elle la complète ; l'une et l'autre sont également fausses et vraies, n'étant que les deux moitiés de l'entière vérité ; la toute-puissante Nature n'est pas plus maternelle que marâtre : elle est insensible ; à l'homme de se résigner et de s'adapter.

Jusque sur ces froides cimes on sent que, sous la bienfaisante influence d'Éva, loin des Dalilas, loin des querelles sociales, loin des préoccupations religieuses, la sérénité est doucement revenue au cœur du poète morose : ses trois derniers poèmes en sont la preuve. Dès *la Flûte* (1843), trop dédaignée à notre avis, point une douce pitié sans aigreur ni amertume, une fraternelle pitié pour toute impuissance humaine, si touchante chez les êtres de bonne volonté. Pas plus que le poète génial (et Vigny devait alors mieux que personne sentir ses propres insuffisances), pas plus qu'aucun de nous, le pauvre aveugle ne peut réaliser son idéal, si humble qu'il soit : c'est le commun sort des mortels. Quand donc notre impuissance ne tient qu'à

notre chétive condition terrestre, ne nous plaignons pas trop ; toute morale le dit, chrétienne ou kantienne : *pax hominibus bonae voluntatis !*

J'aime, autant que le fort, le faible courageux ;
Ce Sisyphe éternel est beau, seul, tout meurtri. .
Si, plus haut parvenus, de glorieux esprits
Vous dédaignent jamais, méprisez leur mépris...
Tout homme a vu le mur qui borne son esprit.

Ainsi se fonde le noble orgueil de Vigny, non pas sur le mépris d'autrui, mais sur le seul culte de la vraie dignité humaine. Très curieusement le ton spirituel et familier de cette réconfortante parabole évoque les meilleures poésies réalistes de Cowper et de Crabbe, de Wordsworth et de Coppée. — Avec *la Bouteille à la Mer*, l'espoir renaît franchement au cœur de l'acharné contempteur de toute espérance terrestre, mais un espoir tout intellectuel, une opiniâtre confiance dans l'unique puissance du génie. 'La foi dont il est embrasé,' dit Vigny, est au grave penseur solitaire le meilleur des gages que, 'sur la mer des multitudes,' en l'universel naufrage des périssables banalités, son impérissable pensée, 'frêle passagère des hautes latitudes,' jamais ne sombrera.

Il voit des masses d'eau, les toise et les mesure,
Les méprise en sachant qu'il en est écrasé...
Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée ?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur..
Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées.

Jamais, à vrai dire, n'était encore quelque hésitation, Vigny n'a mieux choisi ni mieux façonné qu'en cette

suprême heure d'inspiration le fragile et pourtant durable symbole qui va désormais, dans le puissant élan de ces strophes alertes de vie et de poésie, porter jusqu'aux dernières générations à venir ' l'élixir divin que boivent les esprits.'—Avec *l'Esprit Pur* qui conclut si fièrement l'œuvre entière comme la vie même de Vigny, nous avons, par une invraisemblable anomalie, en guise de *De Profundis*, un suprême *Te Deum*: l'orgueil du gentilhomme s'incline devant l'orgueil du poète.

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.

S'il se sentait ainsi, de son vivant même, entrer dans la postérité, ce n'était point vaine illusion d'amour-propre. Sans annonces ni réclames, dix éditions de ses ouvrages venaient de s'écouler ; Vigny devenait classique, jusqu'en Angleterre. Les jeunes gens, disait-il, et surtout les jeunes filles, ont toujours formé ' la partie de la nation qui m'a répondu la première '.

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime !
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés...
Flots d'amis renaissants ! puissent mes destinées
Vous amener à moi de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre ; et pour moi, c'est assez !

Voilà le cycle accompli. Vigny, comme Shakespeare, après avoir longuement langui dans les plus sombres abîmes de la pensée humaine, achève enfin ses jours

dans la clarté des hauteurs sereines. Moïse ne se plaint plus de sa douloureuse supériorité : ayant eu le rare bonheur de donner cinq ou six fois aux plus profondes aspirations de l'âme contemporaine une suprême expression immortelle, il trouve désormais qu'il n'a point trop payé de toute une vie de souffrances ce tardif regain de gloire partielle. En dépit donc de son extrême élévation, malgré la rareté de ses meilleures manifestations, par la seule vertu de sa force et de sa beauté, son original génie a 'fait entendre à l'humanité la parole pour laquelle il était né.' Dès lors, comme le pasteur du peuple hébreu, il ne lui reste plus, en face de la Terre promise, qu'à mourir.

Rien dans la vie privée de Vigny ne pouvait expliquer cette ultime sérénité. 'Hélas ! toujours la même existence, répétait-il ; je quitte le chagrin pour la maladie, et la maladie pour le chagrin.' Auprès de lui achevait de languir sa femme, devenue presque aveugle. 'Je n'irais pas jusqu'à Saint-Cloud, disait le pauvre "frère hospitalier," sans jeter l'incertitude et l'effroi de toute chose dans l'âme de tous les habitants de ma maison : mon oncle le trappiste n'était pas plus cloîtré que moi.' Soudainement paralysée, elle mourut enfin, cette pauvre Lydia, malgré la plus vigilante sollicitude ; elle mourut, 'cette chère enfant, gémit-il, que je préservais de tout, et pour qui j'avais sacrifié tous mes goûts de voyages, tous mes désirs de liberté et de science, afin de me vouer à son salut comme une mère à sa fille... Hélas ! cette fois je suis vaincu.' — Il y avait en tous ces pieux soins d'autant plus d'abnégation qu'à force d'être

garde-malade Vigny se sentait lui-même depuis deux ans gravement atteint. De nerveuses douleurs gastralgiques s'étaient peu à peu aggravées en crampes d'estomac périodiques, puis quotidiennes, finalement cruelles jusqu'à lui faire perdre connaissance : il avait un cancer dans l'estomac. Sinistrement il se moque du sévère 'régime pastoral' auquel il est condamné, se comparant tour à tour au Masque-de-Fer, aux naufragés de la Méduse, à Ugolin en sa Tour de la Faim. Une perpétuelle insomnie rendit bientôt les nuits plus intolérables encore que les jours. Prisonnier en son solitaire appartement de Paris, il ne recevait que de rares parents et amis, ou discrets à l'excès, ou indiscrets jusqu'à le tourmenter pour sa conversion religieuse. 'La seule consolation que j'aie reçue, avoue-t-il, est dans mon invincible amour de l'étude ; plus elle est abstraite, et plus elle m'absorbe et me fait oublier mes chaînes.' Avec une cruauté inouïe le dévorait 'le vautour de Prométhée.' 'C'était à faire compassion,' disait-on autour de lui ; lui seul ne se plaignait pas : 'aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres pâles ; on eût dit que l'Honneur, après la beauté de la vie, lui commandait de composer la beauté de la mort.' Enfin, le 17 septembre 1863, vint le délivrer de ses 'crises terribles' Celle qu'il ne redoutait pas ; stoïque jusqu'au bout, Alfred de Vigny mourut en vrai héros, dont la grandeur non moins morale qu'intellectuelle honore doublement notre humanité.

A nos deux questions primordiales, nous pouvons répondre désormais. Si Vigny fut pessimiste, si Vigny

fut infécond, ce fut pour une seule et même raison : ce ne fut certes point faute d'intelligence : car il fut l'un des plus intellectuels d'entre les poètes, trop même au gré d'aucuns ; ce ne fut pas non plus faute de sensibilité : car il en eut à l'excès et de la plus tendre et de la plus exquise ; ce ne fut pas encore faute d'imagination, puisque son *Journal* abonde en images, projets, ébauches de toutes sortes ; non, ce fut surtout faute de volonté, faute d'une volonté proportionnée aux autres qualités, c'est-à-dire stable, constante en son afflux, infatigable en son fonctionnement ; ou plutôt, si l'on veut bien, pour être précis, dépouiller cette complexe faculté de tout ce qu'elle implique de conscience clairvoyante, ce fut faute de vitalité native, de vigueur constitutionnelle, de richesse physique ; en un mot, ce fut faute de vie. Frêle de naissance, incapable d'adapter aux croissantes difficultés d'une vie malheureuse son morbide organisme de poète extatique, cet incorrigible idéaliste fut, par la persistance même de ses plus chimériques aspirations, fatalement condamné à ne trouver pour son âme aussi fière qu'endolorie de plus sûr refuge que le stérile isolement d'un pessimisme stoïque ; aussi, après s'être dans la fiévreuse contagion d'une exaltation alors régnante prodiguement dépensé en une brève et éclatante floraison d'œuvres en partie étrangère à sa propre nature, se trouva-t-il bientôt réduit en un précoce épuisement, malgré toute la concentration de ses forces en quelques chefs-d'œuvre suprêmes, à languir incapable de tout renouvellement sur son fonds irrémédiablement appauvri. La même im-

puissance congénitale qui entravait la libre expansion de tout son être dans les jouissances naturelles de la vie engourdit donc aussi sa pensée dolente dans les mélancoliques velléités du rêve : il y avait, inscrite en sa chair maladive, une même incapacité et de créer et de jouir. Par contre, il est vrai, cette débilité foncière, qui causa à la fois son infécondité et son infortune, provoqua sa grandeur morale et son originalité intellectuelle : c'est précisément parce que sa délicate sensibilité a tant souffert de l'injuste triomphe des forces aveugles liguées contre lui que son intelligence en révolte sut si éloquemment proclamer la pathétique supériorité de la chétive raison, de la tendre pitié, du noble idéal des pauvres humains sur tout le brutal chaos de la matière, sur toute la froide impassibilité de la Nature, sur toute l'apparente iniquité des Cieux. A quoi bon dès lors classer en de vagues, étroites et éphémères écoles cet héroïque poète dont le génie hautain les dépasse toutes et leur survit ? Si Vigny est, à certains égards, le plus romantique de nos romantiques par la forte emprise du mal du siècle sur son intelligence non moins que sur son cœur, il en est aussi le plus classique parce qu'à cette malsaine inspiration, si personnelle qu'elle demeurât en son fonds, il a réussi à force d'aristocratique empire sur soi, à donner la plus impersonnelle et partant la plus durable des formes, c'est-à-dire la plus sobre d'émotions fugitives et de sensations purement pittoresques. Ainsi, tout en contribuant à notre émancipation graduelle de la romantique tyrannie du moi, le lyrisme indirect du poète philosophe a créé une œuvre unique, une œuvre

qui, pour être plus haute que vaste, plus noble que riche, plus suggestive qu'éclatante, n'en a pas moins en son bref symbolisme de merveilleuses vertus expansives et en son art discret un charme inoubliable ; de là ce génial prestige qui a pu imposer aux poètes les plus divers, à des rivaux tels que Lamartine, Hugo et Musset, comme à des disciples tels que Leconte de Lisle et Baudelaire, Coppée et Sully-Prudhomme, l'imitation plus ou moins consciente d'innovations très variées. Amplement humain, tout en restant à la fois fidèle à la grande tradition française et soucieux des plus graves problèmes de son temps, Vigny entre de plein droit dans l'austère famille des Lucrèce et des Léopardi, des Marc-Aurèle et des Pascal : par delà les bornes de sa patrie, il adresse, à l'élite, sinon à la foule, de tous les pays et de tous les âges, son bienfaisant message de stoïcisme tendre et fier.

ÉMILE LAUVRIÈRE

PARIS, *avril* 1908.

BIBLIOGRAPHY

WORKS OF ALFRED DE VIGNY.

Cinq-Mars. (1826.)
Stello. (1832.)
Chatterton. (1834.)
Servitude et Grandeur militaires. (1835.)
Théâtre. (1828–34.)
Poésies. (1815–63.)
Journal d'un poète. (1824–63.)
Correspondance. (1816–63.)

WORKS ON ALFRED DE VIGNY.

SAINTE-BEUVE.—*Causeries du Lundi*, vol. xi.
" " *Nouveaux Lundis*, vol. vi.
DORISON.—*Alfred de Vigny.*
M. PALÉOLOGUE.—*Alfred de Vigny.*
LÉON SÉCHÉ.—*Alfred de Vigny et son temps.*
ERNEST DUPUY.—*La Jeunesse des Romantiques.*
ÉMILE FAGUET.—*Études littéraires sur le Dix-neuvième Siècle.*
BRUNETIÈRE.—*La poésie lyrique en France*, vol. ii.
M. DE VOGÜÉ.—*Regards historiques et littéraires.*
J. LEMAÎTRE.—*Les Contemporains.*
MONTÉGUT.—*Nos Morts Contemporains*, 1e série.
THÉOPHILE GAUTIER.—*Histoire du Romantisme.*
A. FRANCE.—*Étude sur Vigny.*
BARBEY D'AURÉVILLY.—*Œuvres et Hommes*, vol. iii, *Les poètes.*
P. BOURGET.—*Études et Portraits*, vol. i.
D. NISARD.—*Essais sur l'École romantique.*

CONTENTS

DERNIÈRE NUIT DE TRAVAIL

DU 29 AU 30 JUIN 1834

‘ Ceci est la question.’

Je viens d’achever cet ouvrage austère dans le silence d’un travail de dix-sept nuits. Les bruits de chaque jour l’interrompaient à peine, et, sans s’arrêter, les paroles ont coulé dans le moule qu’avait creusé ma pensée.

A présent que l’ouvrage est accompli, frémissant encore des souffrances qu’il m’a causées, et dans un recueillement aussi saint que la prière, je le considère avec tristesse, et je me demande s’il sera inutile ou s’il sera écouté des hommes. — Mon âme s’effraye pour eux en considérant combien il faut de temps à la plus simple idée d’un seul pour pénétrer dans le cœur de tous.

Déjà, depuis deux années, j’ai dit par la bouche de *Stello* ce que je vais répéter bientôt par celle de *Chatterton*, et quel bien ai-je fait? Beaucoup ont lu mon livre et l’ont aimé comme livre ; mais peu de cœurs, hélas ! en ont été changés.

Les étrangers ont bien voulu en traduire les mots par les mots de leur langue, et leurs pays m’ont ainsi prêté l’oreille. Parmi les hommes qui m’ont écouté, les uns ont applaudi la composition des trois drames suspendus à un même principe, comme trois tableaux à un même support ; les autres ont approuvé la manière dont se nouent les arguments aux preuves, les règles aux exemples, les corollaires aux propositions ; quelques-uns se sont attachés particulièrement à con-

sidérer les pages où se pressent les idées laconiques; serrées comme les combattants d'une épaisse phalange ; d'autres ont souri à la vue des couleurs chatoyantes ou sombres du style ; mais les cœurs ont-ils été attendris? — Rien ne me le prouve. L'endurcissement ne s'amollit point tout à coup par un livre. Il fallait Dieu lui-même pour ce prodige. Le plus grand nombre a dit en jetant ce livre : 'Cette idée pouvait en effet se défendre. Voilà qui est un assez bon plaidoyer !' Mais la cause, ô grand Dieu ! la cause pendante à votre tribunal, ils n'y ont plus pensé !

La cause, c'est le martyre perpétuel et la perpétuelle immolation du Poète. — La cause, c'est le droit qu'il aurait de vivre. — La cause, c'est le pain qu'on ne lui donne pas. — La cause, c'est la mort qu'il est forcé de se donner.

D'où vient ce qui se passe? Vous ne cessez de vanter l'intelligence, et vous tuez les plus intelligents. Vous les tuez, en leur refusant le pouvoir de vivre selon les conditions de leur nature. — On croirait, à vous voir en faire si bon marché, que c'est une chose commune qu'un Poète. — Songez donc que, lorsqu'une nation en a deux en dix siècles, elle se trouve heureuse et s'enorgueillit. Il y a tel peuple qui n'en a pas un, et n'en aura jamais. D'où vient donc ce qui se passe? Pourquoi tant d'astres éteints dès qu'ils commençaient à poindre? C'est que vous ne savez pas ce que c'est qu'un Poète, et vous n'y pensez pas.

'Auras-tu donc toujours des yeux pour ne pas voir, Jérusalem !'

Trois sortes d'hommes, qu'il ne faut pas confondre, agissent sur les sociétés par les travaux de la pensée, mais se remuent dans des régions qui me semblent éternellement séparées.

L'homme habile aux choses de la vie, et toujours apprécié, se voit, parmi nous, à chaque pas. Il est

convenable à tout et convenable en tout. Il a une souplesse et une facilité qui tiennent du prodige. Il fait justement ce qu'il a résolu de faire, et dit proprement et nettement ce qu'il veut dire. Rien n'empêche que sa vie soit prudente et compassée comme ses travaux. Il a l'esprit libre, frais et dispos, toujours présent et prêt à la riposte. Dépourvu d'émotions réelles, il renvoie promptement la balle élastique des bons mots. Il écrit les affaires comme la littérature, et rédige la littérature comme les affaires. Il peut s'exercer indifféremment à l'œuvre d'art et à la critique, prenant dans l'une la forme à la mode, dans l'autre la dissertation sentencieuse. Il sait le nombre des paroles que l'on peut réunir pour faire les apparences de la passion, de la mélancolie, de la gravité, de l'érudition et de l'enthousiasme. Mais il n'a que de froides velléités de ces choses, et les devine plus qu'il ne les sent ; il les respire de loin comme de vagues odeurs de fleurs inconnues. Il sait la place du mot et du sentiment, et les chiffrerait au besoin. Il se fait le langage des genres, comme on se fait le masque des visages. Il peut écrire la comédie et l'oraison funèbre, le roman et l'histoire, l'épître et la tragédie, le couplet et le discours politique. Il monte de la grammaire à l'œuvre, au lieu de descendre de l'inspiration au style ; il sait façonner tout dans un goût vulgaire et joli, et peut tout ciseler avec agrément, jusqu'à l'éloquence de la passion. — C'est l'HOMME DE LETTRES.

Cet homme est toujours aimé, toujours compris, toujours en vue ; comme il est léger et ne pèse à personne, il est porté dans tous les bras où il veut aller ; c'est l'aimable roi du moment, tel que le dix-huitième siècle en a tant couronné. — Cet homme n'a nul besoin de pitié.

Au-dessus de lui est un homme d'une nature plus forte et meilleure. Une conviction profonde et grave est la source où il puise ses œuvres et les répand à

larges flots sur un sol dur et souvent ingrat. Il a médité dans la retraite sa philosophie entière ; il la voit tout d'un coup d'œil ; il la tient dans sa main comme une chaîne, et peut dire à quelle pensée il va suspendre son premier anneau, à laquelle aboutira le dernier, et quelles œuvres pourront s'attacher à tous les autres dans l'avenir. Sa mémoire est riche, exacte et presque infaillible ; son jugement est sain, exempt de troubles autres que ceux qu'il cherche, de passions autres que ses colères contenues ; il est studieux et calme. Son génie, c'est l'attention portée au degré le plus élevé, c'est le bon sens à sa plus magnifique expression. Son langage est juste, net, franc, grand dans son allure et vigoureux dans ses coups. Il a surtout besoin d'ordre et de clarté, ayant toujours en vue le peuple auquel il parle et la voie où il conduit ceux qui croient en lui. L'ardeur d'un combat perpétuel enflamme sa vie et ses écrits. Son cœur a de grandes révoltes et des haines larges et sublimes qui le rongent en secret, mais que domine et dissimule son exacte raison. Après tout, il marche le pas qu'il veut, sait jeter des semences à une grande profondeur, et attendre qu'elles aient germé, dans une immobilité effrayante. Il est maître de lui et de beaucoup d'âmes qu'il entraîne du nord au sud, selon son bon vouloir ; il tient un peuple dans sa main, et l'opinion qu'on a de lui le tient dans le respect de lui-même et l'oblige à surveiller sa vie. — C'est le véritable, LE GRAND ÉCRIVAIN.

Celui-là n'est pas malheureux ; il a ce qu'il a voulu avoir ; il sera toujours combattu, mais avec des armes courtoises ; et, quand il donnera des armistices à ses ennemis, il recevra les hommages des deux camps. Vainqueur ou vaincu, son front est couronné. Il n'a nul besoin de votre pitié.

Mais il est une autre sorte de nature, nature plus passionnée, plus pure et plus rare. Celui qui vient

d'elle est inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine, et vient au monde à de rares intervalles, heureusement pour lui, malheureusement pour l'espèce humaine. Il *y* vient pour être à charge aux autres, quand il appartient complètement à cette race exquise et puissante qui fut celle des grands hommes inspirés. — L'émotion est née avec lui si profonde et si intime, qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables, dans des inventions infinies. L'imagination le possède par-dessus tout. Puissamment construite, son âme retient et juge toute chose avec une large mémoire et un sens droit et pénétrant ; mais l'imagination emporte ses facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc, elle part ; au plus petit souffle, elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines. Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son âme ! Dès lors, plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés et rompus sur quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres la blesse jusqu'au sang ; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées ; ses enthousiasmes excessifs l'égarent ; ses sympathies sont trop vraies ; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres. Les dégoûts, les froissements et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattements profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables, parce qu'il comprend tout trop complètement et trop profondément, et parce que son œil va droit aux causes qu'il déplore ou dédaigne, quand d'autres yeux s'arrêtent à l'effet qu'ils combattent. De la sorte, il se tait, s'éloigne, se retourne sur lui-même et s'y renferme comme dans un cachot. Là, dans l'intérieur de sa tête brûlée, se forme et s'accroît quelque chose de pareil à un volcan. Le

feu couve sourdement et lentement dans ce cratère, et laisse échapper ses laves harmonieuses, qui d'elles-mêmes sont jetées dans la divine forme des vers. Mais le jour de l'éruption, le sait-il? On dirait qu'il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même, tant cela est imprévu et céleste ! Il marche consumé par des ardeurs secrètes et des langueurs inexplicables. Il va comme un malade et ne sait où il va ; il s'égare trois jours, sans savoir où il s'est traîné, comme fit jadis celui qu'aime le mieux la France ; il a besoin de *ne rien faire*, pour faire quelque chose en son art. Il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son âme, et que le bruit grossier d'un travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir. — C'est LE POÈTE. — Celui-là est retranché dès qu'il se montre : toutes vos larmes, toute votre pitié pour lui !

Pardonnez-lui et sauvez-le. Cherchez et trouvez pour lui une vie assurée, car à lui seul il ne saura trouver que la mort ! — C'est dans la première jeunesse qu'il sent sa force naître, qu'il pressent l'avenir de son génie, qu'il étreint d'un amour immense l'humanité et la nature, et c'est alors qu'on se défie de lui et qu'on le repousse.

Il crie à la multitude : ‘ C'est à vous que je parle, faites que je vive ! ’ Et la multitude ne l'entend pas ; elle répond : ‘ Je ne te comprends point ! ’ Et elle a raison.

Car son langage choisi n'est compris que d'un petit nombre d'hommes choisi lui-même. Il leur crie : ‘ Écoutez-moi, et faites que je vive ! ’ Mais les uns sont enivrés de leurs propres œuvres, les autres sont dédaigneux et veulent dans l'enfant la perfection de l'homme, la plupart sont distraits et indifférents, tous sont impuissants à faire le bien. Ils répondent : ‘ Nous ne pouvons rien ! ’ Et ils ont raison.

Il crie au pouvoir : ‘ Écoutez-moi, et faites que je ne meure pas.’ Mais le pouvoir déclare qu’il ne protège que les intérêts positifs, et qu’il est étranger à l’intelligence, dont il a ombrage ; cela hautement déclaré et imprimé, il répond : ‘ Que ferais-je de vous ?’ Et il a raison. Tout le monde a raison contre lui. Et lui, a-t-il tort ? — Que faut-il qu’il fasse ? Je ne sais ; mais voici ce qu’il peut faire.

Il peut, s’il a de la force, se faire soldat et passer sa vie sous les armes ; une vie agitée, grossière, où l’activité physique *tuera* l’activité morale. Il peut, s’il en a la patience, se condamner aux travaux du chiffre, où le calcul *tuera* l’illusion. Il peut encore, si son cœur ne se soulève pas trop violemment, courber et amoindrir sa pensée, et cesser de chanter pour écrire. Il peut être Homme de lettres, ou mieux encore ; si la philosophie vient à son aide et s’il peut se dompter, il deviendra utile et grand écrivain ; mais, à la longue, le jugement aura *tué* l’imagination, et avec elle, hélas ! le vrai Poème qu’elle portait dans son sein.

Dans tous les cas, il *tuera* une partie de lui-même ; mais, pour ces demi-suicides, pour ces immenses résignations, il faut encore une force rare. Si elle ne lui a pas été donnée, cette force, ou si les occasions de l’employer ne se trouvent pas sur sa route, et lui manquent, même pour s’immoler ; si, plongé dans cette lente destruction de lui-même, il ne s’y peut tenir, quel parti prendre ?

Celui que prit Chatterton : se tuer tout entier ; il reste peu à faire.

Le voilà donc criminel ! criminel devant Dieu et les hommes. Car LE SUICIDE EST UN CRIME RELIGIEUX ET SOCIAL. Qui veut le nier ? qui pense à dire autre chose ? — C’est ma conviction, comme c’est, je crois, celle de tout le monde. Voilà qui est bien entendu. — Le devoir et la raison le disent. Il ne s’agit que

de savoir si le désespoir n'est pas quelque chose d'un peu plus fort que la raison et le devoir.

Certes, on trouverait des choses bien sages à dire à Roméo sur la tombe de Juliette ; mais le malheur est que personne n'oserait ouvrir la bouche pour les prononcer devant une telle douleur. Songez à ceci ! la Raison est une puissance froide et lente qui nous lie peu à peu par les idées qu'elle apporte l'une après l'autre, comme les liens subtils, déliés et innombrables de Gulliver ; elle persuade, elle impose quand le cours ordinaire des jours n'est que peu troublé ; mais le Désespoir véritable est une puissance dévorante, irrésistible, hors des raisonnements, et qui commence par la pensée d'un seul coup. Le Désespoir n'est pas une idée ; c'est une chose, une chose qui torture, qui serre et qui broie le cœur d'un homme comme une tenaille, jusqu'à ce qu'il soit fou et se jette dans la mort comme dans les bras d'une mère.

Est-ce lui qui est coupable, dites-le-moi ? ou bien est-ce la société qui le traque ainsi jusqu'au bout ?

Examinons ceci ; on peut trouver que c'en est la peine.

Il y a un jeu atroce, commun aux enfants du Midi ; tout le monde le sait. On forme un cercle de charbons ardents ; on saisit un scorpion avec des pinces et on le pose au centre. Il demeure d'abord immobile jusqu'à ce que la chaleur le brûle ; alors il s'effraye et s'agite. On rit. Il se décide vite, marche droit à la flamme, et tente courageusement de se frayer une route à travers les charbons ; mais la douleur est excessive, il se retire. On rit. Il fait lentement le tour du cercle et cherche partout un passage impossible Alors il revient au centre et rentre dans sa première mais plus sombre immobilité. Enfin, il prend son parti, retourne contre lui-même son dard empoisonné, et tombe mort sur-le-champ. On rit plus fort que jamais.

C'est lui sans doute qui est cruel et coupable, et ces enfants sont bons et innocents.

Quand un homme meurt de cette manière, est-il donc Suicide? C'est la société qui le jette dans le brasier.

Je le répète, la religion et la raison, idées sublimes, sont des idées cependant, et il y a telle cause de désespoir extrême qui tue les idées d'abord et l'homme ensuite : la faim, par exemple. — J'espère être assez positif. Ceci n'est pas de l'idéologie.

Il me sera donc permis peut-être de dire timidement qu'il serait bon de ne pas laisser un homme arriver jusqu'à ce degré de désespoir.

Je ne demande à la société que ce qu'elle peut faire. Je ne la prierai point d'empêcher les peines de cœur et les infortunes idéales, de faire que Werther et Saint-Preux n'aiment ni Charlotte ni Julie d'Étanges ; je ne la prierai pas d'empêcher qu'un riche désœuvré, roué et blasé, ne quitte la vie par dégoût de lui-même et des autres. Il y a, je le sais, mille idées de désolation auxquelles on ne peut rien. — Raison de plus, ce me semble, pour penser à celles auxquelles on peut quelque chose.

L'infirmité de l'inspiration est peut-être ridicule et malséante ; je le veux. Mais on pourrait ne pas laisser mourir cette sorte de malades. Ils sont toujours peu nombreux, et je ne puis me refuser à croire qu'ils ont quelque valeur, puisque l'humanité est unanime sur leur grandeur, et les déclare immortels sur quelques vers : quand ils sont morts, il est vrai.

Je sais bien que la rareté même de ces hommes inspirés et malheureux semblera prouver contre ce que j'ai écrit. — Sans doute, l'ébauche imparfaite que j'ai tentée de ces natures divines ne peut retracer que quelques traits des grandes figures du passé. On dira que les symptômes du génie se montrent sans enfantement ou ne produisent que des œuvres avortées ; que

tout homme jeune et rêveur n'est pas poète pour cela ; que des essais ne sont pas des preuves ; que quelques vers ne donnent pas des droits. — Et qu'en savons-nous? Qui donc nous donne à nous-même le droit d'étouffer le gland en disant qu'il ne sera pas chêne?

Je dis, moi, que quelques vers suffiraient à les reconnaître de leur vivant, si l'on savait y regarder. Qui ne dit à présent qu'il eût donné tout au moins une pension alimentaire à André Chénier sur l'ode de *La Jeune Captive* seulement, et l'eût déclaré poète sur les trente vers de *Myrto*? Mais je suis assuré que, durant sa vie (et il n'y a pas longtemps de cela), on ne pensait pas ainsi ; car il disait :

'Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité.'

Jean La Fontaine a gravé pour vous d'avance sur sa pierre avec son insouciance désespérée :

'Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu.'

Mais, sans ce *fonds*, qu'eût-il fait? à quoi, s'il vous plaît, *était-il bon?* Il vous le dit : à dormir et ne rien faire. Il fût infailliblement mort de faim.

Les beaux vers, il faut dire le mot, sont une marchandise qui ne plaît pas au commun des hommes. Or, la multitude seule multiplie le salaire ; et, dans les plus belles des nations, la multitude ne cesse qu'à la longue d'être *commune* dans ses goûts et d'aimer ce qui est *commun*. Elle ne peut arriver qu'après une lente instruction donnée par les esprits d'élite ; et, en attendant, elle écrase sous tous ses pieds les talents naissants, dont elle n'entend même pas les cris de détresse.

Eh ! n'entendez-vous pas le bruit des pistolets solitaires? Leur explosion est bien plus éloquente que ma faible voix. N'entendez-vous pas ces jeunes déses-

pérés qui demandent le pain quotidien, et dont personne ne paye le travail? Eh quoi! les nations manquent-elles à ce point de superflu? Ne prendrons-nous pas, sur les palais et les milliards que nous donnons, une mansarde et un pain pour ceux qui tentent sans cesse d'idéaliser leur nation malgré elle? Cesserons-nous de leur dire: 'Désespère et meurs; *despair and die'*? — C'est au législateur à guérir cette plaie, l'une des plus vives et des plus profondes de notre corps social; c'est à lui qu'il appartient de réaliser dans le présent une partie des jugements meilleurs de l'avenir, en assurant quelques années d'existence seulement à tout homme qui aurait donné un seul gage du talent divin. Il ne lui faut que deux choses: la vie et la rêverie; le PAIN et le TEMPS.

Voilà le sentiment et le vœu qui m'a fait écrire ce drame; je ne descendrai pas de cette question à celle de la forme d'art que j'ai créée. La vanité la plus vaine est peut-être celle des théories littéraires. Je ne cesse de m'étonner qu'il y ait eu des hommes qui aient pu croire de bonne foi, durant un jour entier, à la durée des règles qu'ils écrivaient. Une idée vient au monde tout armée, comme Minerve; elle revêt en naissant la seule armure qui lui convienne et qui doive dans l'avenir être sa forme durable: l'une, aujourd'hui, aura un vêtement composé de mille pièces; l'autre, demain, un vêtement simple. Si elle paraît belle à tous, on se hâte de calquer sa forme et de prendre sa mesure; les rhéteurs notent ses dimensions pour qu'à l'avenir on en taille de semblables. Soin puéril! — Il n'y a ni maître ni école en poésie; le seul maître, c'est celui qui daigne faire descendre dans l'homme l'émotion féconde, et faire sortir les idées de nos fronts, qui en sont brisés quelquefois.

Puisse cette forme ne pas être renversée par l'assemblée qui la jugera dans six mois! avec elle périrait un

plaidoyer en faveur de quelques infortunés inconnus ; mais je crois trop pour craindre beaucoup. — Je crois surtout à l'avenir et au besoin universel de choses sérieuses ; maintenant que l'amusement des yeux par des surprises enfantines fait sourire tout le monde au milieu même de ses grandes aventures, c'est, ce me semble, le temps du DRAME DE LA PENSÉE.

Une idée qui est l'examen d'une blessure de l'âme devait avoir dans sa forme l'unité la plus complète, la simplicité la plus sévère. S'il existait une intrigue moins compliquée que celle-ci, je la choisirais. L'action matérielle est assez peu de chose pourtant. Je ne crois pas que personne la réduise à une plus simple expression que, moi-même, je ne le vais faire : — C'est l'histoire d'un homme qui a écrit une lettre le matin, et qui attend la réponse jusqu'au soir ; elle arrive, et le tue. — Mais ici l'action morale est tout. L'action est dans cette âme livrée à de noires tempêtes ; elle est dans les cœurs de cette jeune femme et de ce vieillard qui assistent à la tourmente, cherchant en vain à retarder le naufrage, et luttent contre un ciel et une mer si terribles que le bien est impuissant, et entraîné lui-même dans le désastre inévitable.

J'ai voulu montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste, où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail. Je n'ai point prétendu justifier les actes désespérés des malheureux, mais protester contre l'indifférence qui les y contraint. Peut-on frapper trop fort sur l'indifférence si difficile à éveiller, sur la distraction si difficile à fixer ? Y a-t-il un autre moyen de toucher la société que de lui montrer la torture de ses victimes ?

Le Poète était tout pour moi ; Chatterton n'était qu'un nom d'homme, et je viens d'écarter à dessein des faits exacts de sa vie pour ne prendre de sa destinée que ce qui la rend un exemple à jamais déplorable d'une noble misère.

Toi que tes compatriotes appellent aujourd'hui *merveilleux enfant!* que tu aies été juste ou non, tu as été malheureux ; j'en suis certain, et cela me suffit. — Âme désolée, pauvre âme de dix-huit ans ! pardonne-moi de prendre pour symbole le nom que tu portais sur la terre, et de tenter le bien en ton nom.

Écrit du 29 *au* 30 *juin* 1834.

CARACTÈRES ET COSTUMES

DES RÔLES PRINCIPAUX

ÉPOQUE: 1770

LA SCÈNE EST A LONDRES

CHATTERTON

CARACTÈRE

Jeune homme de dix-huit ans, pâle, énergique de visage, faible de corps, épuisé de veilles et de pensée, simple et élégant à la fois dans ses manières, timide et tendre devant Kitty Bell, amical et bon avec le quaker, fier avec les autres, et sur la défensive avec tout le monde ; grave et passionné dans l'accent et le langage.

COSTUME

Habit noir, veste noire, pantalon gris, bottes molles, cheveux bruns, sans poudre, tombant un peu en désordre ; l'air à la fois militaire et ecclésiastique.

KITTY BELL

CARACTÈRE

Jeune femme de vingt-deux ans environ, mélancolique, gracieuse, élégante par nature plus que par éducation, réservée, religieuse, timide dans ses manières, tremblante devant son mari, expansive et abandonnée seulement dans son amour maternel. Sa pitié pour Chatterton va devenir de l'amour, elle le sent, elle en frémit ; la réserve qu'elle s'impose en devient plus

grande ; tout doit indiquer, dès qu'on la voit, qu'une douleur imprévue et une subite terreur peuvent la faire mourir tout à coup.

COSTUME

Chapeau de velours noir, de ceux qu'on nomme à la Paméla ; robe longue, de soie grise ; rubans noirs ; longs cheveux bouclés dont les repentirs flottent sur le sein.

LE QUAKER

CARACTÈRE

Vieillard de quatre-vingts ans, sain et robuste de corps et d'âme, énergique et chaleureux dans son accent, d'une bonté paternelle pour ceux qui l'entourent, les surveillant en silence et les dirigeant sans vouloir les heurter ; humoriste et misanthropique lorsqu'il voit les vices de la société ; irrité contre elle et indulgent pour chaque homme en particulier, il ne se sert de son esprit mordant que lorsque l'indignation l'emporte ; son regard est pénétrant, mais il feint de n'avoir rien vu pour être maître de sa conduite ; ami de la maison et attentif à l'accomplissement de tous les devoirs et au maintien de l'ordre et de la paix, chacun en secret l'avoue pour directeur de son âme et de sa vie.

COSTUME

Habit, veste, culotte, bas couleur noisette, brun clair ou gris ; grand chapeau rond à larges bords ; cheveux blancs aplatis et tombants.

JOHN BELL

CARACTÈRE

Homme de quarante-cinq à cinquante ans, vigoureux, rouge de visage, gonflé d'ale, de porter et de roastbeef, étalant dans sa démarche l'aplomb de sa richesse ; le

regard soupçonneux, dominateur ; avare et jaloux, brusque dans ses manières, et faisant sentir le maître à chaque geste et à chaque mot.

COSTUME

Cheveux plats sans poudre, large et simple habit brun.

LORD BECKFORD

CARACTÈRE

Vieillard riche, important ; figure de protecteur sot ; les joues orgueilleuses, satisfaites, pendant sur une cravate brodée ; un pas ferme et imposant. Rempli d'estime pour la richesse et de mépris pour la pauvreté.

COSTUME

Collier de lord maire au cou ; habit riche, veste de brocart, grande canne à pomme d'or.

LORD TALBOT

CARACTÈRE

Fat et bon garçon à la fois, joyeux compagnon, étourdi et vif de manières, ennemi de toute application et heureux surtout d'être délivré de tout spectacle triste et de toute affaire sérieuse.

COSTUME

Habit de chasse rouge, ceinture de chamois, culotte de peau, cheveux à grosse queue légèrement poudrés, casquette noire vernie.

NOTA. — Les personnages sont placés sur le théâtre dans l'ordre de l'inscription de leurs noms en tête de chaque scène, et il est entendu que les termes de *droite* et de *gauche* s'appliquent au spectateur.

PERSONNAGES

ET

DISTRIBUTION DES RÔLES

TELLE QU'ELLE FUT A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

le 12 février 1835

Chatterton	M. Geffroy.
Un Quaker	M. Joanny.
Kitty Bell	Mme Dorval.
John Bell	M. Guiaud.
Lord Beckford (lord maire de Londres) .	M. Duparay.
Lord Talbot	M. Mirecour.
Lord Lauderdale	M. Mathieu.
Lord Kingston	M. Welsch.
Un Groom	M. Monlaur.
Un Ouvrier	M. Faure.

Rachel, fille de Kitty Bell, âgée de six ans.
Son frère, jeune garçon de quatre ans.
Trois jeunes Lords.
Douze Ouvriers de la fabrique de John Bell.
Domestiques du lord maire.
Domestique de John Bell.
Un Groom.

CHATTERTON

ACTE PREMIER

Un vaste appartement ; arrière-boutique opulente et confortable de la maison de John Bell. A gauche du spectateur, une cheminée pleine de charbon de terre allumé. A droite, la porte de la chambre à coucher de Kitty Bell. Au fond, une grande porte vitrée : à travers les petits carreaux, on aperçoit une riche boutique ; un grand escalier tournant conduit à plusieurs portes étroites et sombres, parmi lesquelles se trouve la porte de la petite chambre de Chatterton. Le quaker lit dans un coin de la chambre, à gauche du spectateur. A droite est assise Kitty Bell ; à ses pieds un enfant assis sur un tabouret ; une jeune fille debout à côté d'elle

Scène Première

Le Quaker, Kitty Bell, Rachel.

K. Bell, *à sa fille qui montre un livre à son frère.* Il me semble que j'entends parler monsieur ; ne faites pas de bruit, enfants. (*Au quaker.*) Ne pensez-vous pas qu'il arrive quelque chose ? (*Le quaker hausse les épaules.*) Mon Dieu ! votre père est en colère ! certainement, il est fort en colère ; je l'entends bien au son de sa voix. — Ne jouez pas, je vous en prie, Rachel. (*Elle laisse tomber son ouvrage et écoute.*) Il me semble qu'il s'apaise, n'est-ce pas, monsieur ? (*Le quaker fait signe que oui, et continue sa lecture.*) N'essayez pas ce petit collier, Rachel ; ce sont des vanités du monde que nous ne devons pas même toucher. — Mais qui donc vous a donné ce livre-là ?

C'est une Bible ; qui vous l'a donnée, s'il vous plaît? Je suis sûre que c'est le jeune monsieur qui demeure ici depuis trois mois.

RACH. Oui, maman.

K. BELL. Oh ! mon Dieu ! qu'a-t-elle fait là ! — Je vous ai défendu de rien accepter, ma fille, et rien surtout de ce pauvre jeune homme. — Quand l'avez-vous vu, mon enfant? Je sais que vous êtes allée ce matin, avec votre frère, l'embrasser dans sa chambre. Pourquoi êtes-vous entrés chez lui, mes enfants? C'est bien mal ! (*Elle les embrasse.*) Je suis certaine qu'il écrivait encore ; car, depuis hier au soir, sa lampe brûlait toujours.

RACH. Oui, et il pleurait.

K. BELL. Il pleurait ! Allons, taisez-vous ! ne parlez de cela à personne. Vous irez rendre ce livre à M. Tom quand il vous appellera ; mais ne le dérangez jamais, et ne recevez de lui aucun présent. Vous voyez que, depuis trois mois qu'il loge ici, je ne lui ai même pas parlé une fois, et vous avez accepté quelque chose, un livre. Ce n'est pas bien. — Allez... allez embrasser le bon quaker. — Allez, c'est bien le meilleur ami que Dieu nous ait donné. (*Les enfants courent s'asseoir sur les genoux du quaker.*)

LE QU. Venez sur mes genoux tous deux, et écoutez-moi bien. — Vous allez dire à votre bonne petite mère que son cœur est simple, pur et véritablement chrétien, mais qu'elle est plus enfant que vous dans sa conduite, qu'elle n'a pas assez réfléchi à ce qu'elle vient de vous ordonner, et que je la prie de considérer que rendre à un malheureux le cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute sa misère.

K. BELL *s'élance de sa place.* Oh ! il a raison ! il a mille fois raison ! — Donnez, donnez-moi ce livre, Rachel. — Il faut le garder, ma fille ! le garder toute ta vie. — Ta mère s'est trompée. — Notre ami a toujours raison.

Le Qu., *ému et lui baisant la main.* Ah ! Kitty Bell ! Kitty Bell ! âme simple et tourmentée ! — Ne dis point cela de moi. — Il n'y a pas de sagesse humaine. — Tu le vois bien, si j'avais raison au fond, j'ai eu tort dans la forme. — Devais-je avertir les enfants de l'erreur légère de leur mère? Il n'y a pas, ô Kitty Bell, il n'y a pas si belle pensée à laquelle ne soit supérieur un des élans de ton cœur chaleureux, un des soupirs de ton âme tendre et modeste. (*On entend une voix tonnante.*)

K. Bell, *effrayée.* Oh ! mon Dieu ! encore en colère. — La voix de leur père me répond là ! (*Elle porte la main à son cœur.*) Je ne puis plus respirer. — Cette voix me brise le cœur. — Que lui a-t-on fait? Encore une colère comme hier au soir. — (*Elle tombe sur un fauteuil.*) J'ai besoin d'être assise. — N'est-ce pas comme un orage qui vient? et tous les orages tombent sur mon pauvre cœur.

Le Qu. Ah ! je sais ce qui monte à la tête de votre seigneur et maître ; c'est une querelle avec les ouvriers de sa fabrique. — Ils viennent de lui envoyer, de Norton à Londres, une députation pour demander la grâce d'un de leurs compagnons. Les pauvres gens ont fait bien vainement une lieue à pied ! Retirez-vous tous les trois... Vous êtes inutiles ici. — Cet homme-là vous tuera... c'est une espèce de vautour qui écrase sa couvée. (*Kitty Bell sort, la main sur son cœur, en s'appuyant sur la tête de son fils, qu'elle emmène avec Rachel.*)

Scène II

Le Quaker, John Bell, *un groupe d'ouvriers.*

Le Qu., *regardant arriver John Bell.* Le voilà en fureur... Voilà l'homme riche, le spéculateur heureux ; voilà l'égoïste par excellence, le juste selon la loi.

J. Bell. (*Vingt ouvriers le suivent en silence et s'arrêtent contre la porte. Aux ouvriers, avec colère.*) Non, non, non, non ! — Vous travaillerez davantage, voilà tout.

Un Ouvr., *à ses camarades.* Et vous gagnerez moins, voilà tout.

J. Bell. Si je savais qui a répondu cela, je le chasserais sur-le-champ comme l'autre.

Le Qu. Bien dit, John Bell ! tu es beau précisément comme un monarque au milieu de ses sujets.

J. Bell. Comme vous êtes quaker, je ne vous écoute pas, vous ; mais, si je savais lequel de ceux-là vient de parler ! Ah ! l'homme sans foi que celui qui a dit cette parole ! Ne m'avez-vous pas tous vu compagnon parmi vous ? Comment suis-je arrivé au bien-être que l'on me voit ? Ai-je acheté tout d'un coup toutes les maisons de Norton avec sa fabrique ? Si j'en suis le seul maître à présent, n'ai-je pas donné l'exemple du travail et de l'économie ? N'est-ce pas en plaçant les produits de ma journée que j'ai nourri mon année ? Me suis-je montré paresseux ou prodigue dans ma conduite ? — Que chacun agisse ainsi, et il deviendra aussi riche que moi. Les machines diminuent votre salaire, mais elles augmentent le mien ; j'en suis très fâché pour vous, mais très content pour moi. Si les machines vous appartenaient, je trouverais très bon que leur production vous appartînt ; mais j'ai acheté les mécaniques avec l'argent que mes bras ont gagné : faites de même, soyez laborieux, et surtout économes. Rappelez-vous bien ce sage proverbe de nos pères : 'Gardons bien les sous, les schellings se gardent eux-mêmes.' Et à présent, qu'on ne me parle plus de Tobie ; il est chassé pour toujours. Retirez-vous sans rien dire, parce que le premier qui parlera sera chassé, comme lui, de la fabrique, et n'aura ni pain, ni logement, ni travail dans le village. (*Ils sortent.*)

Le Qu. Courage, ami ! je n'ai jamais entendu au parlement un raisonnement plus sain que le tien.

J. Bell *revient encore irrité et s'essuyant le visage.* Et vous, ne profitez pas de ce que vous êtes quaker pour troubler tout, partout où vous êtes. — Vous parlez rarement, mais vous devriez ne parler jamais. Vous jetez au milieu des actions des paroles qui sont comme des coups de couteau.

Le Qu. Ce n'est que du bon sens, maître John ; et, quand les hommes sont fous, cela leur fait mal à la tête. Mais je n'en ai pas de remords ; l'impression d'un mot vrai ne dure pas plus que le temps de le dire ; c'est l'affaire d'un moment.

J. Bell. Ce n'est pas là mon idée : vous savez que j'aime assez à raisonner avec vous sur la politique ; mais vous mesurez tout à votre toise, et vous avez tort. La secte de vos quakers est déjà une exception dans la chrétienté, et vous êtes vous-même une exception parmi les quakers. — Vous avez partagé tous vos biens entre vos neveux ; vous ne possédez plus rien qu'une chétive subsistance, et vous achevez votre vie dans l'immobilité et la méditation. — Cela vous convient, je le veux ; mais ce que je ne veux pas, c'est que, dans ma maison, vous veniez, en public, autoriser mes inférieurs à l'insolence.

Le Qu. Eh ! que te fait, je te prie, leur insolence ? Le bêlement de tes moutons t'a-t-il jamais empêché de les tondre et de les manger ? — Y a-t-il un seul de ces hommes dont tu ne puisses vendre le lit ? Y a-t-il dans le bourg de Norton une seule famille qui n'envoie ses petits garçons et ses filles tousser et pâlir en travaillant tes laines ? Quelle maison ne t'appartient pas et n'est chèrement louée par toi ? Quelle minute de leur existence ne t'est pas donnée ? Quelle goutte de sueur ne te rapporte un schelling ? La terre de Norton, avec les maisons et les familles, est portée dans ta main

comme le globe dans la main de Charlemagne. — Tu es le baron absolu de ta fabrique féodale.

J. Bell. C'est vrai, mais c'est juste. — La terre est à moi, parce que je l'ai achetée ; les maisons, parce que je les ai bâties; les habitants, parce que je les loge ; et leur travail, parce que je le paye. Je suis juste selon la loi.

Le Qu. Et ta loi est-elle juste selon Dieu?

J. Bell. Si vous n'étiez quaker, vous seriez pendu pour parler ainsi.

Le Qu. Je me pendrais moi-même plutôt que de parler autrement, car j'ai pour toi une amitié véritable.

J. Bell. S'il n'était vrai, docteur, que vous êtes mon ami depuis vingt ans et que vous avez sauvé un de mes enfants, je ne vous reverrais jamais.

Le Qu. Tant pis, car je ne te sauverais plus toi-même, quand tu es plus aveuglé par la folie jalouse des spéculateurs que les enfants par la faiblesse de leur âge. — Je désire que tu ne chasses pas ce malheureux ouvrier. — Je ne te le demande pas, parce que je n'ai jamais rien demandé à personne, mais je te le conseille.

J. Bell. Ce qui est fait est fait. — Que n'agissent-ils tous comme moi ! — Que tout travaille et serve dans leur famille. — Ne fais-je pas travailler ma femme, moi? — Jamais on ne la voit, mais elle est ici tout le jour ; et, tout en baissant les yeux, elle s'en sert pour travailler beaucoup. — Malgré mes ateliers et fabriques aux environs de Londres, je veux qu'elle continue à diriger du fond de ses appartements cette maison de plaisance, où viennent les lords, au retour du parlement, de la chasse ou de Hyde-Park. Cela me fait de bonnes relations que j'utilise plus tard. — Tobie était un ouvrier habile, mais sans prévoyance. — Un calculateur véritable ne laisse rien subsister d'inutile autour de lui. — Tout doit rapporter, les choses animées et inanimées. — La terre est féconde et

l'argent est aussi fertile, et le temps rapporte l'argent. — Or, les femmes ont des années comme nous ; donc, c'est perdre un bon revenu que de laisser passer ce temps sans emploi. — Tobie a laissé sa femme et ses filles dans la paresse ; c'est un malheur très grand pour lui, je n'en suis pas responsable.

Le Qu. Il s'est rompu le bras dans une de tes machines.

J. Bell. Oui, et même il a rompu la machine.

Le Qu. Et je suis sûr que dans ton cœur tu regrettes plus le ressort de fer que le ressort de chair et de sang : va, ton cœur est d'acier comme tes mécaniques. — La Société deviendra comme ton cœur, elle aura pour dieu un lingot d'or et pour souverain pontife un usurier juif. — Mais ce n'est pas ta faute, tu agis fort bien selon ce que tu as trouvé autour de toi en venant sur la terre ; je ne t'en veux pas du tout, tu as été conséquent, c'est une qualité rare. — Seulement, si tu ne veux pas me laisser parler, laisse-moi lire. (*Il reprend son livre et se retourne dans son fauteuil.*)

J. Bell *ouvre la porte de sa femme avec force.* Mistress Bell ! venez ici.

Scène III

Les Mêmes, Kitty Bell.

K. Bell, *avec effroi, tenant ses enfants par la main. Ils se cachent dans la robe de leur mère par crainte de leur père.* Me voici.

J. Bell. Les comptes de la journée d'hier, s'il vous plaît ? — Ce jeune homme qui loge là-haut n'a-t-il pas d'autre nom que Tom ? ou Thomas ?... J'espère qu'il en sortira bientôt.

K. Bell. (*Elle va prendre un registre sur une table, et le lui apporte.*) Il n'a écrit que ce nom-là sur nos registres en louant cette petite chambre. — Voici mes comptes du jour avec ceux des derniers mois.

J. Bell. (*Il les compte sur le registre.*) Catherine !

vous n'êtes plus aussi exacte. (*Il s'interrompt et la regarde en face avec un air de défiance.*) Il veille toute la nuit, ce Tom? — C'est bien étrange. — Il a l'air fort misérable. (*Revenant au registre, qu'il parcourt des yeux.*) Vous n'êtes plus aussi exacte.

K. Bell. Mon Dieu! pour quelle raison me dire cela?

J. Bell. Ne la soupçonnez-vous pas, mistress Bell?

K. Bell. Serait-ce parce que les chiffres sont mal disposés?

J. Bell. La plus sincère met de la finesse partout. Ne pouvez-vous pas répondre droit et regarder en face?

K. Bell. Mais enfin, que trouvez-vous là qui vous fâche?

J. Bell. C'est ce que je ne trouve pas qui me fâche, et dont l'absence m'étonne...

K. Bell, *avec embarras.* Mais il n'y a qu'à voir, je ne sais pas bien.

J. Bell. Il manque là cinq ou six guinées; à la première vue, j'en suis sûr.

K. Bell. Voulez-vous m'expliquer comment?...

J. Bell, *la prenant par le bras.* Passez dans votre chambre, s'il vous plaît, vous serez moins distraite. — Les enfants sont désœuvrés, je n'aime pas cela. — Ma maison n'est plus si bien tenue. Rachel est trop décolletée: je n'aime pas cela... (*Rachel court se jeter entre les jambes du quaker. John Bell poursuit en s'adressant à Kitty Bell, qui est entrée dans sa chambre à coucher avant lui.*) Me voici, me voici; recommencez cette colonne et multipliez par sept. (*Il entre dans la chambre après Kitty Bell.*)

Scène IV

Le Quaker, Rachel.

Rach. J'ai peur!

Le Qu. De frayeur en frayeur, tu passeras ta vie

d'esclave. Peur de ton père, peur de ton mari un jour, jusqu'à la délivrance. (*Ici on voit Chatterton sortir de sa chambre et descendre lentement l'escalier. Il s'arrête et regarde le vieillard et l'enfant.*) Joue, belle enfant, jusqu'à ce que tu sois femme ; oublie jusque-là, et, après, oublie encore si tu peux. Joue toujours et ne réfléchis jamais. Viens sur mon genou. — Là ! — Tu pleures ! tu caches ta tête dans ma poitrine. Regarde, regarde, voilà ton ami qui descend.

Scène V

Le Quaker, Rachel, Chatterton.

Chatt., *après avoir embrassé Rachel, qui court au-devant de lui, donne la main au quaker.* Bonjour, mon sévère ami.

Le Qu. Pas assez comme ami et pas assez comme médecin. Ton âme te ronge le corps. Tes mains sont brûlantes et ton visage est pâle. — Combien de temps espères-tu vivre ainsi?

Chatt. Le moins possible. — Mistress Bell n'est-elle pas ici?

Le Qu. Ta vie n'est-elle donc utile à personne?

Chatt. Au contraire, ma vie est de trop à tout le monde.

Le Qu. Crois-tu fermement ce que tu dis?

Chatt. Aussi fermement que vous croyez à la charité chrétienne. (*Il sourit avec amertume.*)

Le Qu. Quel âge as-tu donc? Ton cœur est pur et jeune comme celui de Rachel, et ton esprit expérimenté est vieux comme le mien.

Chatt. J'aurai demain dix-huit ans.

Le Qu. Pauvre enfant !

Chatt. Pauvre, oui. — Enfant, non... J'ai vécu mille ans !

Le Qu. Ce ne serait pas assez pour savoir la moitié de ce qu'il y a de mal parmi les hommes. — Mais la science universelle, c'est l'infortune.

CHATT. Je suis donc bien savant !... Mais j'ai cru que mistress Bell était ici. — Je viens d'écrire une lettre qui m'a bien coûté.

LE QU. Je crains que tu ne sois trop bon. Je t'ai bien dit de prendre garde à cela. Les hommes sont divisés en deux parts : martyrs et bourreaux. Tu seras toujours martyr de tous, comme la mère de cette enfant-là.

CHATT., *avec un élan violent.* La bonté d'un homme ne le rend victime que jusqu'où il le veut bien, et l'affranchissement est dans sa main.

LE QU. Qu'entends-tu par là ?

CHATT., *embrassant Rachel, dit de la voix la plus tendre.* Voulons-nous faire peur à cette enfant ? et si près de l'oreille de sa mère.

LE QU. Sa mère a l'oreille frappée d'une voix moins douce que la tienne, elle n'entendrait pas. — Voilà trois fois qu'il la demande !

CHATT., *s'appuyant sur le fauteuil où le quaker est assis.* Vous me grondez toujours ; mais dites-moi seulement pourquoi on ne se laisserait pas aller à la pente de son caractère, dès qu'on est sûr de quitter la partie quand la lassitude viendra ? Pour moi, j'ai résolu de ne me point masquer et d'être moi-même jusqu'à la fin, d'écouter, en tout, mon cœur dans ses épanchements comme dans ses indignations, et de me résigner à bien accomplir ma loi. A quoi bon feindre le rigorisme, quand on est indulgent ? On verrait un sourire de pitié sous ma sévérité factice, et je ne saurais trouver un voile qui ne fût transparent. — On me trahit de tout côté, je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même, par ennui de prendre ma défense. J'envie quelques hommes en voyant le plaisir qu'ils trouvent à triompher de moi par des ruses grossières ; je les vois de loin en ourdir les fils, et je ne me baisserais pas pour en rompre un seul, tant je suis devenu indifférent à ma vie. Je suis d'ailleurs assez vengé par

leur abaissement, qui m'élève à mes yeux, et il me semble que la Providence ne peut laisser aller longtemps les choses de la sorte. N'avait-elle pas son but en me créant? Ai-je le droit de me raidir contre elle pour réformer la nature? Est-ce à moi de démentir Dieu?

Le Qu. En toi, la rêverie continuelle a tué l'action.

Chatt. Eh! qu'importe, si une heure de cette rêverie produit plus d'œuvres que vingt jours de l'action des autres! Qui peut juger entre eux et moi? N'y a-t-il pour l'homme que le travail du corps? et le labeur de la tête n'est-il pas digne de quelque pitié? Eh! grand Dieu! la seule science de l'esprit, est-ce la science des nombres? Pythagore est-il le dieu du monde? Dois-je dire à l'inspiration ardente: 'Ne viens pas, tu es inutile'?

Le Qu. Elle t'a marqué au front de son caractère fatal. Je ne te blâme pas, mon enfant, mais je te pleure.

Chatt. (*Il s'assied.*) Bon quaker, dans votre société fraternelle et spiritualiste, a-t-on pitié de ceux que tourmente la passion de la pensée? Je le crois; je vous vois indulgent pour moi, sévère pour tout le monde; cela me calme un peu. (*Ici Rachel va s'asseoir sur les genoux de Chatterton.*) En vérité, depuis trois mois, je suis presque heureux ici: on n'y sait pas mon nom, on ne m'y parle pas de moi, et je vois de beaux enfants sur mes genoux.

Le Qu. Ami, je t'aime pour ton caractère sérieux. Tu serais digne de nos assemblées religieuses, où l'on ne voit pas l'agitation des papistes, adorateurs d'images, où l'on n'entend pas les chants puérils des protestants. Je t'aime, parce que je devine que le monde te hait. Une âme contemplative est à charge à tous les désœuvrés remuants qui couvrent la terre: l'imagination et le recueillement sont deux maladies dont personne n'a pitié! — Tu ne sais seulement pas les noms des ennemis secrets qui rôdent autour de toi; mais j'en

sais qui te haïssent d'autant plus qu'ils ne te connaissent pas.

CHATT., *avec chaleur.* Et cependant n'ai-je pas quelque droit à l'amour de mes frères, moi qui travaille pour eux nuit et jour ; moi qui cherche avec tant de fatigues, dans les ruines nationales, quelques fleurs de poésie dont je puisse extraire un parfum durable ; moi qui veux ajouter une perle de plus à la couronne d'Angleterre, et qui plonge dans tant de mers et de fleuves pour la chercher? (*Ici Rachel quitte Chatterton ; elle va s'asseoir sur un tabouret aux pieds du quaker et regarde des gravures.*) Si vous saviez mes travaux !... J'ai fait de ma chambre la cellule d'un cloître ; j'ai béni et sanctifié ma vie et ma pensée ; j'ai raccourci ma vue, et j'ai éteint devant mes yeux les lumières de notre âge ; j'ai fait mon cœur plus simple ; je me suis appris le parler enfantin du vieux temps ; j'ai écrit, comme le roi Harold au duc Guillaume, en vers à demi saxons et francs ; et ensuite, cette muse du dixième siècle, cette muse religieuse, je l'ai placée dans une châsse comme une sainte. — Ils l'auraient brisée s'ils l'avaient crue faite de ma main : ils l'ont adorée comme l'œuvre d'un moine qui n'a jamais existé, et que j'ai nommé Rowley.

LE QU. Oui, ils aiment assez à faire vivre les morts et mourir les vivants.

CHATT. Cependant on a su que ce livre était fait par moi. On ne pouvait plus le détruire, on l'a laissé vivre ; mais il ne m'a donné qu'un peu de bruit, et je ne puis faire d'autre métier que celui d'écrire. — J'ai tenté de me ployer à tout, sans y parvenir. — On m'a parlé de travaux exacts ; je les ai abordés, sans pouvoir les accomplir. — Puissent les hommes pardonner à Dieu de m'avoir ainsi créé ! — Est-ce excès de force, ou n'est-ce que faiblesse honteuse? Je n'en sais rien, mais jamais je ne pus enchaîner dans des canaux étroits et réguliers les débordements tumultueux de mon

esprit, qui toujours inondait ses rives malgré moi. J'étais incapable de suivre les lentes opérations des calculs journaliers, j'y renonçai le premier. J'avouai mon esprit vaincu par le chiffre, et j'eus dessein d'exploiter mon corps. Hélas ! mon ami ! autre douleur ! autre humiliation ! — Ce corps, dévoré dès l'enfance par les ardeurs de mes veilles, est trop faible pour les rudes travaux de la mer ou de l'armée ; trop faible même pour la moins fatigante industrie. (*Il se lève avec une agitation involontaire.*) Et d'ailleurs, eussé-je les forces d'Hercule, je trouverais toujours entre moi et mon ouvrage l'ennemie fatale née avec moi ; la fée malfaisante trouvée sans doute dans mon berceau, la Distraction, la Poésie ! — Elle se met partout ; elle me donne et m'ôte tout ; elle charme et détruit toute chose pour moi ; elle m'a sauvé... elle m'a perdu !

Le Qu. Et à présent que fais-tu donc?

Chatt. Que sais-je?... J'écris. — Pourquoi? Je n'en sais rien... Parce qu'il le faut. (*Il tombe assis et n'écoute plus la réponse du quaker. Il regarde Rachel et l'appelle près de lui.*)

Le Qu. La maladie est incurable !

Chatt. La mienne?

Le Qu. Non, celle de l'humanité. — Selon ton cœur, tu prends en bienveillante pitié ceux qui te disent : ' Sois un autre homme que celui que tu es ' ; moi, selon ma tête, je les ai en mépris, parce qu'ils veulent dire : ' Retire-toi de notre soleil ; il n'y a pas de place pour toi. Les guérira qui pourra.' J'espère peu en moi ; mais, du moins, je les poursuivrai.

Chatt., *continuant de parler à Rachel, à qui il a parlé bas pendant la réponse du quaker.* Et vous ne l'avez plus, votre Bible? où est donc votre maman?

Le Qu., *se levant.* Veux-tu sortir avec moi?

Chatt., *à Rachel.* Qu'avez-vous fait de la Bible, miss Rachel?

LE QU. N'entends-tu pas le maître qui gronde? Écoute !

J. BELL, *dans la coulisse.* Je ne le veux pas. — Cela ne se peut pas ainsi. — Non, non, madame.

LE QU., *à Chatterton, en prenant son chapeau et sa canne à la hâte.* Tu as les yeux rouges, il faut prendre l'air. Viens, la fraîche matinée te guérira de ta nuit brûlante.

CHATT., *regardant venir Kitty Bell.* Certainement cette jeune femme est fort malheureuse.

LE QU. Cela ne regarde personne. Je voudrais que personne ne fût ici quand elle sortira. Donne la clef de ta chambre. — Elle la trouvera tout à l'heure. Il y a des choses d'intérieur qu'il ne faut pas avoir l'air d'apercevoir. — Sortons. — La voilà.

CHATT. Ah ! comme elle pleure ! — Vous avez raison... je ne pourrais pas voir cela. — Sortons.

SCÈNE VI

KITTY BELL *entre en pleurant, suivie de* JOHN BELL.

K. BELL, *à Rachel, en la faisant entrer dans la chambre d'où elle sort.* Allez avec votre frère, Rachel, et laissez-moi ici. (*A son mari.*) Je vous le demande mille fois, n'exigez pas que je vous dise pourquoi ce peu d'argent vous manque ; six guinées, est-ce quelque chose pour vous? Considérez bien, monsieur, que j'aurais pu vous le cacher dix fois en altérant mes calculs. Mais je ne ferais pas un mensonge, même pour sauver mes enfants, et j'ai préféré vous demander la permission de garder le silence là-dessus, ne pouvant ni vous dire la vérité, ni mentir, sans faire une méchante action.

J. BELL. Depuis que le ministre a mis votre main dans la mienne, vous ne m'avez pas résisté de cette manière.

K. BELL. Il faut donc que le motif en soit sacré.

J. BELL. Ou coupable, madame.

K. Bell, *avec indignation.* Vous ne le croyez pas !

J. Bell. Peut-être.

K. Bell. Ayez pitié de moi ! vous me tuez par de telles scènes.

J. Bell. Bah ! vous êtes plus forte que vous ne le croyez.

K. Bell. Ah ! n'y comptez pas trop... Au nom de nos pauvres enfants !

J. Bell. Où je vois un mystère, je vois une faute.

K. Bell. Et si vous n'y trouviez qu'une bonne action, quel regret pour vous !

J. Bell. Si c'est une bonne action, pourquoi vous être cachée?

K. Bell. Pourquoi, John Bell? Parce que votre cœur s'est endurci, et que vous m'auriez empêchée d'agir selon le mien. Et cependant, qui donne au pauvre prête au Seigneur.

J. Bell. Vous feriez mieux de prêter à intérêts sur de bons gages.

K. Bell. Dieu vous pardonne vos sentiments et vos paroles !

J. Bell, *marchant dans la chambre à grands pas.* Depuis quelque temps, vous lisez trop ; je n'aime pas cette manie dans une femme... Voulez-vous être un *bas-bleu*?

K. Bell. Oh ! mon ami ! en viendrez-vous jusqu'à me dire des choses méchantes, parce que, pour la première fois, je ne vous obéis pas sans restrictions? — Je ne suis qu'une femme simple et faible ; je ne sais rien que mes devoirs de chrétienne.

J. Bell. Les savoir pour ne pas les remplir, c'est une profanation.

K. Bell. Accordez-moi quelques semaines de silence seulement sur ces comptes, et le premier mot qui sortira de ma bouche sera le pardon que je vous demanderai pour avoir tardé à vous dire la vérité. Le second sera le récit exact de ce que j'ai fait.

J. BELL. Je désire que vous n'ayez rien à dissimuler.

K. BELL. Dieu le sait ! il n'y a pas une minute de ma vie dont le souvenir puisse me faire rougir.

J. BELL. Et cependant jusqu'ici vous ne m'avez rien caché.

K. BELL. Souvent la terreur nous apprend à mentir.

J. BELL. Vous savez donc faire un mensonge?

K. BELL. Si je le savais, vous prierais-je de ne pas m'interroger? — Vous êtes un juge impitoyable.

J. BELL. Impitoyable ! vous me rendrez compte de cet argent.

K. BELL. Eh bien, je vous demande jusqu'à demain pour cela.

J. BELL. Soit, jusqu'à demain je n'en parlerai plus.

K. BELL *lui baise la main.* Ah ! je vous retrouve. — Vous êtes bon. — Soyez-le toujours.

J. BELL. C'est bien ! c'est bien ! songez à demain. (*Il sort.*)

K. BELL, *seule.* Pourquoi, lorsque j'ai touché la main de mon mari, me suis-je reproché d'avoir gardé ce livre? — La conscience ne peut pas avoir tort. (*Elle rêve.*) Je le rendrai. (*Elle sort à pas lents.*)

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

LE QUAKER, CHATTERTON.

CHATT. *entre vite et comme en se sauvant.* Enfin, nous voilà au port !

LE QU. Ami, est-ce un accès de folie qui t'a pris?

CHATT. Je sais très bien ce que je fais.

LE QU. Mais pourquoi rentrer ainsi tout à coup?

CHATT., *agité.* Croyez-vous qu'il m'ait vu?

LE QU. Il n'a pas détourné son cheval, et je ne l'ai

pas vu tourner la tête une fois. Ses deux grooms l'ont suivi au grand trot. Mais pourquoi l'éviter, ce jeune homme?

Chatt. Vous êtes sûr qu'il ne m'a pas reconnu?

Le Qu. Si le serment n'était un usage impie, je pourrais le jurer.

Chatt. Je respire. — C'est que vous savez bien qu'il est de mes amis. C'est lord Talbot.

Le Qu. Eh bien, qu'importe? un ami n'est guère plus méchant qu'un autre homme.

Chatt., *marchant à grands pas avec humeur.* Il ne pouvait rien m'arriver de pis que de le voir. Mon asile était violé, ma paix était troublée, mon nom était connu ici.

Le Qu. Le grand malheur!

Chatt. Le savez-vous, mon nom, pour en juger?

Le Qu. Il y a quelque chose de bien puéril dans ta crainte. Tu n'es que sauvage, et tu seras pris pour un criminel si tu continues.

Chatt. O mon Dieu, pourquoi suis-je sorti avec vous? Je suis certain qu'il m'a vu.

Le Qu. Je l'ai vu souvent venir ici après ses parties de chasse.

Chatt. Lui?

Le Qu. Oui, lui, avec de jeunes lords de ses amis.

Chatt. Il est écrit que je ne pourrai poser ma tête nulle part. Toujours des amis?

Le Qu. Il faut être bien malheureux pour en venir à dire cela.

Chatt., *avec humeur.* Vous n'avez jamais marché aussi lentement qu'aujourd'hui.

Le Qu. Prends-toi à moi de ton désespoir. Pauvre enfant! rien n'a pu t'occuper dans cette promenade. La nature est morte devant tes yeux.

Chatt. Croyez-vous que mistress Bell soit très pieuse? Il me semble lui avoir vu une Bible dans les mains.

Le Qu., *brusquement.* Je n'ai point vu cela. C'est une femme qui aime ses devoirs et qui craint Dieu. Mais je n'ai pas vu qu'elle eût aucun livre dans les mains. (*A part.*) Où va-t-il se prendre ! à quoi ose-t-il penser ! J'aime mieux qu'il se noie que de s'attacher à cette branche. — (*Haut.*) C'est une jeune femme très froide, qui n'est émue que pour ses enfants, quand ils sont malades. Je la connais depuis sa naissance.

Chatt. Je gagerais cent livres sterling que cette rencontre de lord Talbot me portera malheur.

Le Qu. Comment serait-ce possible?

Chatt. Je ne sais comment cela se fera, mais vous verrez si cela manque. — Si cette jeune femme aimait un homme, il ferait mieux de se faire sauter la cervelle que de la séduire. Ce serait affreux, n'est-ce pas?

Le Qu. N'y aura-t-il jamais une de tes idées qui ne tourne au désespoir?

Chatt. Je sens autour de moi quelque malheur inévitable. J'y suis tout accoutumé. Je ne résiste plus. Vous verrez cela ; c'est un curieux spectacle. — Je me reposais ici, mais mon ennemie ne m'y laissera pas.

Le Qu. Quelle ennemie?

Chatt. Nommez-la comme vous voudrez : la Fortune, la Destinée ; que sais-je, moi?

Le Qu. Tu t'écartes de la religion.

Chatt. *va à lui et lui prend la main.* Vous avez peur que je ne fasse du mal ici? — Ne craignez rien. Je suis inoffensif comme les enfants. Docteur, vous avez vu quelquefois des pestiférés ou des lépreux? Votre premier désir était de les écarter de l'habitation des hommes. — Écartez-moi, repoussez-moi, ou bien laissez-moi seul ; je me séparerai moi-même plutôt que de donner à personne la contagion de mon infortune. (*Cris et coups de fouet d'une partie de chasse finie.*) Tenez, voilà comme on dépiste le sanglier solitaire !

Scène II

Chatterton, Le Quaker, John Bell, Kitty Bell.

J. Bell, *à sa femme.* Vous avez mal fait, Kitty, de ne pas me dire que c'était un personnage de considération. (*Un domestique apporte un thé.*)

K. Bell. En est-il ainsi? En vérité, je ne le savais pas.

J. Bell. De très grande considération. Lord Talbot m'a fait dire que c'était son ami, et un homme distingué qui ne veut pas être connu.

K. Bell. Hélas ! il n'est donc plus malheureux? — J'en suis bien aise. Mais je ne lui parlerai pas, je m'en vais.

J. Bell. Restez, restez. Invitez-le à prendre le thé avec le docteur en famille ; cela fera plaisir à lord Talbot. (*Il va s'asseoir à droite, près de la table à thé.*)

Le Qu., *à Chatterton qui fait un mouvement pour se retirer chez lui.* Non, non, ne t'en va pas, on parle de toi.

K. Bell, *au quaker.* Mon ami, voulez-vous avoir la bonté de lui demander s'il veut déjeuner avec mon mari et mes enfants?

Le Qu. Vous avez tort de l'inviter, il ne peut pas souffrir les invitations.

K. Bell. Mais c'est mon mari qui le veut.

Le Qu. Sa volonté est souveraine. (*A Chatterton.*) Madame invite son hôte à déjeuner et désire qu'il prenne le thé en famille ce matin... (*Bas.*) Il ne faut pas accepter ; c'est par ordre de son mari qu'elle fait cette démarche ; mais cela lui déplaît.

J. Bell, *assis, lisant le journal, s'adresse à Kitty.* L'a-t-on invité?

K. Bell. Le docteur lui en parle.

Chatt., *au quaker.* Je suis forcé de me retirer chez moi.

Le Qu., *à Kitty.* Il est forcé de se retirer chez lui.

K. Bell, *à John Bell.* Monsieur est forcé de se retirer chez lui.

J. Bell. C'est de l'orgueil : il croit nous honorer. (*Il tourne le dos et se remet à lire.*)

Chatt., *au quaker.* Je n'aurais pas accepté : c'était par pitié qu'on m'invitait. (*Il va vers sa chambre, le quaker le suit et le retient. Ici un domestique amène les enfants et les fait asseoir à table. Le quaker s'assied au fond, Kitty Bell à droite, John Bell à gauche, tournant le dos à la chambre, les enfants près de leur mère.*)

Scène III

Les Mêmes, Lord Talbot, Lord Lauderdale, Lord Kingston, *et trois* Jeunes Lords, *en habits de chasse.*

Lord T., *un peu ivre.* Où est-il? où est-il? Le voilà, mon camarade ! mon ami ! Que diable fais-tu ici? Tu nous as quittés? Tu ne veux plus de nous? c'est donc fini? Parce que tu es illustre à présent, tu nous dédaignes. Moi, je n'ai rien appris de bon à Oxford, si ce n'est à boxer, j'en conviens ; mais cela ne m'empêche pas d'être ton ami. — Messieurs, voilà mon bon ami...

Chatt., *voulant l'interrompre.* Milord...

Lord T. Mon ami Chatterton.

Chatt., *sérieusement, lui pressant la main.* George, George ! toujours indiscret !

Lord T. Est-ce que cela te fait de la peine? — L'auteur des poèmes qui font tant de bruit ! le voilà ! Messieurs, j'ai été à l'Université avec lui. — Ma foi, je ne me serais pas douté de ce talent-là. Ah ! le sournois, comme il m'a attrapé ! — Mon cher, voilà lord Lauderdale et lord Kingston, qui savent par cœur ton poème d'*Harold.* Ah ! si tu veux souper avec nous, tu seras content d'eux, sur mon honneur. Ils

disent les vers comme Garrick. — La chasse au renard ne t'amuse pas ; sans cela, je t'aurais prêté Rébecca, que ton père m'a vendue. Mais tu sais que nous venons tous souper ici après la chasse. Ainsi, à ce soir. Ah ! par Dieu ! nous nous amuserons. — Mais tu es en deuil ! Ah ! diable !

Chatt., *avec tristesse.* Oui, de mon père.

Lord T. Ah ! il était bien vieux aussi. Que veux-tu ! te voilà héritier.

Chatt., *amèrement.* Oui. De tout ce qu'il lui restait.

Lord T. Ma foi, si tu dépenses aussi noblement ton argent qu'à Oxford, cela te fera honneur ; cependant tu étais déjà bien sauvage. Eh bien, je deviens comme toi à présent, en vérité. J'ai le spleen, mais ce n'est que pour une heure ou deux. — Ah ! mistress Bell, vous êtes une puritaine. Touchez là, vous ne m'avez pas donné la main aujourd'hui. Je dis que vous êtes une puritaine ; sans cela, je vous aurais recommandé mon ami.

J. Bell. Répondez donc à milord, Kitty ! Milord, Votre Seigneurie sait comme elle est timide. (*A Kitty.*) Montrez de bonnes dispositions pour son ami.

K. Bell. Votre Seigneurie ne doit pas douter de l'intérêt que mon mari prend aux personnes qui veulent bien loger chez lui.

J. Bell. Elle est si sauvage, milord, qu'elle ne lui a pas adressé la parole une fois, le croiriez-vous ? pas une fois depuis trois mois qu'il loge ici !

Lord T. Oh ! maître John Bell, c'est une timidité dont il faut la corriger. Ce n'est pas bien. Allons, Chatterton, que diable ! corrige-la, toi aussi, corrige-la.

Le Qu., *sans se lever.* Jeune homme, depuis cinq minutes que tu es ici, tu n'as pas dit un mot qui ne fût de trop.

Lord T. Qu'est-ce que c'est que ça ? Quel est cet animal sauvage ?

J. Bell. Pardon, milord, c'est un quaker. (*Rires joyeux.*)

Lord T. C'est vrai. Oh! quel bonheur! un quaker! (*Le lorgnant.*) Mes amis, c'est un gibier que nous n'avions pas fait lever encore. (*Éclats de rires des lords.*)

Chatt. *va vite à lord Talbot.* (*A demi-voix.*) George, tout cela est bien léger; mon caractère ne s'y prête pas... Tu sais cela, souviens-toi de Primrose-Hill!... J'aurai à te parler à ton retour de la chasse.

Lord T., *consterné.* Ah! si tu veux jouer encore du pistolet, comme tu voudras! Mais je croyais t'avoir fait plaisir, moi. Est-ce que je t'ai affligé? Ma foi, nous avons bu un peu sec ce matin. — Qu'est-ce que j'ai donc dit, moi? J'ai voulu te mettre bien avec eux tous. Tu viens ici pour la petite femme, hein? J'ai vu ça, moi.

Chatt. Ciel et terre! Milord, pas un mot de plus.

Lord T. Allons, il est de mauvaise humeur ce matin. Mistress Bell, ne lui donnez pas de thé vert; il me tuerait ce soir, en vérité.

K. Bell, *à part.* Mon Dieu, comme il me parle effrontément!

Lord L. *vient serrer la main à Chatterton.* Pardieu! je suis bien aise de vous connaître; vos vers m'ont fort diverti.

Chatt. Diverti, milord?

Lord L. Oui, vraiment, et je suis charmé de vous voir installé ici; vous avez été plus adroit que Talbot, vous me ferez gagner mon pari.

Lord K. Oui, oui, il a beau jeter ses guinées chez le mari, il n'aura pas la petite Catherine, comment?... Kitty...

Chatt. Oui, milord, Kitty, c'est nom en abrégé.

K. Bell, *à part.* Encore! Ces jeunes gens me montrent au doigt, et devant lui!

LORD K. Je crois bien qu'elle aurait eu un faible pour lui ; mais vous l'avez, ma foi, supplanté. Au surplus, George est un bon garçon et ne vous en voudra pas. — Vous me paraissez souffrant.

CHATT. Surtout en ce moment, milord.

LORD T. Assez, messieurs, assez ; n'allez pas trop loin. (*Deux grooms entrent à la fois.*)

UN GROOM. Les chevaux de milord sont prêts.

LORD T., *frappant sur l'épaule de John Bell.* Mon bon John Bell, il n'y a de bons vins de France et d'Espagne que dans la maison de votre petite dévote de femme. Nous voulons les boire en rentrant, et tenez-moi pour un maladroit si je ne vous rapporte dix renards pour lui faire des fourrures. — Venez donc nous voir partir. — Passez, Lauderdale, passez donc. A ce soir tous, si Rébecca ne me casse pas le col.

J. BELL. Monsieur Chatterton, je suis vraiment heureux de faire connaissance avec vous. (*Il lui serre la main à lui casser l'épaule.*) Toute ma maison est à votre service. (*A Kitty, qui allait se retirer.*) Mais, Catherine, causez donc un peu avec ce jeune homme. Il faut lui louer un appartement plus beau et plus cher.

K. BELL. Mes enfants m'attendent.

J. BELL. Restez, restez ; soyez polie ; je le veux absolument.

CHATT., *au quaker.* Sortons d'ici. Voir sa dernière retraite envahie, son unique repos troublé, sa douce obscurité trahie ; voir pénétrer dans sa nuit de si grossières clartés ! O supplice ! — Sortons d'ici. — Vous l'avais-je dit ?

J. BELL. J'ai besoin de vous, docteur ; laissez monsieur avec ma femme : je vous veux absolument, j'ai à vous parler. Je vous racommoderai avec Sa Seigneurie.

LE QU. Je ne sors pas d'ici. (*Tous sortent. Il reste assis au milieu de la scène. Kitty et Chatterton debout, les yeux baissés et interdits.*)

Scène IV

Chatterton, Le Quaker, Kitty Bell.

Le Qu., *à Kitty Bell.* (*Il prend la main gauche de Chatterton et met sa main sur le cœur de ce jeune homme.*) Les cœurs jeunes, simples et primitifs ne savent pas encore étouffer les vives indignations que donne la vue des hommes. — Mon enfant, mon pauvre enfant, la solitude devient un amour bien dangereux. A vivre dans cette atmosphère, on ne peut plus supporter le moindre souffle étranger. La vie est une tempête, mon ami ; il faut s'accoutumer à tenir la mer. — N'est-ce pas une pitié, mistress Bell, qu'à son âge il ait besoin du port? Je vais vous laisser lui parler et le gronder.

K. Bell, *troublée.* Non, mon ami, restez, je vous prie. John Bell serait fâché de ne plus vous trouver. Et d'ailleurs, ne tarde-t-il pas à monsieur de rejoindre ses amis d'enfance? Je suis surprise qu'il ne les ait pas suivis.

Le Qu. Le bruit t'a importunée bien vivement, ma chère fille?

K. Bell. Ah ! leur bruit et leurs intentions ! monsieur n'est-il pas dans leurs secrets?

Chatt., *à part.* Elle les a entendus ! elle est affligée ! Ce n'est plus la même femme.

K. Bell, *au quaker, avec une émotion mal contenue.* Je n'ai pas vécu encore assez solitaire, mon ami : je le sens bien.

Le Qu., *à Kitty Bell.* Ne sois pas trop sensible à des folies.

K. Bell. Voici un livre que j'ai trouvé dans les mains de ma fille. Demandez à monsieur s'il ne lui appartient pas.

Chatt. En effet, il était à moi ! et, à présent, je serais bien aise qu'il revînt dans mes mains.

K. Bell, *à part.* Il a l'air d'y attacher du prix.

O mon Dieu ! je n'oserai plus le rendre à présent, ni le garder.

Le Qu., *à part.* Ah ! la voilà bien embarrassée. (*Il met la Bible dans sa poche, après avoir examiné à droite et à gauche leur embarras. A Chatterton.*) Tais-toi, je t'en prie ; elle est prête à pleurer.

K. Bell, *se remettant.* Monsieur a des amis bien gais et sans doute aussi très bons.

Le Qu. Ah ! ne les lui reprochons point ; il ne les cherchait pas.

K. Bell. Je sais bien que M. Chatterton ne les attendait pas ici.

Chatt. La présence d'un ennemi mortel ne m'eût pas fait tant de mal ; croyez-le bien, madame.

K. Bell. Ils ont l'air de connaître si bien M. Chatterton ! et nous, nous le connaissons si peu !

Le Qu., *à demi voix, à Chatterton.* Ah ! les misérables ! ils l'ont blessée au cœur.

Chatt., *au quaker.* Et moi, monsieur !

K. Bell. M. Chatterton sait leur conduite comme ils savent ses projets. Mais sa retraite ici, comment l'ont-ils interprétée ?

Le Qu. *se lève.* Que le Ciel confonde à jamais cette race de sauterelles qui s'abat à travers champs, et qu'on appelle les hommes aimables ! Voilà bien du mal en un moment.

Chatt., *faisant asseoir le quaker.* Au nom de Dieu ! ne sortez pas que je ne sache ce qu'elle a contre moi. Cela me trouble affreusement.

K. Bell. M. Bell m'a chargé d'offrir à M. Chatterton une chambre plus convenable.

Chatt. Ah ! rien ne convient mieux que la mienne à mes projets.

K. Bell. Mais, quand on ne parle pas de ses projets, on peut inspirer, à la longue, plus de crainte que l'on n'inspirait d'abord d'intérêt, et je...

Chatt. Et ?...

K. BELL. Il me semble...

LE QU. Que veux-tu dire?

K. BELL. Que ces jeunes lords ont, en quelque sorte, le droit d'être surpris que leur ami les ait quittés pour cacher son nom et sa vie dans une famille aussi simple que la nôtre.

LE QU., *à Chatterton.* Rassure-toi, ami ; elle veut dire que tu n'avais pas l'air, en arrivant, d'être le riche compagnon de ces riches petits lords.

CHATT., *avec gravité.* Si l'on m'avait demandé ici ma fortune, mon nom et l'histoire de ma vie, je n'y serais pas entré... Si quelqu'un me les demandait aujourd'hui, j'en sortirais.

LE QU. Un silence qui vient de l'orgueil peut être mal compris ; tu le vois.

CHATT. *va pour répondre, puis y renonce et s'écrie.* Une torture de plus dans un martyre, qu'importe ! (*Il se retire en fuyant.*)

K. BELL, *effrayée.* Ah ! mon Dieu ! pourquoi s'est-il enfui de la sorte? Les premières paroles que je lui adresse lui causent du chagrin !... mais en suis-je responsable aussi?... Pourquoi est-il venu ici?... je n'y comprends plus rien ! je veux le savoir ! Toute ma famille est troublée pour lui et par lui ! Que leur ai-je fait à tous? Pourquoi l'avez-vous amené ici et non ailleurs, vous? — Je n'aurais jamais dû me montrer, et je voudrais ne les avoir jamais vus.

LE QU., *avec impatience et chagrin.* Mais c'était à moi seul qu'il fallait dire cela. Je ne m'offense ni ne me désole, moi. Mais à lui, quelle faute !

K. BELL. Mais, mon ami, les avez-vous entendus, ces jeunes gens? — O mon Dieu ! comment se fait-il qu'ils aient la puissance de troubler ainsi une vie que le Sauveur même eût bénie? — Dites, vous qui êtes un homme, vous qui n'êtes point de ces méchants désœuvrés, vous qui êtes grave et bon, vous qui pensez qu'il y a une âme et un Dieu ; dites, mon ami, com-

ment donc doit vivre une femme? Où donc faut-il se cacher? Je me taisais, je baissais les yeux, j'avais étendu sur moi la solitude comme un voile, et ils l'ont déchiré. Je me croyais ignorée, et j'étais connue comme une de leurs femmes ; respectée, et j'étais l'objet d'un pari. A quoi donc m'ont servi mes deux enfants toujours à mes côtés comme des anges gardiens? A quoi m'a servi la gravité de ma retraite? Quelle femme sera honorée, grand Dieu ! si je n'ai pu l'être, et s'il suffit aux jeunes gens de la voir passer dans la rue pour s'emparer de son nom et s'en jouer comme d'une balle qu'ils se jettent l'un à l'autre ! (*La voix lui manque. Elle pleure.*) O mon ami, mon ami ! obtenez qu'ils ne reviennent jamais dans ma maison.

LE QU. Qui donc?

K. BELL. Mais eux... eux tous... tout le monde.

LE QU. Comment?

K. BELL. Et lui aussi... oui, lui. (*Elle fond en larmes.*)

LE QU. Mais tu veux donc le tuer? Après tout, qu'a-t-il fait?

K. BELL, *avec agitation.* O mon Dieu ! moi, le tuer ! — moi qui voudrais... O Seigneur, mon Dieu ! vous que je prie sans cesse, vous savez si j'ai voulu le tuer ! mais je vous parle et je ne sais si vous m'entendez. Je vous ouvre mon cœur, et vous ne me dites pas que vous y lisez. — Et si votre regard y a lu, comment savoir si vous n'êtes pas mécontent ! Ah ! mon ami... j'ai là quelque chose que je voudrais dire... Ah ! si mon père vivait encore ! (*Elle prend la main du quaker.*) Oui, il y a des moments où je voudrais être catholique, à cause de leur confession. Enfin ! ce n'est autre chose que la confidence ; mais la confidence divinisée... j'en aurais besoin !

LE QU. Ma fille, si ta conscience et la contemplation ne te soutiennent pas assez, que ne viens-tu donc à moi?

K. Bell. Eh bien, expliquez-moi le trouble où me jette ce jeune homme ! les pleurs que m'arrache malgré moi sa vue, oui, sa seule vue !

Le Qu. O femme ! faible femme ! au nom de Dieu, cache tes larmes, car le voilà.

K. Bell. O Dieu ! son visage est renversé !

Chatt., *rentrant comme un fou, sans chapeau. Il traverse la chambre et marche en parlant sans voir personne.* ...Et d'ailleurs, et d'ailleurs, ils ne possèdent pas plus leurs richesses que je ne possède cette chambre. — Le monde n'est qu'un mot. — On peut perdre ou gagner le monde sur parole, en un quart d'heure ! Nous ne possédons tous que nos six pieds, c'est le vieux Will qui l'a dit. — Je vous rendrai votre chambre quand vous voudrez ; j'en veux une encore plus petite. Pourtant je voulais encore attendre le succès d'une certaine lettre. Mais n'en parlons plus. (*Il se jette dans un fauteuil.*)

Le Qu. *se lève et va à lui, lui prenant la tête.* (*A demi-voix.*) Tais-toi, ami, tais-toi, arrête. — Calme, calme ta tête brûlante. Laisse passer en silence tes emportements, et n'épouvante pas cette jeune femme qui t'est étrangère.

Chatt. *se lève vivement sur le mot* étrangère, *et dit avec une ironie frémissante.* Il n'y a personne sur la terre à présent qui ne me soit étranger. Devant tout le monde je dois saluer et me taire. Quand je parle, c'est une hardiesse bien inconvenante, et dont je dois demander humblement pardon... Je ne voulais qu'un peu de repos dans cette maison, le temps d'achever de coudre l'une à l'autre quelques pages que je dois ; à peu près comme un menuisier doit à l'ébéniste quelques planches péniblement passées au rabot. — Je suis ouvrier en livres, voilà tout. — Je n'ai pas besoin d'un plus grand atelier que le mien, et M. Bell est trop attendri de l'amitié de lord Talbot pour moi, on peut l'aimer ici, cela se conçoit. — Mais

son amitié pour moi, ce n'est rien. Cela repose sur une ancienne idée que je lui ôterai d'un mot ; sur un vieux chiffre que je rayerai de sa tête, et que mon père a emporté dans le pli de son linceul ; un chiffre assez considérable, ma foi, et qui me valait beaucoup de révérences et de serrements de main. — Mais tout cela est fini, je suis ouvrier en livres. — Adieu, madame ; adieu, monsieur. Ha ! ha ! — Je perds bien du temps ! A l'ouvrage ! à l'ouvrage ! (*Il monte à grands pas l'escalier de sa chambre et s'y enferme.*)

Scène V

Le Quaker, Kitty Bell, *consternée.*

Le Qu. Tu es remplie d'épouvante, Kitty?

K. Bell. C'est vrai.

Le Qu. Et moi aussi.

K. Bell. Vous aussi ! — Vous si fort, vous que rien n'a jamais ému devant moi ! — Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ici que je ne puis comprendre? Ce jeune homme nous a tous trompés ; il s'est glissé ici comme un pauvre, et il est riche. Ces jeunes gens ne lui ont-ils pas parlé comme à leur égal? Qu'est-il venu faire ici ? qu'a-t-il voulu en se faisant plaindre ? Pourtant, ce qu'il dit a l'air vrai, et lui, il a l'air bien malheureux.

Le Qu. Il serait bon que ce jeune homme mourût.

K. Bell. Mourir ! pourquoi?

Le Qu. Parce que mieux vaut la mort que la folie.

K. Bell. Et vous croyez...? Ah ! le cœur me manque. (*Elle tombe assise.*)

Le Qu. Que la plus forte raison ne tiendrait pas à ce qu'il souffre. — Je dois te dire toute ma pensée, Kitty Bell. Il n'y a pas d'ange au ciel qui soit plus pur que toi. La vierge mère ne jette pas sur son enfant un regard plus chaste que le tien. Et pourtant,

tu as fait, sans le vouloir, beaucoup de mal autour de toi.

K. BELL. Puissances du ciel ! est-il possible ?

LE QU. Écoute, écoute, je t'en prie. — Comment le mal sort du bien, et le désordre de l'ordre même, voilà ce que tu ne peux t'expliquer, n'est-ce pas ? Eh bien, sache, ma chère fille, qu'il a suffi pour cela d'un regard de toi, inspiré par la plus belle vertu qui siège à la droite de Dieu, la pitié. — Ce jeune homme, dont l'esprit a trop vite mûri sous les ardeurs de la poésie, comme dans une serre brûlante, a conservé le cœur naïf d'un enfant. Il n'a plus de famille, et, sans se l'avouer, il en cherche une ; il s'est accoutumé à te voir vivre près de lui et peut-être s'est habitué à s'inspirer de ta vue et de ta grâce maternelle. La paix qui règne autour de toi a été aussi dangereuse pour cet esprit rêveur que le sommeil sous la blanche tubéreuse ; ce n'est pas ta faute si, repoussé de tous côtés, il s'est cru heureux d'un accueil bienveillant ; mais enfin cette existence de sympathie silencieuse et profonde est devenue la sienne. — Te crois-tu donc le droit de la lui ôter ?

K. BELL. Hélas ! croyez-vous donc qu'il ne nous ait pas trompés ?

LE QU. Lovelace avait plus de dix-huit ans, Kitty. Et ne lis-tu pas sur le front de Chatterton la timidité de la misère ? Moi, je l'ai sondée, elle est profonde.

K. BELL. O mon Dieu ! quel mal a dû lui faire ce que j'ai dit tout à l'heure !

LE QU. Je le crois, madame.

K. BELL. Madame ? — Ah ! ne vous fâchez pas. Si vous saviez ce que j'ai fait et ce que j'allais faire !

LE QU. Je veux bien le savoir.

K. BELL. Je me suis cachée de mon mari, pour quelques sommes que j'ai données pour M. Chatterton. Je n'osais pas les lui demander et je ne les ai pas reçues encore. Mon mari s'en est aperçu. Dans ce moment

même, j'allais peut-être me déterminer à en parler à ce jeune homme. Oh ! que je vous remercie de m'avoir épargné cette mauvaise action ! Oui, c'eût été un crime assurément, n'est-ce pas ?

Le Qu. Il en aurait fait un, lui, plutôt que de ne pas vous satisfaire. Fier comme je le connais, cela est certain. Mon amie, ménageons-le. Il est atteint d'une maladie toute morale et presque incurable, et quelquefois contagieuse ; maladie terrible qui se saisit surtout des âmes jeunes, ardentes et toutes neuves à la vie, éprises de l'amour du juste et du beau, et venant dans le monde pour y rencontrer, à chaque pas, toutes les iniquités et toutes les laideurs d'une société mal construite. Ce mal, c'est la haine de la vie et l'amour de la mort : c'est l'obstiné Suicide.

K. Bell. Oh ! que le Seigneur lui pardonne ! serait-ce vrai ? (*Elle se cache la tête pour pleurer.*)

Le Qu. Je dis obstiné, parce qu'il est rare que ces malheureux renoncent à leur projet quand il est arrêté en eux-mêmes.

K. Bell. En est-il là ? En êtes-vous sûr ? Dites-vous vrai ? Dites-moi tout. Je ne veux pas qu'il meure ! — Qu'a-t-il fait ? que veut-il ? Un homme si jeune ! une âme céleste ! la bonté des anges ! la candeur des enfants ! une âme tout éclatante de pureté, tomber ainsi dans le crime des crimes ; celui que le Christ hésiterait lui-même à pardonner ! Non, cela ne sera pas, il ne se tuera pas. Que lui faut-il ? est-ce de l'argent ? Eh bien, j'en aurai. — Nous en trouverons bien quelque part pour lui. Tenez, tenez, voilà des bijoux, que jamais je n'ai daigné porter, prenez-les, vendez tout. — Se tuer ! là, devant moi et mes enfants ! — Vendez, vendez, je dirai ce que je pourrai. Je recommencerai à me cacher ; enfin je ferai mon crime aussi, moi ; je mentirai : voilà tout.

Le Qu. Tes mains ! tes mains ! ma fille, que je les adore. (*Il baise les deux mains réunies.*) Tes fautes

sont innocentes, et, pour cacher ton mensonge miséricordieux, les saintes tes sœurs étendraient leurs voiles ; mais garde tes bijoux, c'est un homme à mourir vingt fois devant un or qu'il n'aurait pas gagné ou tenu de sa famille. J'essayerais bien inutilement de lutter contre sa faute unique, vice presque vertueux, noble imperfection, péché sublime : l'orgueil de la pauvreté.

K. BELL. Mais n'a-t-il pas parlé d'une lettre qu'il aurait écrite à quelqu'un dont il attendrait du secours?

LE QU. Ah ! c'est vrai ! Cela était échappé à mon esprit, mais ton cœur avait entendu. Oui, voilà une ancre de miséricorde. Je m'y appuierai avec lui. (*Il veut sortir.*)

K. BELL. Mais... que voulait-il dire en parlant de lord Talbot : 'On peut l'aimer ici, cela se conçoit !'

LE QU. Ne songe point à ce mot-là ! Un esprit absorbé comme le sien dans ses travaux et ses peines est inaccessible aux petitesses d'un dépit jaloux, et plus encore aux vaines fatuités de ces coureurs d'aventures. Que voudrait dire cela? Il faudrait donc supposer qu'il regarde ce Talbot comme essayant ses séductions près de Kitty Bell et avec succès, et supposer que Chatterton se croit le droit d'en être jaloux ; supposer que ce charme d'intimité serait devenu en lui une passion?... Si cela était...

K. BELL. Oh ! ne me dites plus rien... laissez-moi m'enfuir. (*Elle se sauve en fermant ses oreilles, et il la poursuit de sa voix.*)

LE QU. Si cela était, sur ma foi ! j'aimerais mieux le laisser mourir !

ACTE TROISIÈME

La chambre de Chatterton, sombre, petite, pauvre, sans feu ; un lit misérable et en désordre.

Scène Première

Chatt., *seul.* (*Il est assis sur le pied de son lit et écrit sur ses genoux.*) Il est certain qu'elle ne m'aime pas. — Et moi... je n'y veux plus penser. — Mes mains sont glacées, ma tête est brûlante. — Me voilà seul en face de mon travail. — Il ne s'agit plus de sourire et d'être bon ! de saluer et de serrer la main ! toute cette comédie est jouée : j'en commence une autre avec moi-même. — Il faut, à cette heure, que ma volonté soit assez puissante pour saisir mon âme et l'emporter tour à tour dans le cadavre ressuscité des personnages que j'évoque et dans le fantôme de ceux que j'invente ! Ou bien il faut que, devant Chatterton malade, devant Chatterton qui a froid, qui a faim, ma volonté fasse poser avec prétention un autre Chatterton, gracieusement paré pour l'amusement du public, et que celui-là soit décrit par l'autre ; le troubadour par le mendiant. Voilà les deux poésies possibles, ça ne va pas plus loin que cela ! Les divertir ou leur faire pitié ; faire jouer de misérables poupées, ou l'être soi-même et faire trafic de cette singerie ! Ouvrir son cœur pour le mettre en étalage sur un comptoir ! S'il a des blessures, tant mieux ! il a plus de prix ; tant soit peu mutilé, on l'achète plus cher ! (*Il se lève.*) Lève-toi, créature de Dieu, faite à son image, et admire-toi encore dans cette condition ! (*Il rit et se rassied. Une vieille horloge sonne une demi-heure, deux coups.*) Non, non !

L'heure t'avertit ; assieds-toi, et travaille, malheureux ! Tu perds ton temps en réfléchissant : tu

n'as qu'une réflexion à faire, c'est que tu es un pauvre. — Entends-tu bien? un pauvre!

Chaque minute de recueillement est un vol que tu fais; c'est une minute stérile. — Il s'agit bien de l'idée! grand Dieu! ce qui rapporte, c'est le mot. Il y a tel mot qui peut aller jusqu'à un schelling; la pensée n'a pas cours sur la place.

Oh! loin de moi, — loin de moi, je t'en supplie, découragement glacé! mépris de moi-même, ne viens pas achever de me perdre! détourne-toi! détourne-toi! car, à présent, mon nom et ma demeure, tout est connu; et, si demain ce livre n'est pas achevé, je suis perdu! oui, perdu! sans espoir! — Arrêté, jugé, condamné! jeté en prison!

O dégradation! ô honteux travail! (*Il écrit.*) Il est certain que cette jeune femme ne m'aimera jamais. — Eh bien, ne puis-je cesser d'avoir cette idée? (*Long silence.*) J'ai bien peu d'orgueil d'y penser encore. — Mais qu'on me dise donc pourquoi j'aurais de l'orgueil. De l'orgueil de quoi? Je ne tiens aucune place dans aucun rang. Et il est certain que ce qui me soutient, c'est cette fierté naturelle. Elle me crie toujours à l'oreille de ne pas ployer et de ne pas avoir l'air malheureux. — Et pour qui donc fait-on l'heureux quand on ne l'est pas? Je crois que c'est pour les femmes. Nous posons tous devant elles. — Les pauvres créatures, elles te prennent pour un trône, ô Publicité! vile Publicité! toi qui n'es qu'un pilori où le profane passant peut nous souffleter. En général, les femmes aiment celui qui ne s'abaisse devant personne. Eh bien, par le Ciel, elles ont raison. — Du moins celle-ci qui a les yeux sur moi ne me verra pas baisser la tête. — Oh! si elle m'eût aimé! (*Il s'abandonne à une longue rêverie dont il sort violemment.*) Écris donc, malheureux, évoque donc ta volonté! — Pourquoi est-elle si faible? N'avoir pu encore lancer en avant cet esprit rebelle qu'elle excite et qui s'arrête!

— Voilà une humiliation toute nouvelle pour moi ! — Jusqu'ici, je l'avais toujours vu partir avant son maître ; il fallait un frein, et, cette nuit, c'est l'éperon qu'il lui faut. — Ah ! ah ! l'immortel ! ah ! ah ! le rude maître du corps ! Esprit superbe, seriez-vous paralysé par ce misérable brouillard qui pénètre dans une chambre délabrée ? suffit-il, orgueilleux, d'un peu de vapeur froide pour vous vaincre ? (*Il jette sur ses épaules la couverture de son lit.*) L'épais brouillard ! il est tendu au dehors de ma fenêtre comme un rideau blanc, comme un linceul. — Il était pendu ainsi à la fenêtre de mon père la nuit de sa mort. (*L'horloge sonne trois quarts.*) Encore ! le temps me presse ; et rien n'est écrit ! (*Il lit.*) 'Harold ! Harold !... ô Christ ! Harold... le duc Guillaume...'

Eh ! que me fait cet Harold, je vous prie ? — Je ne puis comprendre comment j'ai écrit cela. (*Il déchire le manuscrit en parlant. — Un peu de délire le prend.*) J'ai fait le catholique ; j'ai menti. Si j'étais catholique, je me ferais moine et trappiste. Un trappiste n'a pour lit qu'un cercueil, mais au moins il y dort. — Tous les hommes ont un lit où ils dorment : moi, j'en ai un où je travaille pour de l'argent. (*Il porte la main à sa tête.*) Où vais-je ? où vais-je ? Le mot entraîne l'idée malgré elle... O Ciel ! la folie ne marche-t-elle pas ainsi ? Voilà qui peut épouvanter le plus brave... Allons ! calme-toi. — Je relisais ceci... Oui !... Ce poème-là n'est pas assez beau !... Écrit trop vite ! — Écrit pour vivre ! — O supplice ! La bataille d'Hastings !... Les vieux Saxons !... Les jeunes Normands !... Me suis-je intéressé à cela ? Non. Et pourquoi donc en as-tu parlé ?— Quand j'avais tant à dire sur ce que je vois. (*Il se lève et marche à grands pas.*) Réveiller de froides cendres, quand tout frémit et souffre autour de moi ; quand la Vertu appelle à son secours et se meurt à force de pleurer ; quand le pâle Travail est dédaigné ; quand l'Espérance a perdu son

ancre ; la Foi, son calice ; la Charité, ses pauvres enfants ; quand la Loi est athée et corrompue comme une courtisane ; lorsque la Terre crie et demande justice au Poète de ceux qui la fouillent sans cesse pour avoir son or, et lui disent qu'elle peut se passer du Ciel.

Et moi ! qui sens cela, je ne lui répondrais pas ! Si ! par le Ciel ! je lui répondrai. Je frapperai du pied les méchants et les hypocrites. Je dévoilerai Jérémiah-Miles et Warton.

Ah ! misérable ! Mais... c'est la Satire ! tu deviens méchant. (*Il pleure longtemps avec désolation.*) Écris plutôt sur ce brouillard qui s'est logé à ta fenêtre comme à celle de ton père. (*Il s'arrête. Il prend une tabatière sur sa table.*) Le voilà, mon père ! — Vous voilà ! Bon vieux marin ! franc capitaine de haut bord, vous dormiez la nuit, vous, et, le jour, vous vous battiez ! vous n'étiez pas un Paria intelligent comme l'est devenu votre pauvre enfant. Voyez-vous, voyez-vous ce papier blanc ? s'il n'est pas rempli demain, j'irai en prison, mon père, et je n'ai pas dans la tête un mot pour noircir ce papier, parce que j'ai faim. — J'ai vendu, pour manger, le diamant qui était là, sur cette boîte, comme une étoile sur votre beau front. Et à présent, je ne l'ai plus et j'ai toujours la faim. Et j'ai aussi votre orgueil, mon père, qui fait que je ne le dis pas. — Mais, vous qui étiez vieux et qui saviez qu'il faut de l'argent pour vivre et que vous n'en aviez pas à me laisser, pourquoi m'avez-vous créé ? (*Il jette la boîte. — Il court après, se met à genoux et pleure.*) Ah ! pardon, pardon, mon père ! mon vieux père en cheveux blancs ! — Vous m'avez tant embrassé sur vos genoux ! — C'est ma faute ! j'ai cru être poète ! C'est ma faute ; mais je vous assure que mon nom n'ira pas en prison ! Je vous le jure, mon vieux père. Tenez, tenez, voilà de l'opium ! si j'ai par trop faim... je ne mangerai pas, je boirai. (*Il fond en larmes sur la

tabatière où est le portrait.) Quelqu'un monte lourdement mon escalier de bois. — Cachons ce trésor. (*Cachant l'opium.*) Et pourquoi? ne suis-je donc pas libre? plus libre que jamais?

— Caton n'a pas caché son épée. Reste comme tu es, Romain, et regarde en face. (*Il pose l'opium au milieu de sa table.*)

Scène II

Chatterton, Le Quaker.

Le Qu., *jetant les yeux sur la fiole.* Ah!

Chatt. Eh bien?

Le Qu. Je connais cette liqueur. — Il y a là au moins soixante grains d'opium. Cela te donnerait une certaine exaltation qui te plairait d'abord assez comme poète, et puis un peu de délire, et puis un bon sommeil bien lourd et sans rêve, je t'assure. — Tu es resté bien longtemps seul, Chatterton. (*Le quaker pose le flacon sur la table. Chatterton le reprend à la dérobée.*)

Chatt. Et si je veux rester seul pour toujours, n'en ai-je pas le droit?

Le Qu. (*Il s'assied sur le lit; Chatterton reste debout, les yeux fixes et hagards.*) Les païens disaient cela.

Chatt. Qu'on me donne une heure de bonheur et je redeviendrai un excellent chrétien. Ce que... ce que vous craignez, les stoïciens l'appelaient *sortie raisonnable.*

Le Qu. C'est vrai; et ils disaient même que, les causes qui nous retiennent à la vie n'étant guère fortes, on pouvait bien en sortir pour des causes légères. Mais il faut considérer, ami, que la Fortune change souvent et peut beaucoup, et que, si elle peut faire quelque chose pour quelqu'un, c'est pour un vivant.

Chatt. Mais aussi elle ne peut rien contre un mort. Moi, je dis qu'elle fait plus de mal que de bien, et qu'il n'est pas mauvais de la fuir.

Le Qu. Tu as bien raison : mais seulement c'est un peu poltron. — S'aller cacher sous une grosse pierre, dans un grand trou, par frayeur d'elle, c'est de la lâcheté.

Chatt. Connaissez-vous beaucoup de lâches qui se soient tués ?

Le Qu. Quand ce ne serait que Néron.

Chatt. Aussi, sa lâcheté, je n'y crois pas. Les nations n'aiment pas les lâches, et c'est le seul nom d'empereur populaire en Italie.

Le Qu. — Cela fait bien l'éloge de la popularité. — Mais, du reste, je ne te contredis nullement. Tu fais bien de suivre ton projet, parce que cela va faire la joie de tes rivaux. Il s'en trouvera d'assez impies pour égayer le public par d'agréables bouffonneries sur le récit de ta mort, et ce qu'ils n'auraient jamais pu accomplir, tu le fais pour eux ; tu t'effaces. Tu fais bien de leur laisser ta part de cet os vide de la gloire que vous rongez tous. C'est généreux.

Chatt. Vous me donnez plus d'importance que je n'en ai. Qui sait mon nom ?

Le Qu., *à part*. Cette corde vibre encore. Voyons ce que j'en tirerai. (*A Chatterton.*) On sait d'autant mieux ton nom que tu l'as voulu cacher.

Chatt. Vraiment ? Je suis bien aise de savoir cela. — Eh bien, on le prononcera plus librement après moi.

Le Qu., *à part*. Toutes les routes le ramènent à son idée fixe. (*Haut.*) Mais il m'avait semblé, ce matin, que tu espérais quelque chose d'une lettre ?

Chatt. Oui, j'avais écrit au lord maire, M. Beckford, qui a connu mon père assez intimement. On m'avait souvent offert sa protection, je l'avais toujours refusée, parce que je n'aime pas être protégé. — Je comptais sur des idées pour vivre. Quelle folie ! — Hier, elles m'ont manqué toutes ; il ne m'en est resté qu'une, celle d'essayer du protecteur.

Le Qu. M. Beckford passe pour le plus honnête

homme et l'un des plus éclairés de Londres. Tu as bien fait. Pourquoi y as-tu renoncé depuis ?

CHATT. Il m'a suffi depuis de la vue d'un homme.

LE QU. Essaye de la vue d'un sage après celle d'un fou. — Que t'importe ?

CHATT. Eh ! pourquoi ces retards ? Les hommes d'imagination sont éternellement crucifiés ; le sarcasme et la misère sont les clous de leur croix. Pourquoi voulez-vous qu'un autre soit enfoncé dans ma chair, le remords de s'être inutilement abaissé ? — Je veux *sortir raisonnablement.* J'y suis forcé.

LE QU. *se lève.* Que le Seigneur me pardonne ce que je vais faire. Écoute ! Chatterton, je suis très vieux, je suis chrétien et de la secte la plus pure de la république universelle du Christ. J'ai passé tous mes jours avec mes frères dans la méditation, la charité et la prière. Je vais te dire, au nom de Dieu, une chose vraie, et, en la disant, je vais, pour te sauver, jeter une tache sur mes cheveux blancs.

Chatterton ! Chatterton ! tu peux perdre ton âme, mais tu n'as pas le droit d'en perdre deux. — Or, il y en a une qui s'est attachée à la tienne et que ton infortune vient d'attirer comme les Écossais disent que la paille attire le diamant radieux. Si tu t'en vas, elle s'en ira ; et cela, comme toi, sans être en état de grâce et indigne pour l'éternité de paraître devant Dieu.

Chatterton ! Chatterton ! tu peux douter de l'éternité, mais elle n'en doute pas ; tu seras jugé selon tes malheurs et ton désespoir, et tu peux espérer miséricorde ; mais non pas elle, qui était heureuse et toute chrétienne. Jeune homme, je te demande grâce pour elle, à genoux, parce qu'elle est pour moi sur la terre comme mon enfant.

CHATT. Mon Dieu ! mon ami, mon père, que voulez-vous dire ?... serait-ce donc... ? Levez-vous !... vous me faites honte... Serait-ce... ?

LE QU. Grâce ! car, si tu meurs, elle mourra...

CHATT. Mais qui donc?

LE QU. Parce qu'elle est faible de corps et d'âme, forte de cœur seulement.

CHATT. Nommez-la ! aurais-je osé croire !...

LE QU. (*Il se relève.*) Si jamais tu lui dis ce secret, malheureux! tu es un traître, et tu n'aurais pas besoin de suicide ; ce sera moi qui te tuerai.

CHATT. Est-ce donc...?

LE QU. Oui, la femme de mon vieil ami, de ton hôte... la mère des beaux enfants.

CHATT. Kitty Bell !

LE QU. Elle t'aime, jeune homme. Veux-tu te tuer encore?

CHATT., *tombant dans les bras du quaker.* Hélas ! je ne puis donc plus vivre ni mourir?

LE QU., *fortement.* Il faut vivre, te taire et prier Dieu !

SCÈNE III

L'arrière-boutique.

KITTY BELL, LE QUAKER.

K. BELL *sort seule de sa chambre et regarde dans la salle.* Personne ! — Venez, mes enfants !

Il ne faut jamais se cacher, si ce n'est pour faire le bien.

Allez vite chez lui ! portez-lui... Je (*Au quaker*) reviens, mon ami, je reviens vous écouter. (*A ses enfants.*) Portez-lui tous vos fruits. — Ne dites pas que je vous envoie, et montez sans faire de bruit. — Bien ! Bien ! (*Les deux enfants, portant un panier, montent doucement l'escalier et entrent dans la chambre de Chatterton. Quand ils sont en haut.*) Eh bien, mon ami, vous croyez donc que le bon lord maire lui fera du bien? Oh ! mon ami, je consentirai à tout ce que vous voudrez me conseiller !

Le Qu. Oui, il sera nécessaire que, dans peu de temps, il aille habiter une autre maison, peut-être même hors de Londres.

K. Bell. Soit à jamais bénie la maison où il sera heureux, puisqu'il ne peut l'être dans la mienne! mais qu'il vive, ce sera assez pour moi.

Le Qu. Je ne lui parlerai pas à présent de cette résolution ; je l'y préparerai par degrés.

K. Bell, *ayant peur que le quaker n'y consente.* Si vous voulez, je lui en parlerai, moi.

Le Qu. Pas encore : ce serait trop tôt.

K. Bell. Mais si, comme vous le dites, ce n'est pour lui qu'une habitude à rompre?

Le Qu. Sans doute... il est fort sauvage. — Les auteurs n'aiment que leurs manuscrits... Il ne tient à personne, il n'aime personne... Cependant ce serait trop tôt.

K. Bell. Pourquoi donc trop tôt, si vous pensez que sa présence soit si fatale?

Le Qu. Oui, je le pense, je ne me rétracte pas.

K. Bell. Cependant, si cela est nécessaire, je suis prête à le lui dire à présent ici.

Le Qu. Non, non, ce serait tout perdre.

K. Bell, *satisfaite.* Alors, mon ami, convenez-en, s'il reste ici, je ne puis pas le maltraiter ; il faut bien que l'on tâche de le rendre moins malheureux. J'ai envoyé mes enfants pour le distraire ; et ils ont voulu absolument lui porter leur goûter, leurs fruits, que sais-je? Est-ce un grand crime à moi, mon ami? en est-ce un à mes enfants? (*Le quaker, s'asseyant, se détourne pour essuyer une larme.*) On dit donc qu'il a fait de bien beaux livres? Les avez-vous lus, ses livres?

Le Qu., *avec une insouciance affectée.* Oui, c'est un beau génie.

K. Bell. Et si jeune! est-ce possible? — Ah! vous ne voulez pas me répondre, et vous avez tort,

car jamais je n'oublie un mot de vous. Ce matin, par exemple, ici même, ne m'avez-vous pas dit que *rendre à un malheureux un cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute sa misère ?* — Aussi, je suis bien sûre que vous ne lui avez pas rendu sa Bible ! — N'est-il pas vrai? avouez-le.

LE QU., *lui donnant sa Bible, en la lui faisant attendre.* Tiens, mon enfant, comme c'est moi qui te la donne, tu peux la garder.

K. BELL. (*Elle s'assied à ses pieds à la manière des enfants qui demandent une grâce.*) Oh ! mon ami, mon père, votre bonté a quelquefois un air méchant, mais c'est toujours la bonté la meilleure. Vous êtes au-dessus de nous par votre prudence ; vous pourriez voir à vos pieds tous nos petits orages que vous méprisez, et cependant, sans être atteint, vous y prenez part ; vous en souffrez par indulgence, et puis vous laissez tomber quelques mots, et les nuages se dissipent, et nous vous rendons grâces, et les larmes s'effacent, et nous sourions, parce que vous l'avez permis.

LE QU. *l'embrasse sur le front.* Mon enfant ! ma chère enfant ! avec toi, du moins, je suis sûr de n'en avoir pas de regret. (*On parle.*) — On vient !... Pourvu que ce ne soit pas un de ses amis. — Ah ! c'est ce Talbot, j'en étais sûr. (*On entend le cor de chasse.*)

SCÈNE IV

Les Mêmes, LORD TALBOT, JOHN BELL.

LORD T. Oui, oui, je vais les aller joindre tous, qu'ils se réjouissent ! moi, je n'ai plus le cœur à leur joie. J'ai assez d'eux, laissez-les souper sans moi. Je me suis assez amusé à les voir se ruiner pour essayer de me suivre ; à présent, ce jeu-là m'ennuie. Monsieur Bell, j'ai à vous parler. — Vous ne m'aviez pas dit les chagrins et la pauvreté de mon ami, de Chatterton.

J. Bell, *à Kitty Bell.* Mistress Bell, votre absence est nécessaire... pour un instant. (*Kitty Bell se retire lentement dans sa chambre.*) Mais, milord, ses chagrins, je ne les vois pas ; et, quant à sa pauvreté, je sais qu'il ne doit rien ici.

Lord T. O Ciel ! comment fait-il? Oh ! si vous saviez et vous aussi, bon quaker, si vous saviez ce que l'on vient de m'apprendre ! D'abord ses beaux poèmes ne lui ont pas donné un morceau de pain. — Ceci est tout simple ; ce sont des poèmes, et ils sont beaux : c'est le cours naturel des choses. Ensuite, une espèce d'érudit, un misérable inconnu et méchant, vient de publier (Dieu fasse qu'il l'ignore !) une atroce calomnie. Il a prétendu prouver qu'*Harold* et tous ses poèmes n'étaient pas de lui. Mais, moi, j'attesterai le contraire, moi qui l'ai vu les inventer à mes côtés, là, encore enfant ; je l'attesterai, je l'imprimerai, et je signerai Talbot.

Le Qu. C'est bien, jeune homme.

Lord T. Mais ce n'est pas tout. N'avez-vous pas vu rôder chez vous un nommé Skirner?

J. Bell. Oui, oui, je sais ; un riche propriétaire de plusieurs maisons dans la Cité.

Lord T. C'est cela.

J. Bell. Il est venu hier.

Lord T. Eh bien, il le cherche pour le faire arrêter, lui, trois fois millionnaire, pour quelque pauvre loyer qu'il lui doit. Et Chatterton... — Oh ! voilà qui est horrible à penser. — Je voudrais, tant cela fait honte au pays, je voudrais pouvoir le dire si bas que l'air ne pût l'entendre. — Approchez, tous deux. — Chatterton, pour sortir de chez lui, a promis par écrit et signé... — oh ! je l'ai lu... — il a signé que, tel jour (et ce jour approche), il payerait sa dette, et que, s'il mourait dans l'intervalle, il vendait à l'École de chirurgie... on n'ose pas dire cela... son corps pour la payer ; et le millionnaire a reçu l'écrit !

LE QU. O misère ! misère sublime !

LORD T. Il n'y faut pas songer ; je donnerai tout à son insu ; mais sa tranquillité, la comprenez-vous ?

LE QU. Et sa fierté, ne la comprends-tu pas, toi, ami ?

LORD T. Eh ! monsieur, je le connaissais avant vous, je le veux voir. — Je sais comment il faut lui parler. Il faut le forcer de s'occuper de son avenir... et, d'ailleurs, j'ai quelque chose à réparer.

J. BELL. Diable ! diable ! voilà une méchante affaire ; à le voir si bien avec vous, milord, j'ai cru que c'était un vrai gentleman, moi ; mais tout cela pourra faire chez moi un esclandre. Tenez, franchement, je désire que ce jeune homme soit averti par vous qu'il ne peut demeurer plus d'un mois ici, milord.

LORD T., *avec un rire amer.* N'en parlons plus, monsieur ; j'espère, s'il a la bonté d'y venir, que ma maison le dédommagera de la vôtre.

K. BELL *revient timidement.* Avant que Sa Seigneurie se retire, j'aurais voulu lui demander quelque chose, avec la permission de M. Bell.

J. BELL, *se promenant brusquement au fond de la chambre.* Vous n'avez pas besoin de ma permission. Dites ce qu'il vous plaira.

K. BELL. Milord connaît-il M. Beckford, le lord maire de Londres ?

LORD T. Parbleu ! madame, je crois même que nous sommes un peu parents ; je le vois toutes les fois que je crois qu'il ne m'ennuiera pas, c'est-à-dire une fois par an. — Il me dit toujours que j'ai des dettes, et pour mon usage je le trouve sot ; mais en général on l'estime.

K. BELL. M. le docteur m'a dit qu'il était plein de sagesse et de bienfaisance.

LORD T. A vrai dire, et à parler sérieusement, c'est le plus honnête homme des trois royaumes. Si vous désirez de lui quelque chose... j'irai le voir ce soir même.

K. Bell. Il y a, je crois, ici quelqu'un qui aura affaire à lui, et... (*Ici Chatterton descend de sa chambre avec les deux enfants.*)

J. Bell. Que voulez-vous dire? Êtes-vous folle?

K. Bell, *saluant.* Rien que ce qu'il vous plaira.

Lord T. Mais laissez-la parler, au moins.

Le Qu. La seule ressource qui reste à Chatterton, c'est cette protection.

Lord T. Est-ce pour lui? J'y cours.

J. Bell, *à sa femme.* Comment donc savez-vous si bien ses affaires?

Le Qu. Je les lui ai apprises, moi.

J. Bell, *à Kitty.* Si jamais !...

K. Bell. Oh ! ne vous emportez pas, monsieur ! nous ne sommes pas seuls.

J. Bell. Ne parlez plus de ce jeune homme. (*Ici Chatterton, qui a remis les deux enfants entre les mains de leur mère, revient vers la cheminée.*)

K. Bell. Comme vous l'ordonnerez.

J. Bell. Milord, voici votre ami, vous saurez de lui-même ses sentiments.

Scène V

Chatterton, Lord Talbot, Le Quaker, John Bell, Kitty Bell.

(*Chatterton a l'air calme et presque heureux. Il jette sur un fauteuil quelques manuscrits.*)

Lord T. Tom, je reviens pour vous rendre un service : me le permettez-vous?

Chatt., *avec la douceur d'un enfant dans la voix et ne cessant de regarder Kitty Bell pendant toute la scène.* Je suis résigné, George, à tout ce que l'on voudra, à presque tout.

Lord T. Vous avez donc une mauvaise affaire avec ce fripon de Skirner? Il veut vous faire arrêter demain.

CHATT. Je ne le savais pas, mais il a raison.

J. BELL, *au quaker.* Milord est trop bon pour lui ; voyez son air de hauteur...

LORD T. A-t-il raison?

CHATT. Il a raison selon la loi. C'était hier que je devais le payer, ce devait être avec le prix d'un manuscrit inachevé, j'avais signé cette promesse ; si j'ai eu du chagrin, si l'inspiration ne s'est pas présentée à l'heure dite, cela ne le regarde pas. Oui, je ne devais pas compter à ce point sur mes forces et dater l'arrivée d'une muse et son départ comme on calcule la course d'un cheval. — J'ai manqué de respect à mon âme immortelle, je l'ai louée à l'heure et vendue. — C'est moi qui ai tort, je mérite ce qu'il en arrivera.

LE QU., *à Kitty.* Je gagerais qu'il leur semble fou ! c'est trop beau pour eux.

LORD T., *en riant, mais un peu piqué.* Ah çà ! c'est de peur d'être de mon avis que vous le défendez.

J. BELL. C'est bien vrai, c'est pour contredire.

CHATT. Non... Je pense à présent que tout le monde a raison, excepté les Poètes. La Poésie est une maladie du cerveau. Je ne parle plus de moi, je suis guéri.

LE QU., *à Kitty.* Je n'aime pas qu'il dise cela.

CHATT. Je n'écrirai plus un vers de ma vie, je vous le jure ; quelque chose qui arrive, je n'en écrirai plus un seul.

LE QU., *ne le quittant pas des yeux.* Hum ! il retombe.

LORD T. Est-il vrai que vous comptiez sur M. Beckford, sur mon vieux cousin? Je suis surpris que vous n'ayez pas compté sur moi plutôt.

CHATT. Le lord maire est à mes yeux le gouvernement, et le gouvernement est l'Angleterre, milord : c'est sur l'Angleterre que je compte.

LORD T. Malgré cela, je lui dirai ce que vous voudrez.

J. Bell. Il ne le mérite guère.

Le Qu. Bien ! voilà une rivalité de protections. Le vieux lord voudra mieux protéger que le jeune. Nous y gagnerons peut-être. (*On entend un roulement sur le pavé.*)

K. Bell. Il me semble que j'entends une voiture.

Scène VI

Les Mêmes, M. Beckford.

(*Les jeunes lords descendent avec leurs serviettes à la main et en habit de chasse pour voir le lord maire. Six domestiques portant des torches entrent et se rangent en haie. On annonce le lord maire.*)

K. Bell. Il vient lui-même, le lord maire, pour M. Chatterton ! Rachel ! mes enfants ! quel bonheur ! embrassez-moi. (*Elle court à eux et les baise avec transport.*)

J. Bell. Les femmes ont des accès de folie inexplicables !

Le Qu., *à part.* La mère donne à ses enfants un baiser d'amante sans le savoir.

M. Beck., *parlant haut et s'établissant pesamment et pompeusement dans un grand fauteuil.* Ah ! ah ! voici, je crois, tous ceux que je cherchais réunis. — Ah ! John Bell, mon féal ami, il fait bon vivre chez vous, ce me semble ! car j'y vois de joyeuses figures qui aiment le bruit et le désordre plus que de raison. — Mais c'est de leur âge.

J. Bell. Milord, Votre Seigneurie est trop bonne de me faire l'honneur de venir dans ma maison une seconde fois.

M. Beck. Oui, pardieu ! Bell, mon ami ; c'est la seconde fois que j'y viens... Ah ! les jolis enfants que voilà ! Oui, c'est la seconde fois, car la première ce fut pour vous complimenter sur le bel établissement de vos manufactures ; et aujourd'hui je trouve cette

maison nouvelle plus belle que jamais : c'est votre petite femme qui l'administre, c'est très bien. — Mon cousin, Talbot, vous ne dites rien ! Je vous ai dérangé, George ; vous étiez en fête avec vos amis, n'est-ce pas ? Talbot, mon cousin, vous ne serez jamais qu'un libertin ; mais c'est de votre âge.

LORD T. Ne vous occupez pas de moi, mon cher lord.

LORD L. C'est ce que nous lui disons tous les jours, milord.

M. BECK. Et vous aussi, Lauderdale, et vous, Kingston ? toujours avec lui ? toujours des nuits passées à chanter, à jouer et à boire ? Vous ferez tous une mauvaise fin ; mais je ne vous en veux pas, chacun a le droit de dépenser sa fortune comme il l'entend. — John Bell, n'avez-vous pas chez vous un jeune homme nommé Chatterton, pour qui j'ai voulu venir moi-même ?

CHATT. C'est moi, milord, qui vous ai écrit.

M. BECK. Ah ! c'est vous, mon cher ! Venez donc ici un peu, que je vous voie en face. J'ai connu votre père, un digne homme s'il en fut ; un pauvre soldat, mais qui avait bravement fait son chemin. Ah ! c'est vous qui êtes Thomas Chatterton ? Vous vous amusez à faire des vers, mon petit ami ; c'est bon pour une fois, mais il ne faut pas continuer. Il n'y a personne qui n'ait eu cette fantaisie. Hé ! hé ! j'ai fait comme vous dans mon printemps, et jamais Littleton, Swift et Wilkes n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galants et plus badins que les miens.

CHATT. Je n'en doute pas, milord.

M. BECK. Mais je ne donnais aux Muses que le temps perdu. Je savais bien ce qu'en dit Ben Jonson : que la plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femmes. (*Laudredale, Kingston et les lords rient.*)

LORD L. Bravo, milord ! c'est bien vrai !

Le Qu., *à part.* Il veut le tuer à petit feu.

Chatt. Rien de plus vrai, je le vois aujourd'hui, milord.

M. Beck. Votre histoire est celle de mille jeunes gens ; vous n'avez rien pu faire que vos maudits vers, et à quoi sont-ils bons, je vous prie? Je vous parle en père, moi, à quoi sont-ils bons? — Un bon Anglais doit être utile au pays. — Voyons un peu, quelle idée vous faites-vous de nos devoirs à tous, tant que nous sommes?

Chatt., *à part.* Pour elle ! pour elle ! je boirai le calice jusqu'à la lie. (*Haut.*) Je crois les comprendre, milord. — L'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme : la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre, au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image, et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, les communes sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole ; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons : nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire.

M. Beck. Pas mal ! pas mal ! quoiqu'il fasse encore de la Poésie ; mais en admettant votre idée, vous voyez que j'ai encore raison. Que diable peut faire le Poète dans la manœuvre? (*Un moment d'attente.*)

Chatt. Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur.

Lord T. Qu'en dites-vous, milord? lui donnez-vous tort? Le pilote n'est pas inutile.

M. Beck. Imagination, mon cher ! ou folie, c'est la même chose ; vous n'êtes bon à rien, et vous vous êtes rendu tel par ces billevesées. — J'ai des renseignements sur vous... à vous parler franchement... et...

Lord T. Milord, c'est un de mes amis, et vous m'obligerez en le traitant bien...

M. Beck. Oh ! vous vous y intéressez, George? Eh bien, vous serez content ; j'ai fait quelque chose pour votre protégé, malgré les recherches de Bale... Chatterton ne sait pas qu'on a découvert ses petites ruses de manuscrit ; mais elles sont bien innocentes, et je les lui pardonne de bon cœur. Le *Magisterial* est un bien bon écrit ; je vous l'apporte pour vous convertir, avec une lettre où vous trouverez mes propositions : il s'agit de cent livres sterling par an. Ne faites pas le dédaigneux, mon enfant ; que diable ! votre père n'était pas sorti de la côte d'Adam, il n'était pas frère du roi, votre père ; et vous n'êtes bon à rien qu'à ce qu'on vous propose, en vérité. C'est un commencement ; vous ne me quitterez pas, et je vous surveillerai de près. (*Kitty Bell supplie Chatterton, par un regard, de ne pas refuser. Elle a deviné son hésitation.*)

Chatt. (*il hésite un moment ; puis, après avoir regardé Kitty*). Je consens à tout, milord.

Lord L. Que milord est bon !

J. Bell. Voulez-vous accepter le premier toast, milord?

K. Bell, *à sa fille.* Allez lui baiser la main.

Le Qu., *serrant la main à Chatterton.* Bien, mon ami, tu as été courageux.

Lord T. J'étais sûr de mon gros cousin Tom. — Allons, j'ai fait tant, qu'il est à bon port.

M. Beck. John Bell, mon honorable Bell, conduisez-moi au souper de ces jeunes fous, que je les voie se mettre à table. — Cela me rajeunira.

Lord T. Parbleu ! tout ira, jusqu'au quaker. — Ma foi, milord, que ce soit par vous ou par moi, voilà Chatterton tranquille ; allons, — n'y pensons plus.

J. Bell. Nous allons tous conduire milord. (*A*

Kitty Bell.) Vous allez revenir faire les honneurs, je le veux. (*Elle va vers sa chambre.*)

Chatt., *au quaker.* N'ai-je pas fait tout ce que vous vouliez? (*Tout haut, à M. Beckford.*) Milord, je suis à vous tout à l'heure, j'ai quelques papiers à brûler.

M. Beck. Bien, bien !... Il se corrige de la poésie, c'est bien. (*Ils sortent.*)

J. Bell, *revient à sa femme brusquement.* Mais rentrez donc chez vous, et souvenez-vous que je vous attends. (*Kitty Bell s'arrête sur la porte un moment et regarde Chatterton avec inquiétude.*)

K. Bell, *à part.* Pourquoi veut-il rester seul, mon Dieu? (*Elle sort avec ses enfants et porte le plus jeune dans ses bras.*)

Scène VII

Chatt., *seul, se promenant.* Allez, mes bons amis. — Il est bien étonnant que ma destinée change ainsi tout à coup. J'ai peine à m'y fier; pourtant les apparences y sont. — Je tiens là ma fortune. — Qu'a voulu dire cet homme en parlant de mes ruses? Ah! toujours ce qu'ils disent tous. Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même, que je suis l'auteur de mon livre. Finesse grossière! je le reconnais là! Que sera cette place? quelque emploi de commis? Tant mieux, cela est honorable! Je pourrai vivre sans écrire les choses communes qui font vivre. — Le quaker rentrera dans la paix de son âme que j'ai troublée, et elle! Kitty Bell, je ne la tuerai pas, s'il est vrai que je l'eusse tuée. — Dois-je le croire? J'en doute: ce que l'on renferme toujours ainsi est peu violent; et, pour être si aimante, son âme est bien maternelle. N'importe, cela vaut mieux, et je ne la verrai plus. C'est convenu... autant eût valu me tuer. Un corps est aisé à cacher. — On ne le lui eût pas dit. Le quaker y

eût veillé, il pense à tout. Et à présent, pourquoi vivre? pour qui?... — Pour qu'elle vive, c'est assez... Allons... arrêtez-vous, idées noires, ne revenez pas... Lisons ceci... (*Il lit le journal.*) 'Chatterton n'est pas l'auteur de ses œuvres... Voilà qui est bien prouvé. — Ces poèmes admirables sont réellement d'un moine nommé Rowley, qui les avait traduits d'un autre moine du dixième siècle, nommé Turgo... Cette imposture, pardonnable à un écolier, serait criminelle plus tard... Signé... *Bale...*' Bale? Qu'est-ce que cela? que lui ai-je fait? — De quel égout sort ce serpent?

Quoi! mon nom est étouffé! ma gloire éteinte! mon honneur perdu! — Voilà le juge!... le bienfaiteur! voyons, qu'offre-t-il? (*Il décachète la lettre, lit... et s'écrie avec indignation.*) Une place de premier valet de chambre dans sa maison!... Ah! pays damné! terre du dédain! sois maudite à jamais! (*Prenant la fiole d'opium.*) O mon âme, je t'avais vendue! je te rachète avec ceci. (*Il boit l'opium.*) Skirner sera payé! — Libre de tous! égal à tous, à présent! — Salut, première heure de repos que j'aie goûtée! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut! — Adieu, humiliation, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu! Oh! quel bonheur, je vous dis adieu! — Si l'on savait! si l'on savait ce bonheur que j'ai... on n'hésiterait pas si longtemps! (*Ici, après un instant de recueillement durant lequel son visage prend une expression de béatitude, il joint les mains et poursuit :*) O Mort, ange de délivrance, que ta paix est douce! j'avais bien raison de t'adorer, mais je n'avais pas la force de te conquérir. — Je sais que tes pas seront lents et sûrs. Regarde-moi, ange sévère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre. (*Il jette au feu tous ses papiers.*) Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous

dans la flamme et remontez au ciel avec moi. (*Il lève les yeux au ciel et déchire lentement ses poèmes, dans l'attitude grave et exaltée d'un homme qui fait un sacrifice solennel.*)

Scène VIII

Chatterton, Kitty Bell.

(*Kitty Bell sort lentement de sa chambre, s'arrête, observe Chatterton, et va se placer entre la cheminée et lui.—Il cesse tout à coup de déchirer ses papiers.*)

K. Bell, *à part.* Que fait-il donc? Je n'oserai jamais lui parler! Que brûle-t-il? Cette flamme me fait peur, et son visage éclairé par elle est lugubre. (*A Chatterton.*) N'allez-vous pas rejoindre milord?

Chatt. *laisse tomber ses papiers; tout son corps frémit.* Déjà! — Ah! c'est vous! — Ah! madame! à genoux! par pitié! oubliez-moi.

K. Bell. Eh! mon Dieu! pourquoi cela? qu'avez-vous fait?

Chatt. Je vais partir. — Adieu! — Tenez, madame, il ne faut pas que les femmes soient dupes de nous plus longtemps. Les passions des poètes n'existent qu'à peine. On ne doit pas aimer ces gens-là; franchement, ils n'aiment rien; ce sont tous des égoïstes. Le cerveau se nourrit aux dépens du cœur. Ne les lisez jamais et ne les voyez pas; moi, j'ai été plus mauvais qu'eux tous.

K. Bell. Mon Dieu! pourquoi dites-vous: 'J'ai été'?

Chatt. Parce que je ne veux plus être poète; vous le voyez, j'ai déchiré tout. — Ce que je serai ne vaudra guère mieux, mais nous verrons. Adieu! — Écoutez-moi! Vous avez une famille charmante; aimez-vous vos enfants?

K. Bell. Plus que ma vie, assurément.

CHATT. Aimez donc votre vie pour ceux à qui vous l'avez donnée.

K. BELL. Hélas ! ce n'est que pour eux que je l'aime.

CHATT. Eh ! quoi de plus beau dans le monde, ô Kitty Bell ! Avec ces anges sur vos genoux, vous ressemblez à la divine Charité.

K. BELL. Ils me quitteront un jour.

CHATT. Rien ne vaut cela pour vous ! — C'est là le vrai dans la vie ! Voilà un amour sans trouble et sans peur. En eux est le sang de votre sang, l'âme de votre âme : aimez-les, madame, uniquement et par-dessus tout. Promettez-le-moi !

K. BELL. Mon Dieu ! vos yeux sont pleins de larmes, et vous souriez.

CHATT. Puissent vos beaux yeux ne jamais pleurer et vos lèvres sourire sans cesse ! O Kitty ! ne laissez entrer en vous aucun chagrin étranger à votre paisible famille.

K. BELL. Hélas ! cela dépend-il de nous ?

CHATT. Oui ! oui !... Il y a des idées avec lesquelles on peut fermer son cœur. — Demandez au quaker, il vous en donnera. — Je n'ai pas le temps, moi ; laissez-moi sortir. (*Il marche vers sa chambre.*)

K. BELL. Mon Dieu ! comme vous souffrez !

CHATT. Au contraire. — Je suis guéri. — Seulement, j'ai la tête brûlante. Ah ! bonté ! bonté ! tu me fais plus de mal que leurs noirceurs.

K. BELL. De quelle bonté parlez-vous ? Est-ce de la vôtre ?

CHATT. Les femmes sont dupes de leur bonté. C'est par bonté que vous êtes venue. On vous attend là-haut ! J'en suis certain. Que faites-vous ici ?

K. BELL, *émue profondément et l'œil hagard.* A présent, quand toute la terre m'attendrait, j'y resterais.

CHATT. Tout à l'heure je vous suivrai. — Adieu ! adieu !

K. BELL, *l'arrêtant.* Vous ne viendrez pas?

CHATT. J'irai. — J'irai.

K. BELL. Oh ! vous ne voulez pas venir.

CHATT. Madame, cette maison est à vous, mais cette heure m'appartient.

K. BELL. Qu'en voulez-vous faire?

CHATT. Laissez-moi, Kitty. Les hommes ont des moments où ils ne peuvent plus se courber à votre taille et s'adoucir la voix pour vous... Kitty Bell, laissez-moi.

K. BELL. Jamais je ne serai heureuse si je vous laisse ainsi, monsieur.

CHATT. Venez-vous pour ma punition? Quel mauvais génie vous envoie?

K. BELL. Une épouvante inexplicable.

CHATT. Vous serez épouvantée si vous restez.

K. BELL. Avez-vous de mauvais desseins, grand Dieu?

CHATT. Ne vous en ai-je pas dit assez? Comment êtes-vous là?

K. BELL. Eh ! comment n'y serais-je plus?

CHATT. Parce que je vous aime, Kitty.

K. BELL. Ah ! monsieur, si vous me le dites, c'est que vous voulez mourir.

CHATT. J'en ai le droit, de mourir. — Je le jure devant vous, et je le soutiendrai devant Dieu !

K. BELL. Et moi, je vous jure que c'est un crime ; ne le commettez pas.

CHATT. Il le faut, Kitty, je suis condamné.

K. BELL. Attendez seulement un jour pour penser à votre âme.

CHATT. Il n'y a rien que je n'aie pensé, Kitty.

K. BELL. Une heure seulement pour prier.

CHATT. Je ne peux plus prier.

K. BELL. Et moi ! je vous prie pour moi-même. Cela me tuera.

CHATT. Je vous ai avertie ! il n'est plus temps.

K. Bell. Et si je vous aime, moi !

Chatt. Je l'ai vu, et c'est pour cela que j'ai bien fait de mourir ; c'est pour cela que Dieu peut me pardonner.

K. Bell. Qu'avez-vous donc fait ?

Chatt. Il n'est plus temps, Kitty ; c'est un mort qui vous parle.

K. Bell, *à genoux, les mains au ciel.* Puissances du ciel ! grâce pour lui.

Chatt. Allez-vous-en... Adieu !

K. Bell, *tombant.* Je ne le puis plus...

Chatt. Eh bien donc ! prie pour moi sur la terre et dans le ciel. (*Il la baise au front et remonte l'escalier en chancelant ; il ouvre sa porte et tombe dans sa chambre.*)

K. Bell. Ah ! — Grand Dieu ! (*Elle trouve la fiole.*) Qu'est-ce que cela ? — Mon Dieu ! pardonnez-lui.

Scène IX

Kitty Bell, Le Quaker.

Le Qu., *accourant.* Vous êtes perdue... Que faites-vous ici ?

K. Bell, *renversée sur les marches de l'escalier.* Montez vite ! montez, monsieur, il va mourir ; sauvez-le... s'il est temps. (*Tandis que le quaker s'achemine vers l'escalier, Kitty Bell cherche à voir, à travers les portes vitrées, s'il n'y a personne qui puisse donner du secours ; puis, ne voyant rien, elle suit le quaker avec terreur, en écoutant le bruit de la chambre de Chatterton.*)

Le Qu., *en montant à grands pas, à Kitty Bell.* Reste, reste, mon enfant, ne me suis pas. (*Il entre chez Chatterton et s'enferme avec lui. On devine des soupirs de Chatterton et des paroles d'encouragement du quaker. Kitty Bell monte, à demi évanouie, en s'accrochant à la rampe de chaque marche : elle fait effort pour tirer à elle la porte, qui résiste et s'ouvre enfin. On voit Chat-

terton mourant et tombé sur le bras du quaker. Elle crie, glisse à demi morte sur la rampe de l'escalier et tombe sur la dernière marche. On entend John Bell appeler de la salle voisine.)

J. Bell. Mistress Bell ! (*Kitty se lève tout à coup comme par ressort.*) Mistress Bell ! (*Elle se met en marche et vient s'asseoir, lisant sa Bible et balbutiant tout bas des paroles qu'on n'entend pas. Ses enfants accourent et s'attachent à sa robe.*)

Le Qu., *du haut de l'escalier.* L'a-t-elle vu mourir? l'a-t-elle vu? (*Il va près d'elle.*) Ma fille ! ma fille !

J. Bell, *entrant violemment et montant deux marches de l'escalier.* Que fait-elle ici? Où est ce jeune homme? Ma volonté est qu'on l'emmène !

Le Qu. Dites qu'on l'emporte, il est mort.

J. Bell. Mort?

Le Qu. Oui, mort, à dix-huit ans ! Vous l'avez tous si bien reçu, étonnez-vous qu'il soit parti !

J. Bell. Mais...

Le Qu. Arrêtez, monsieur, c'est assez d'effroi pour une femme. (*Il regarde Kitty et la voit mourante.*) Monsieur, emmenez ses enfants ! Vite, qu'ils ne la voient pas. (*Il arrache les enfants des pieds de Kitty, les passe à John Bell, et prend leur mère dans ses bras. John Bell les prend à part et reste stupéfait. Kitty Bell meurt dans les bras du quaker.*)

J. Bell, *avec épouvante.* Eh bien ! eh bien ! Kitty ! Kitty ! qu'avez-vous? (*Il s'arrête en voyant le quaker s'agenouiller.*)

Le Qu., *à genoux.* Oh ! dans ton sein ! dans ton sein, Seigneur, reçois ces deux martyrs ! (*Le quaker reste à genoux, les yeux tournés vers le ciel, jusqu'à ce que le rideau soit baissé.*)

SUR LES REPRÉSENTATIONS

DU

DRAME

JOUÉ LE 12 FÉVRIER 1835 A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de parler du succès de ce drame ; il a été au delà des espérances les plus exagérées de ceux qui voulaient bien le souhaiter. Malgré la conscience qu'on ne peut s'empêcher d'avoir de ce qu'il y a de passager dans l'éclat du théâtre, il y a aussi quelque chose de grand, de grave et presque religieux dans cette alliance contractée avec l'assemblée dont on est entendu, et c'est une solennelle récompense des fatigues de l'esprit. — Aussi serait-il injuste de ne pas nommer les interprètes à qui l'on a confié ses idées dans un livre qui sera plus durable que les représentations du drame qu'il renferme. Pour moi, j'ai toujours pensé que l'on ne saurait rendre trop hautement justice aux acteurs, eux dont l'art difficile s'unit à celui du poète dramatique, et complète son œuvre. — Ils parlent, ils combattent pour lui, et offrent leur poitrine aux coups qu'il va recevoir, peut-être ; ils vont à la conquête de la gloire solide qu'il conserve, et n'ont pour eux que celle d'un moment. Séparés du monde qui leur est bien sévère, leurs travaux sont perpétuels, et leur triomphe va peu au delà de leur existence. Comment ne pas constater le souvenir des efforts qu'ils font tous, et ne pas écrire

ce que signerait chacun de ces spectateurs qui les applaudissent avec ivresse?

Jamais aucune pièce de théâtre ne fut mieux jouée, je crois, que ne l'a été celle-ci, et le mérite en est grand ; car, derrière le drame écrit, il y a comme un second drame que l'écriture n'atteint pas, et que n'expriment pas les paroles. Ce drame repose dans le mystérieux amour de Chatterton et de Kitty Bell ; cet amour qui se devine toujours et ne se dit jamais ; cet amour de deux êtres si purs, qu'ils n'oseront jamais se parler, ni rester seuls qu'au moment de la mort ; amour qui n'a pour expression que de timides regards, pour message qu'une Bible, pour messagers que deux enfants, pour caresses que la trace des lèvres et des larmes que ces fronts innocents portent de la jeune mère au poète ; amour que le quaker repousse toujours d'une main tremblante et gronde d'une voix attendrie. Ces rigueurs paternelles, ces tendresses voilées, ont été exprimées et nuancées avec une perfection rare et un goût exquis. Assez d'autres se chargeront de juger et de critiquer les acteurs ; moi, je me plais à dire ce qu'ils avaient à vaincre, et en quoi ils ont réussi.

L'onction et la sérénité d'une vie sainte et courageuse, la douce gravité du quaker, la profondeur de sa prudence, la chaleur passionnée de ses sympathies et de ses prières, tout ce qu'il y a de sacré et de puissant dans son intervention paternelle, a été parfaitement exprimé par le talent savant et expérimenté de M. Joanny. Ses cheveux blancs, son aspect vénérable et bon, ajoutaient à son habileté consommée la naïveté d'une réalisation complète.

Un homme très jeune encore, M. Geffroy, a accepté et hardiment abordé les difficultés sans nombre d'un rôle qui, à lui seul, est la pièce entière. Il a dignement porté ce fardeau, regardé comme pesant par les plus savants acteurs. Avec une haute intelligence, il a fait comprendre la fierté de Chatterton dans sa lutte per-

pétuelle, opposée à la candeur juvénile de son caractère ; la profondeur de ses douleurs et de ses travaux, en contraste avec la douceur paisible de ses penchants ; son accablement, chaque fois que le rocher qu'il roule retombe sur lui pour l'écraser ; sa dernière indignation et sa résolution subite de mourir, et par-dessus tous ces traits, exprimés avec un talent souple, fort et plein d'avenir, l'élévation de sa joie lorsque enfin il a délivré son âme et la sent libre de retourner dans sa véritable patrie.

Entre ces deux personnages s'est montrée, dans toute la pureté idéale de sa forme, Kitty Bell, l'une des rêveries de Stello. On savait quelle tragédienne on allait revoir dans madame Dorval ; mais avait-on prévu cette grâce poétique avec laquelle elle a dessiné la femme nouvelle qu'elle a voulu devenir? Je ne le crois pas. Sans cesse elle fait naître le souvenir des Vierges maternelles de Raphaël et des plus beaux tableaux de la Charité ; — sans efforts elle est posée comme elles ; comme elles aussi, elle porte, elle emmène, elle assied ses enfants, qui ne semblent jamais pouvoir être séparés de leur gracieuse mère ; offrant ainsi aux peintres des groupes dignes de leur étude, et qui ne semblent pas étudiés. Ici sa voix est tendre jusque dans la douleur et le désespoir ; sa parole lente et mélancolique est celle de l'abandon et de la pitié ; ses gestes, ceux de la dévotion bienfaisante ; ses regards ne cessent de demander grâce au ciel pour l'infortune ; ses mains sont toujours prêtes à se croiser pour la prière ; on sent que les élans de son cœur contenus par le devoir, lui vont être mortels aussitôt que l'amour et la terreur l'auront vaincue. Rien n'est innocent et doux comme ses ruses et ses coquetteries naïves pour obtenir que le quaker lui parle de Chatterton. Elle est bonne et modeste jusqu'à ce qu'elle soit surprenante d'énergie, de tragique grandeur et d'inspirations imprévues, quand l'effroi fait enfin sortir

au dehors tout le cœur d'une femme et d'une amante. Elle est poétique dans tous les détails de ce rôle qu'elle caresse avec amour, et dans son ensemble qu'elle paraît avoir composé avec prédilection, montrant enfin sur la scène française le talent le plus accompli dont le théâtre se puisse enorgueillir.

Ainsi ont été présentés les trois grands caractères sur lesquels repose le drame. Trois autres personnages, dont les premiers sont les victimes, ont été rendus avec une rare vérité. John Bell est bien l'égoïste, le calculateur bourru ; bas avec les grands, insolent avec les petits. Le lord maire est bien le protecteur empesé, sot, confiant en lui-même, et ces deux rôles sont largement joués. Lord Talbot, bruyant, insupportable et obligeant sans bonté, a été représenté avec élégance, ainsi que ses amis importuns.

J'avais désiré et j'ai obtenu que cet ensemble offrît l'aspect sévère et simple d'un tableau flamand, et j'ai pu ainsi faire sortir quelques vérités morales du sein d'une famille grave et honnête ; agiter une question sociale, et en faire découler les idées de ces lèvres qui doivent les trouver sans effort, les faisant naître du sentiment profond de leur position dans la vie.

Cette porte est ouverte à présent, et le peuple le plus impatient a écouté les plus longs développements philosophiques et lyriques.

Essayons à l'avenir de tirer la scène du dédain où sa futilité l'ensevelirait infailliblement en peu de temps. Les hommes sérieux et les familles honorables qui s'en éloignent pourront revenir à cette tribune et à cette chaire, si l'on y trouve des pensées et des sentiments dignes de graves réflexions.

SUR LES ŒUVRES

DE

CHATTERTON

Je ne peux me résoudre à quitter une idée sans l'avoir épuisée. J'aurais des remords involontaires d'abandonner ce nom de Chatterton, dont je me suis fait une arme, sans dire hautement tout ce qui sert à l'honorer et tout ce qui atteste la puissance de ce jeune et profond esprit.

La Société ne veut jamais avoir tort. Sitôt qu'elle a fait une victime, elle l'accuse et cherche à la déshonorer pour n'avoir plus de remords. Cela est plus facile que de s'amender. Il y a tant de cœurs qui se sentent soulagés en se persuadant qu'un malheureux était un infâme ; cela dit, on pense à autre chose.

Chatterton venait d'expirer depuis peu de jours, lorsque parurent à la fois un poème burlesque et un pamphlet sur sa mort. — Chose plaisante apparemment, comme chacun sait. — Les bouffons et les diffamateurs sont de tous les temps ; mais d'ordinaire ils ne suivent un homme que jusqu'à son cimetière et ne vont pas plus loin. Chatterton a conservé les siens au delà. On ne sait plus leurs noms, même en Angleterre, il est vrai ; c'est une justice qui se fait partout ; mais leurs libelles se sont conservés, et, quand on a voulu écrire sur Chatterton, on a trop souvent copié le pamphlet au lieu de l'histoire.

Il m'avait semblé qu'on pouvait avoir plus de pitié de la gloire d'un enfant. Après tout, sa vie n'a de criminel que sa mort, crime commis contre lui-même,

et je ne vois d'incontestable, d'authentique et de prouvé que le prodige de ses travaux.

Laissons à l'Angleterre le regret de son malheur, et le regret, plus grand peut-être, de la persécution de ses cendres. Ne partageons pas avec elle cette faute dont elle s'est déjà repentie et mesurons le poète à son œuvre.

A l'école de charité de Bristol, fondée par Edward Colston, écuyer, se trouve un enfant taciturne et insouciant en apparence, qui, un jour, sort de son silence, et lit une satire qu'il vient d'écrire en vers. Ce jour-là, il venait d'avoir onze ans et demi. Cette tendre voix jette son premier cri, et c'est l'indignation qui le lui arrache à la vue d'un prêtre qui a changé de religion pour de l'argent.

Un humble *assistant*, ou sous-maître de l'école, nommé Thomas Philippe, l'écoute et l'encourage. Il part, il est poète, il écrit. Il fait des élégies, des poèmes, une prophétie lyrique, un poème héroïque et satirique, un chant dans le goût d'Ossian. A quatorze ans, il a imprimé trois volumes. Il étudie, il examine tout : astronomie, physique, musique, chirurgie, et surtout les antiquités saxonnes. Il s'arrête là et s'y attache. Il invente Rowley ; il se fait une langue du quinzième siècle, et quelle langue ! une langue poétique, forte, pleine, exacte, concise, riche, harmonieuse, colorée, enflammée, nuancée à l'infini ; retentissante comme un clairon, fraîche et énergique comme un hautbois, avec quelque chose de sauvage et d'agreste qui rappelle la montagne et la cornemuse du pâtre saxon. Or, avec cette langue savante, voici ce qu'il a fait en trois ans et demi, car il n'avait pas tout à fait dix-huit ans le jour de sa mort.

La *Bataille d'Hastings*, poème épique en deux chants. *Œlla*, tragédie épique. *Goddwyn*, tragédie. *Le Tournoi*, poème. *La Mort de sire Charles Baudouin*, poème. *Les Métamorphoses anglaises. La Ballade de Charité.*

Trois poèmes intitulés : *Vers à Lydgate.* Trois églogues. *Elinoure et Juga*, poème. Deux poèmes sur l'église Notre-Dame. L'épitaphe de Robert Canning, et son histoire, c'est-à-dire un ensemble de plus de quatre mille vers. Et ce qu'il a fallu joindre de savoir à l'inspiration, donnera à quiconque l'étudiera sérieusement un étonnement qui tient de l'épouvante. Pic de la Mirandole, ce savant presque fabuleux, fut moins précoce et moins grand. On le sent, Chatterton, s'il ne fût mort de son désespoir, fût mort de ses travaux.

Qu'il me soit permis de donner ici quelques fragments de ses poèmes pour faire mieux apprécier l'immensité de ses recherches savantes et la vigueur précoce de son talent.

Le plus important des poèmes de Chatterton est la *Bataille d'Hastings.* Sa forme est homérique, et l'on trouve même à chaque pas des vers grecs traduits en vieux anglais. Rowley est censé traduire Turgot.

'Turgot, né à Bristol, de parents saxons, et moine de l'église de Duresme.' — Turgot est l'Homère de cette Iliade. Il s'écrie :

'*Y, tho' a Saxon*, yet the truth will tell.'

Et il rend justice à la bravoure fatale des conquérants normands. Ce caractère donne une sauvage grandeur à tout le poème. Je ne citerai ici que le début des deux chants, interrompus en 1770 par la mort de Chatterton. Je joindrai seulement ici au texte la traduction, en anglais moderne, des mots qui ont vieilli jusqu'à devenir presque inintelligibles.

BATTLE OF HASTINGS

N° 1

Début du Premier Chant

Il a 564 Vers

O Chryste, it is a grief for me to telle
How manie o nobil erle and valrous knyghte
In fyghtynge for kynge Harrold noblie fell,
Al sleyne in Hastings feeld in bloudie fyghte.
O sea! our teeming donore[1] han thy floude.
Han anie fructuous entendement[2].
Thou wouldst have rose and sank wyth tydes of
bloude,
Before Duke Wyllyam's knyghts han hither went;
Whose cowart arrows manie erles sleyne,
And brued[3] the feeld wyth bloude as season rayne.
And of his knyghtes did eke full manie die,
All passyng hie, of mickle myghte ech one,
Whose poygnant arrowes, typp'd with destynie,
Caus'd manie wydowes to make myckle mone.
Lordynges, avaunt, that chycken-harted are,
From out of hearynge quicklie now departe;
Full well I wote[4], to synge of bloudie warre
Will greeve your tenderlie and maiden harte.
Go, do the weaklie womman inn mann's geare[5],
And scond[6] your mansion if grymn war come there.
Soone as the erlie maten belle was tolde,

[1] Prolific, benefactress. [2] Useful meaning. [3] Embrued.
[4] Know. [5] Dress. [6] Abscond from, quit.

And sonne was come to byd us all good daie,
Bothe armies on the feeld, both brave and bolde,
Prepar'd for fyghte, in champyon arraie.
As when two bulles, destynde for Hocktide fyghte,
Are yoked bie the necke within a sparre[1],
Theie rend the erthe, and travellyrs affryghte,
Lackynge to gage the sportive bloudie warre;
So lacked Harroldes menne to come to blowes,
The Normans lacked for to wielde their bowes.
Kynge Harrolde, turnynge to hys leegemen[2], spake:
My merrie men, be not caste downe in mynde:
Your onlie lode[3] for aye to mar or make
Before yon sunne has donde his welke[4], you'll fynde.
Your lovyng wife, who erst dyd rid the londe
Of Lurdanes[5], and the treasure that you han,
Wyll falle into the Normanne robber's honde
Unlesse with honde and harte you plaie the manne.
Cheer up youre hartes, chase sorrowe farre awaie,
Godde and seyncte Cuthbert be the worde to daie.
And thenne Duke Wyllyam to his knyghtes did saie:
My merrie menne, be bravelie, everiche[6];
Gif I do gayn the honore of the daie,
Ech one of you I will make myckle riche.
Beer you in mynde, we for a kyngdomm fyghte;
Lordshyppes and honores ech one shall possesse;
Be this the worde to daie, Gad and my Ryghte;
Ne doubt but God will oure true cause blesse.
The clarions[7] then sounded sharpe and shrille;
Deathdoeynge blades were out intent to kille.
And brave Kyng Harrolde had nowe donde his saie[8];
He therew wythe myghte amayne[9] his shorte horse-spear:
The noise it made the duke to turn awaie,

[1] Bar, enclosure. [2] Subjects. [3] Praise, honour. [4] Finished his course. [5] Lord Danes. [6] Every one. [7] Trumpets. [8] Put on his military coat. [9] Great force.

And hytt his Knyghte, de Beque, upon the ear,
His cristede beaver [1] dyd hym smalle abounde [2] ;
The cruel spear went thorough all his hede ;
The purpel bloude came goushynge to the grounde,
And at Duke Wyllyam's feet he tumbled deade :
So fell the myghtie tower of Standrip, whenne
It felte the furie of the Danish menne.
O Afflem, son of Cuthbert, holie sayncte,
Come ayde thy freend, and shewe Duke Wyllyam's payne ;
Take up thy pencyl, all hys features paincte ;
Thy coloryng excells a synger strayne.
Duke Wyllyam sawe hys freends sleyne piteouslie,
Hys lovynge freende whome he muche honored,
For he han lovd hym from puerilitie [3]
And theie together bothe han bin ybred :
O ! in Duke Wyllyam's harte it raysde a flame,
To whiche the rage of emptie wolwes is tame.

On peut se faire une idée de ce qu'il a fallu de pénétration, d'aptitude, de savoir, pour écrire ainsi environ quatre mille vers, et se reporter, avec une justesse de langage si parfaite, à l'époque où la langue française allait envahir la langue saxonne et se mêlait avec elle. De cette union est né l'anglais moderne ; et nous avons dans Jean de Wace (*Roman de Rou*) de vieux vers où semble se former cette alliance :

Quand la bataille fut mostré
La noit avant le di quaté
Furent Engleis forment hastie
Mult riant et mult envesie ;
Tote noit mangierent et burent,
Mult le veiller demener :
Treper et saillir et chanter

[1] Crested helmet. [2] Benefit, or service. [3] Childhood.

Lublie crie et *weisseil*
Laticome et drinck heil,
Drinc hindrewart and drinc to me,
Drinc helf and drinc to me.

C'est aussi la relation du débarquement de Guillaume le Conquérant, et Chatterton s'en est peut-être inspiré.

N° 2

DÉBUT DU SECOND CHANT

IL A 720 VERS

Oh truth! immortal daughter of the skies,
Too lyttle known to wryters of these daies,
Teach me, fayre saincte! thy passynge worthe to pryze,
To blame a friend and give a foeman prayse.
The fickle moone, bedeckt withe sylver rays,
Leadynge a traine of starres of feeble lyghte,
With look adigne [1] the worlde belowe surveies,
The world that wotted [2] not it could be nyghte;
Wyth armour dyd [3], with human gore ydeyd [4],
She sees Kynge Harolde stande, fayre Englands curse and pryde.

With ale and vernage [5] drunck his souldiers lay;
Here was an hynde, anie an erlie spredde;
Sad keepynge of their leaders natal daie!
This even in drinke, too morrow with the dead!
Thro' everie troope disorder reer'd her hedde;
Dancynge and heideignes [6] was the onlie theme;
Sad dome was theires, who lefte this easie bedde,
And wak'd in torments from so sweet a dream.

[1] Of dignity. [2] Knew. [3] It should be spelt 'dyght,' clothed or prepared. [4] Dyed. [5] A sort of wine. [6] Romping, or country-dances.

LES MÉTAMORPHOSES ANGLAISES

Les Métamorphoses anglaises de Chatterton peuvent être regardées comme une imitation d'Ovide, un poème mythologique. On peut remarquer qu'il n'a point choqué la vraisemblance en les attribuant à Rowley, son moine idéal du quinzième siècle ; car je vois qu'il y avait une traduction française des *Métamorphoses* d'Ovide dans la bibliothèque du duc Humphrey, et une autre écrite par un ecclésiastique normand en 1467.

Ce poème est fondé sur une partie de l'histoire de Geoffroy de Monmouth, qui décrit le débarquement de *Brutus*, le partage de son royaume, l'histoire de sa mort, et la fin de son fils aîné *Locrine*, dans la guerre que fit contre lui *Guendoline*, sa femme ; la vengeance qu'il tira d'*Elstrida*, sa maîtresse, et de sa sœur *Sabrina*, en les faisant noyer dans la *Severne*, et l'ordre qu'il donna que cette rivière portât son nom. Les principaux faits sont pris dans cette histoire. Il y avait eu aussi en Angleterre une tragédie sur ce sujet, intitulée *Locrine*, qui, pendant quelque temps, fut attribuée à Shakespeare, mais rayée depuis de ses œuvres.

Voici le commencement de ce poème :

ENGLISH METAMORPHOSIS

BIE T. ROWLEIE

BOOK I

Whanne Scythyannes, salvage as the wolves theie chacde
Peyncted in horrowe[1] formes bie nature dyghte[2],

[1] Unseemly, disagreeable. [2] Dressed.

Heckled[1] yn beastskyns, slepte uponne the waste
And wyth the morneynge rouzed the wolfe to fyghte,
Swefte as descendeynge lemes[2] of roddie lyghte,
Plonged to the hulstred[3] bedde of laveynge[4] seas,
Gerd[5] the blacke mountayn okes in drybblets[6]
twighte[7]
And ranne yn thoughte alonge the azure mees,
Whose eyne dyd feerie sheene, like blue-hayred defs[8],
What dreerie hange upon Dover's emblaunched[9]
clefs.

Un mois avant sa mort, Chatterton envoya la ballade qui suit à l'éditeur du journal appelé *Town and Country Magazine.* Ce sont les derniers vers qu'il ait écrits, et c'est pour cela que je les ai choisis. Outre une rare perfection de style et de rythme, j'y trouve le jeune poète mieux représenté que dans des œuvres plus imposantes ; j'y vois une morale pure et toute fraternelle, enveloppée dans une composition simple, qui rappelle la parabole du Samaritain ; une satire très fine, amenée sans effort, et ne dépassant jamais les idées et les expressions du siècle où elle semble écrite ; et, au fond de tout cela, le sentiment sourd, profond, désolant, inexorable d'une misère sans espérance, et que la Charité même ne saurait consoler.

[1] Wrapped. [2] Rays. [3] Hidden secret. [4] Washing. [5] Broke, rent, struck. [6] Small pieces. [7] Pulled, rent. [8] Vapours, *rather* spectres. [9] White.

AN EXCELENTE BALADE OF CHARITIE

As Wroten bie the Gode Prieste

Thomas Rowley, 1464

In Virgyne the sweltrie sun gan sheene,
And hotte upon the mees did caste his raie;
The apple rodded his palie greene,
And the mole peare did bende the leafy spraie;
The peede chelandri sunge the livelong daie:
'T was nowe the pride, the manhode of the yeare,
And eke the grounde was dighte in its mose defte aumere.

The sun was glemeing in the midde of daie;
Deadde still the aire, and eke the welken blue,
When from the sea arist in drear arraie
A hepe of cloudes of sable sullen hue,
The which full fast unto the woodlande drewe,
Hiltring attenes the sunnis fetive face,
And the blacke tempeste swolne and gathered up apace.

Beneathe an holme, faste by a pathwaie side,
Which dide untoe Seyncte Godwine's covent lede,
A hapless pilgrim moneynge did abide,
Pore in his viewe, ungentle in his weed,
Longe bretful of the miseries of neede.
Where from the hail-stone coulde the almer flie?
He had no housen theere, ne anie covent nie.

Look in his glommed face, his sprighte there scanne;
Howe woe-be-gone, how withered, frowynd, deade!
Haste to thie church-glebe-house, asshrewed manne!
Haste to thie kiste, thie onlie dortoure bedde.
Cale, as the claie whiche will gre on thie bedde,
Is Charitie and Love aminge highe elves;
Knightis and Barons live for pleasure and themselves.

The gathered storme is rype; the bigge drops falle;
The forswat meadowes smethe, and drenche the raine;
The comyng ghastness do the cattle pall,
And the full flockes are drivynge ore the plaine;
Dashde from the cloudes the waters flott againe;
The welkin opes; the yellow levynne flies;
And the hot fierie smothe in the wide lowings dies.

Liste! now the thunder's rattling clymmynge sound
Cheves slowlie on, and then embollen clangs,
Shake the hie spyre, and losst, dispensed, drown'd,
Still on the gallard eare of terroure hanges;
The windes are up; the lofty elmen swanges;
Again the levynne and the thunder poures,
And the fulle cloudes are braste attenes in stonen showers.

Spurreynge his palfrie oere the watrie plaine,
The Abbote of Seyncte Godwynes covente came;
His chapournette was drented with the reine,
And his pencte gyrdle met with mickle shame;
He aynewarde tolde his bederoll at the same;
The storme encreasen, and he drew aside,
With the mist almes craver neere to the holme to bide.

His cope was all of Lyncolne clothe so fyne,
With a gold button fasten'd neere his chynne;
His autremete was edged with golden twynne,

And his shoone pyke a loverds mighte have binne ;
Full welle it shewn he thoughten coste no sinne ;
The trammels of the palfrye pleasde his sighte,
For the horse-millanare his head with roses dighte.

An almes, sir priest ! the droppynge pilgrim saide,
O ! let me waite within your covente dore,
Till the sunne sheneth hie above our heade,
And the loude tempeste of the aire is ore ;
Helpless and ould am I, alas ; and poor ;
No house, ne friend, ne moneie in my pouche ;
All yatte I call my owne is this my silver crouche.

Varlet, replyde the Abatte, cease your dinne ;
This is no season almes and prayes to give ;
Mie porter never lets in faitour in ;
None touche mie rynge who not in honour live.
And nowe the sonne with the black cloudes did stryve,
And shettynge on the grounde his glarrie raie,
The Abatte spurrde his steede, and eftsoones roadde awaie.

Once moe the skie was blacke, the thounder rolde ;
Faste reyneynge ore the plaine a priest was seen ;
Ne dighte full proude, ne buttoned in golde ;
His cop and jape were graie, and eke were clene ;
A Limitoure he was of order seene ;
And from the pathwaie side then turned he,
Where the pore almer laie binethe the holmen tree.

An almes, sir priest ! the droppynge pilgrim saide,
For sweete Seyncte Marie and your order sake.
The Limitoure then loosen'd his pouche threade,
And did thereoute a groate of silver take ;
The mister pilgrim dyd for halline shake.
Here take this silver, it maie eathe thie care ;
We are Goddes stewards all, nete of oure owne we bare.

But ah! unhaillie pilgrim, lerne of me,
Scathe anie give a rentrolle to their Lorde.
Here take my semecope, thou arte bare I see;
'Tis thyne; the Seynctes will give mie rewarde.
He left the pilgrim, and his waie aborde.
Virgynne and hallie Seyncte, who sitte yn gloure,
Or give the mitte will, or give the gode man power.

L'EXCELLENTE BALLADE DE CHARITÉ

Comme elle fut écrite par le Bon Prêtre Thomas Rowley, 1464.

C'était vers le mois de la Vierge, lorsque le soleil lançait ses rayons dévorants et les faisait briller sur les prairies échauffées. La pomme quittait son vert pâle et rougissait, et la molle poire faisait plier la branche touffue. Le chardonneret chantait tout le long du jour; c'était alors la gloire et la virilité de l'année, et la terre était vêtue de sa plus belle parure de gazon. Le soleil était rayonnant au milieu du jour, l'éclair calme et mort, le ciel tout bleu. Et voilà qu'il se lève sur la mer un amas de nuages d'une couleur noire, qui s'avancent au-dessus des bois en cachant le front éclatant du soleil. La noire tempête s'enfle, et s'étend à tire-d'aile.

Sous un chêne planté près du chemin qui conduit au couvent de Saint-Godwin, s'est arrêté un triste pèlerin, pauvre d'aspect, pauvre d'habits, depuis longtemps plein de misère et de besoins. Où pourra-t-il s'enfuir et se mettre à l'abri de la grêle ? Il n'y a près de là ni maison ni couvent.

Sa figure pâle atteste les craintes de son âme; il est misérable, désolé, à demi mort. Il s'avance vers le dernier lit du dortoir, vers la fosse, aussi froid que la

terre qui couvrira sa tête. La charité et l'amour se trouvent-ils parmi les puissants du monde, les chevaliers et les barons, qui vivent pour le plaisir et pour eux-mêmes ?

La tempête qui se préparait est mûre ; de larges gouttes tombent déjà ; les prairies brûlées boivent la pluie avec ardeur et remplissent l'air de vapeurs. L'orage prochain effraye les troupeaux, qui s'enfuient dans la plaine. La pluie tombe par torrents des nuages. Le ciel s'ouvre ; le jaune éclair brille, et les vapeurs enflammées vont mourir au loin.

Écoutez ! à présent résonne le roulement du tonnerre : il s'avance lentement et semble s'accroître, il ébranle le clocher dont l'aiguille se balance là-bas, puis il diminue et se perd tout à fait. Cependant l'oreille effrayée l'écoute encore. Les vents se lèvent tous ; l'orme baisse la tête ; l'éclair brille de nouveau, et le tonnerre éclate : les nuages gonflés s'ouvrent et lancent à la fois une grêle de pierres.

Monté sur son palefroi, l'abbé de Saint-Godwin se dirige vers le couvent, à travers la plaine humide et ruisselante. Son petit chaperon est percé par la pluie, et sa ceinture peinte est très endommagée. Il dit son chapelet à rebours, ce qui montre son déplaisir ; l'orage s'accroît ; il cherche un abri près du chêne où le malheureux s'était réfugié. Son manteau est du plus beau drap de Lyncolne, attaché sous le menton par un bouton d'or ; sa robe blanche ornée de franges d'or, ses souliers relevés comme ceux d'un seigneur, montrent bien qu'il ne considère pas la richesse comme un péché. Les beaux harnais lui plaisent, ainsi que les ornements de la tête de son cheval.

— La charité, seigneur prêtre ! dit le malheureux pèlerin épuisé ; permettez-moi d'entrer dans votre couvent jusqu'à ce que le soleil vienne luire sur nos têtes, et que la bruyante tempête de l'air soit passée. Je suis vieux, pauvre et sans secours ; je n'ai ni maison,

ni ami, ni bourse ; tout mon bien est ce crucifix d'argent.

— Tais-toi, misérable ! dit l'abbé, ce n'est pas le temps de demander l'aumône ou des prières : mon portier ne laisse jamais entrer les vagabonds : je ne reçois que celui qui vit honorablement.

Le soleil en ce moment luttait contre les sombres nuages, et lançait un de ses rayons les plus brillants ; l'abbé pique son coursier et disparaît bientôt.

Encore une fois le ciel se couvre de lourdes nuées ; le tonnerre gronde. On voit un prêtre qui traverse la plaine ; l'habillement de celui-là n'avait rien de brillant et n'avait point de boutons d'or ; son capuchon et son petit manteau étaient gris, mais très propres ; c'était un moine des ordres mendiants. Se détournant du grand chemin, il se dirige vers le chêne où le pauvre s'est abrité.

— La charité, sire prêtre ! dit le pèlerin exténué, pour l'amour de sainte Marie et celui de son ordre.

Le moine alors détache sa bourse et en tire un *groat* [1] d'argent. Le pauvre pèlerin tremble de joie.

— Tiens, prends cet argent, il pourra te soulager, malheureux pèlerin ; nous ne sommes tous que les mendiants du Ciel, et nous n'avons rien qui nous appartienne réellement. Mais apprends de moi que nous rendons bien rarement un compte fidèle à Notre-Seigneur. Allons, prends mon manteau ; tu es presque nu, à ce que je vois ; il est à toi. Les saints sauront bien m'en dédommager.

Il quitte le pèlerin et poursuit son chemin. — O Vierge, et vous tous, Saints qui vivez en gloire, donnez la bonne volonté au riche ou la subsistance au pauvre.

Il faut se garder de juger Chatterton sur cette ballade, et cette ballade sur une imparfaite traduction. Mais ce sera en étudiant toutes ses œuvres, qui méri-

[1] Quatre pence.

tent un travail spécial et complet, que l'on appréciera la beauté simple des conceptions, la fraîcheur et la vérité des couleurs, et la finesse de l'exécution, où rien n'est négligé dans la science du détail, et où brillent toutes les richesses du rythme et de la rime. On verra, en apprenant ce langage renouvelé, de quelle force de tête était doué le jeune Anglais, et quelle devait être l'infortune qui a brisé de si hautes facultés.

J'ai vu dans une ancienne église, en Normandie, une pierre tumulaire, posée en expiation, par ordre du pape Léon X, sur le corps d'un jeune homme mis à mort par erreur. Moins durable sans doute que cette pierre, puisse ce drame être, pour la mémoire du jeune poète, un LIVRE EXPIATOIRE ! Puissions-nous surtout, dans notre France, avoir une pitié qui ne soit pas stérile pour les hommes dont la destinée ressemble à celle de Chatterton, mort à dix-huit ans.

Mars 1835.

FIN

NOTES

THOMAS CHATTERTON

BIOGRAPHICAL NOTES.

THOMAS CHATTERTON is for many people an unreadable riddle. Some see nothing in him but his precocious genius; others only his moral perversity; others, again, chiefly his incipient madness. The truth is that genius, madness, and perversity are all united in the complex nature of the young poet, and the only solution to such a psychological problem must fully account for the apparently preposterous blending of these contradictory elements in one and the same individual. Now, according to the latest researches of physiologists, degeneracy does explain at once the excessive and insufficient development of mental tendencies in ill-balanced brains; therefore, Chatterton appears to us as one of the most remarkable types of a superior sort of degeneracy.

Thomas Chatterton was the descendant of a long line of sextons attached to the old church of St. Mary Redcliffe at Bristol. His father, rising a little above this humble station in life, became a master in the neighbouring school and a 'sub-chaunter' in the cathedral church; he was, like his future son, Thomas, fond of reading especially antiquarian and poetical works, but dissipated in his habits, addicted to drink, 'an inconsiderate and unkind husband,' and, to boot, extremely proud; 'all the family were proud,' adds a friend of theirs. He died at the age of thirty-one. His wife, who was then only twenty-one years of age, was, on the contrary, of 'simple if not weak character,' with occasional 'flashes of temper.' Born three months after such a father's death (Nov. 20, 1752), the posthumous child soon evinced the most unquestionable symptoms of a suspicious legacy. His sister, during a longer life, more fully developed the morbid germs of their ill-fated birth: she was for some period, together with her own daughter, confined in a lunatic asylum.

Little Tom was at first so backward in his mental development, so liable to 'moody fits,' and altogether so unlike the

average child of his age, that the mother and friends were greatly concerned about his mental condition. 'He would sit alone for hours crying, or remain silent in a fit of abstraction'; a little later on, being either incapable or unwilling to learn anything, he was removed from his father's former school; 'they thought he was an absolute fool.' 'His thirst for pre-eminence' was then the more unaccountable; 'before he was five years old, he insisted on being master over his play-mates and in making their wills subservient to his.' But all of a sudden, having 'fallen in love with' the illustrated capitals of an old music folio, he rapidly made up for lost time. 'At eight years of age, he was so eager for books that he read from the moment he waked, which was early, until he went to bed, if they would let him;' on other occasions, after long moods of idle dreaming, he would 'snatch up a pen and write incessantly' in a small attic lumber-room above the dame's school kept by his mother; there, too, he would for hours vacantly ponder over quaint old parchments which his father had formerly taken from St. Mary's muniment-room; thus, though usually affectionate and at times impulsive, the strange boy grew remarkably thoughtful and even reserved for his age.

On August 3, 1760, he donned the blue-coat uniform of a charity school. Despite the few opportunities of the place, he again proved a more omnivorous reader than ever; but, remaining no less gloomy, he found no more intimate friend than an usher, Philips, who had, like him, a taste for poetry. Then Chatterton began to write both abusive satires about local events, and especially against his head-master, and pseudo-antique poems or prose-documents, chiefly about the church of St. Mary and the town of Bristol. The former were, of course, anonymous; the latter were ascribed, like so many succeeding ones, to 'Thomas Rowley,' a fictitious priest of the fifteenth century and a supposed friend of William Canynge, one of the chief citizens of the town in those days, and a founder of St. Mary's church. A Bristol paper published some of these crude compositions; an illiterate pewterer bought for a few shillings two forged pedigrees meant to flatter his plebeian conceit; an antiquary of some local repute included in his own books a few of these grossly fabricated documents. Such unwise encouragement proved more than sufficient to foster in the precocious, ambitious, and unscrupulous boy lasting habits of literary deception.

On leaving school (July 1, 1767) the fifteen-year old lad was apprenticed to an attorney of the town. The conditions

were, no doubt, most galling to his sensitive pride; he had to board with the servants, and even to sleep with the 'footboy', but, despite the close watchfulness of the said servants, and notwithstanding the lawyer's ruthless way of dealing with all unprofessional work, the poor scrivener's dull drudgery afforded him leisure enough to compose, together with much sham history and coarse satire, the greater number of his Rowley poems. It was noticed that, when engaged on such arduous and suspicious labour, the youthful forger was more gloomy and reserved than ever. No wonder: he had, by the aid of two or three imperfect glossaries, to impart to his modern English the most delusive garb possible in those unscholarly days; but, 'a great genius, as he would say, can effect everything.' Nor did he trust, but in two exceptional instances, either his relatives or his most intimate friends (for he had a few then) with the secret of his elaborate schemes, preferring in his perverse self-conceit the bitter pleasure of mystification to the frank enjoyment of more or less deserved praise. When compelled to account for his marvellous discoveries, he had either an evasive answer or some ready falsehood; or, at best, he produced old parchments blackened over by the smoky flame of a candle or besmeared by the sprinkling of some dark liquid. Once he managed to sell two such documents for two guineas; but vainly did he offer others; he then railed against his townsmen's mean and unappreciative turn of mind. Dissatisfied with a success so unremunerative, he ventured to practise similar frauds with one of the most conspicuous men of letters of the time, Horace Walpole; and for a while he actually succeeded in convincing the former champion of Ossian of his own merit; but Gray in good time warned his friend Walpole against the youthful rival of Macpherson. *Inde irae!*

Frustrated in all his efforts, the disappointed poet soon found his native town a very poor market for his spurious wares, and an unlikely place for the realization of his hopes. There was every reason for this dissatisfaction; first of all, his wretched circumstances and unhappy surroundings did not improve matters; nay, he was even shamefully thrashed by his brutal employer, who kept on repeating that 'his sullen temper was unbearable for the servants.' Moreover, his scathing satires brought down on him a good deal of personal hatred; so that one night he was roughly handled on a bridge by some one who threatened 'to spoil his writing arm.' Lastly, he had adopted towards the fair sex a rather dashing, lady-killing attitude which was not without untoward consequences to his self-

love. But the prevalent cause of unrest was no doubt his uncontrollable ambition. 'His ambition increased daily,' says his sister; 'his spirits were rather uneven, sometimes wildly mirthful, sometimes so gloomy that for many days together he would hardly utter a word, and that by constraint; confident of advancement, he would promise my mother and I should be partakers of his success.' In fits of despondency, he repeatedly yielded to haunting ideas of suicide; once, after some friendly lecture on this topic, he plainly confessed: 'It is my *Pride*, my damn'd, native, unconquerable Pride, that plunges me in Distraction. You must know that nineteen-twentieths of my composition is Pride. I must either live a slave, a servant; to have no Will of my own;—or *die*.' One morning the blunt attorney found on his apprentice's desk a most bewildering document: it was a half-burlesque, half-earnest testament, in Villon's style, avowedly dashed 'in the utmost distress of mind.' Forthwith Chatterton was allowed to have his own way, and he was not long in choosing a new calling.

> 'Farewell,' he said, . . . 'Lovers of Mammon . . .
> Ye spurned the boy who gave you antique lays,
> And paid for learning with your empty praise.'

A few days later (April 25, 1770), the would-be great genius was alighting from his provincial coach in the metropolis, whither his restless spirit had urged him to go. Though living at first in one of his poor relatives' most humble lodgings, he was nevertheless 'in high spirits.' He had already sent from Bristol all sorts of contributions, both political and poetical, to various London papers and magazines. Fortune seemed at first, indeed, to smile on him, for he was arriving at a period of time very favourable to the 'patriotic' party whose cause he had espoused: he was even introduced to some of the most popular leaders of the opposition against the Court party, amongst whom the demagogue Wilkes, and the Lord Mayor Beckford; they wondered how such a dapper little fellow could pen such smart articles. 'What a glorious prospect,' exclaims our hopeful politician; 'Bristol's mercenary walls were never destined to hold me: there, I was out of my element; now, I am in it . . . I have a universal acquaintance; my company is courted everywhere . . . I must be among the great; State matters suit me better than commercial; . . . the ladies are not out of my acquaintance . . . Bravo, hey boys, up we go!' Unfortunately, the popular party happened to be abruptly crushed by

authoritative measures from the Court, the aspirant pamphleteer had promptly to resort to more profitable business than writing (even for both sides, as he did at one time) clever imitations in Junius's or in Churchill's style. Then, he wrote brilliantly, and in a wonderfully short time, a most spirited burletta, for which he duly received five guineas, the greatest sum of money ever granted him. But, whatever other work he did, whether hack-work, or genuine poetry, was either indefinitely detained or shamefully paid, or even, in spite of fallacious promises, not paid for at all; merciless publishers unquestionably took advantage of his youthful inexperience; one of his best poems, *The Balade of Charitie*, was even bluntly rejected. Soon the scanty fees earned by indefatigable industry and prodigious versatility, 'his vigour and fire of youth,' were squandered either on kind gifts to his mother and his sister, or on fashionable dress meant for 'frequenting places of the best resort' or on less advisable pleasures, 'the wild expenses of a poet's brain.'

Thus, in spite of all his buoyancy, the poor 'fatherless, friendless, forlorn' lad had not been three months in his mistaken 'element' when, however abstemious he was, only indulging at times in drinking tea, he fell a victim to the pangs of hunger. Vainly did he try, like Smollett, to go to sea as a surgeon's mate; vainly did his relative advise him to get into some office: 'he stormed about the room like a madman and frightened her not a little by telling her he hoped with the blessing of God very soon to be sent to the Tower, which would make his fortune.' After the sudden death of Beckford, whom he had been led to regard in the light of a future patron, 'he was perfectly frantic and out of his mind, and said he was ruined.' Nevertheless, 'as proud as Lucifer,' he refused to partake of meals to which his relative kindly invited him. Indeed he had not eaten anything for two or three days, when, on his non-appearance on a certain morning (Aug. 25, 1770), they broke open his bedroom door; on the bare floor, all strewn with the scraps of his torn-up manuscripts, his emaciated corpse was found distorted by the writhing pains of arsenic poisoning.

> 'Farewell, my mother!' (he had lately written)
> 'Cease, my anguished soul,
> Nor let Distraction's billows o'er me roll!
> Have mercy, Heaven! when here I cease to live,
> And this last act of wretchedness forgive!'

So died in his eighteenth year 'the Mad Genius of Bristol,' as

he styled himself. 'If I do a mad action,' he had foretold, 'it is conformable to every action of my life, which all savoured of insanity.' Thus he proved true to his chosen motto: 'Alas! poor Chatterton!' for he has remained, in spite of all moral blemishes,

the marvellous boy,
The sleepless soul that perished in his pride.

The most predominant feature in his composition seems to have been, between the occasional fits of slothful melancholy, that wonderful activity we have already spoken of. From beginning to end Chatterton was always busy, bustling, restlessly engaged on some sort of literary work, whether in prose or in verse, whether genuine or spurious; but, at the same time, he was ever, and almost unavoidably, shallow, desultory, inconsistent (save in his systematic forgery), and, of course, unsincere. Does not indeed mental versatility usually verge on moral fickleness?

Besides the whole volume of the Rowley poems and other pseudo-antique prose-pieces, he produced in his five or six years' steady work a still bulkier book of modern verse; in this are strangely jumbled together fables and satires, eclogues and elegies, didactic epistles and amorous lyrics, a mock heroic poem and the smart but lewd burletta; there he imitates alternately or all together, and even at times boldly plagiarizes, the most fashionable writers of the day: Gay and Gray, Young and Pope, Collins, and, true to provincial taste, Butler. Yet, even in this bewildering medley of all styles an accurate observer may easily detect the two chief sources of his personal inspiration, i.e. his likes and dislikes; hence the satirical and the sentimental currents of his poetry.

Whether they are literary or political, or even merely personal, the satires truly deserve the hard judgement passed by a Bristol paper on the most famous one, *Kew Gardens*: The poet rambles mercilessly from London to Bristol,—from the Ministry to our Corporation,—from our national affairs to our domestic and civic tittle-tattle; one while abusing the bench of Bishops, and then condescending to throw his ink at the clergy of this diocese, abusing one after another, all without discrimination.' He even so relentlessly indulged in scurrilous abuse that a whole poem, *The Exhibition*, has not yet found an editor bold enough to launch it in print; what else indeed could be expected from such a disciple of Savage (who had died in Bristol in 1743) and of Churchill, as plainly acknowledges: 'When raving in the lunacy of ink, I catch the

pen and publish what I think; . . . when the strong fit of satire is upon me, I spare neither friend nor foe. . . . I value neither the praise nor the censure of the multitude. . . . All orders of mankind are fools or knaves.' Unfortunately, through some unlucky lack of more benevolent feelings, when he had some praise or some condolence to bestow on a friend's or on a patron's death, the former satirist's wild sincerity proved to be singularly tamed down into the most frigid style of lavish bombast.

The amorous poems, sad to say, are hardly better than the satirical ones. Chatterton's love is neither refined by tender sensibility, nor ennobled by lofty aspirations, nor enlarged by mystical glimpses, nor enhanced by dramatic passion; it is a mere sensual enjoyment, cynically selfish and avowedly vain-glorious. 'This vanity,' he himself says, 'this impudence, is all the merit, all the sense, through which to fame I tread.' True, he is no more 'a bestial buck' than 'a coward lover'; but he is, or at any rate pretends to be, 'a rake,' 'flattering, impudent and free,' 'who with the soul the body gains, and shares love's pleasures, not his pains.' 'So I, a humble-dumble drone,' he goes on, 'anxious and restless when alone, seek comfort in the fair.' 'My pulse beats high; my throbbing breast's on fire in sad variety of wild desire.' Of course, marriage is in his opinion 'of all states the worst, a stagnant pool of life . . . and love, without the purse, will soon grow cold.' At best, 'love is the blossom, the spring of the soul, . . . the only fixed means of improving the mind.' Yet, such as it is, though not yet purified by misfortune, this crude feeling turns out to be somewhat pathetic when, a few weeks before his death, the starving boy, pining for human solace no less than for bread, writes:—

Let mercy plead my cause; and think, oh! think!
  A love like mine but ill deserves thy hate:
Remember, I am tottering on the brink,
  Thy smile or censure seals my final fate.

It becomes even tragic when in an African eclogue he depicts two desperate lovers plunging 'to a watery grave' with the cry: 'God! take our lives, unless we live to love.' Truly he could describe himself: 'Whilst noxious vapours rise around, I sigh my tale of love.'

Religion had been to him scarcely a comfort or a guide during his life-time, but rather, according to the sceptical spirit of the age, a mere butt, the most inexhaustible laughing-stock. 'I am no Christian,' he would say; 'Opinion is

the only guide, the only God we know; Religion 's but Opinion's bastard son; Reason 's a thorn in Revelation's side'. . . . At most, he would coldly grant: 'I own a God, immortal, boundless, wise,' soon adding: 'In natural religion free, I to no other bow the knee: Nature 's the God I own.' But, 'when Melancholy's silent power was gliding through the shade, with raging Madness by her side,' then he began to surmise more: 'to live, then die,' he musingly thought with Young, 'man was not only made. There 's yet an awful something else remains, either to lessen or increase our pains.' At last, when Suicide was pressing him close in his solitude, when inborn Pride was gradually leading him to Despair, then he wrote, if not the most perfect, yet the most pathetic lines he ever penned, the ones most deserving to be preserved from oblivion, for they worthily seal his fate:—

The mystic mazes of Thy will
Are past the power of human skill.
O teach me in the trying hour
To still my sorrows, own Thy power,
But yet, with fortitude resigned,
I'll thank th' inflictor of the blow;
Forbid the sigh, compose my mind,
Nor let the gush of misery flow.

As to the famous Rowley poems, we think they have been greatly overrated; they are, though the most important, the least interesting of Chatterton's works. The two rambling, though unfinished, versions of *The Battle of Hastings*, the well-devised but childish tragedy *Ælla*, the fragmentary *Goddwynn*, the doleful ballad *Bristowe Tragedie*, together with the more perfect one, *Balade of Charitie*, *African Eclogues*, and other would-be archaic pieces, imply, notwithstanding the unfair means employed, stupendous labour from a poor, self-taught and ill-advised office-boy in his teens, miserably drudging from morn till night. Yet no less stupendous than such a labour is the ever-ready facility with which the chief types of mediaeval society are usually impersonated, and their various feelings vented. Unquestionably, too, spontaneous fluency of speech often expands into overflowing strains of harmonious verse, or occasionally, though more rarely, is couched in felicitous phrasing and lofty thought. Unfortunately, and in spite of such qualities, whether on account of the very excess of that fluent facility, or because of the imperfect disguise of the motley garb, there is not a single piece, not even *The Balade*

of Charitie, which affords either true emotion or presents sufficient perfection or originality to be termed a definite achievement rather than promising work.

Therefore, however hasty our inquiry may have been, we may perhaps safely conclude that, were it not for the undue amount of controversy raised by such spurious poems, were it not for the due amount of sympathy aroused by the poet's sad life and tragical death, the precocious genius of Chatterton, for lack of some perfect piece embodying its originality, would be quite forgotten. The interest which attaches to him being more human than literary or, even literarily speaking, more historical than aesthetic, the child-poet remains as one of the most pathetic representatives of that superior degeneracy which shone even more brilliantly, if not so tragically, in such compeers of his as Villon, Greene, and Poe, for instance; they all together with him appeal to our pity in the very words of a saner and serener master :—

We poets in our youth begin in gladness;
But thereof comes in the end despondency and madness.

Explanatory Notes.

Page 1, title. *Dernière nuit de travail.* With regard to this Preface we find in the poet's diary: 'What is lacking in the literary realm is *sincerity*. In accordance with this idea, I in the night of the 29th to 30th of June yielded to a necessity of imparting to the public, as to a friend, what I had just done for it. I was still greatly excited by the feverish enthusiasm of my work, and I could not help rushing along beyond the last word of my drama. The mould was full, and I had more melting matter left.—Now, on the point of having these pages printed, when coolly reading them over, I felt impelled to burn them as I often did many works of mine. I thought that such rapture was likely to be deemed by heedless readers a ridiculous one; but I bethought myself of those too who are more deeply impressed by such emotions as are aroused by earnest work, and I felt bound to give them a faithful account of my labour by showing them the fountain-spring of the very thoughts, the flow of which was still before their eyes.—Therefore, expecting the charge of impropriety, I have not been deterred by the opinion of cool-minded

people about the ingenuousness or the exaggeration of inspiration.' (*Journal d'un poète*, pp. 109–110.)

l. 1. *dans le silence d'un travail de dix-sept nuits*. It is interesting to note that De Vigny, like Balzac, Flaubert, and many other men of letters, preferred writing during the still hours of the night, when their mind, being undisturbed, could more easily work itself to a high pitch of more or less visionary ecstasy. It is almost needless to add that, though occasionally productive of superior literary achievement, such a practice, whenever protracted, has invariably proved baneful to the writer's mental equilibrium. De Vigny, who knew and felt the dangerous consequences of such a pernicious habit, vainly tried to get rid of it; he remained, according to his own phrase, whether at his country seat or in his town lodgings, 'a lyrical somnambulist.' (Cf. *Introd.*, p. lxiii.)

l. 2. *Les bruits de chaque jour* . . . De Vigny has dwelt over and over again upon the continuous strain of his inspiration (cf. *Introd.*, p. lxxiii); we need here but quote this entry of the diary: 'My perpetual habits of brooding meditation keep me so bent upon some ideas, that my night work is not brought to an end by sleep, but is resumed again as soon as I awake. Day-business is for me just what play-time was at school, and at night the morning work begins again with its usual steadiness.' (*Journal*, p. 150.)

l. 7. *des souffrances qu'il m'a causées*. In *Stello* as well as in his diary, De Vigny has repeatedly alluded to the sufferings of the poet which are the unquestionable outcome not only of his native morbidity, but also of his frequent overwork and of his occasional over-excitement.

l. 8. *aussi saint que la prière*. De Vigny has written elsewhere: 'Le beau, c'est la croyance; l'art, c'est la prière,' a sentence quite in accordance with the usual mysticism of all ecstatic thinkers. Likewise the philosopher Malebranche, who used to ponder over his metaphysical ideas in the darkness of his cell, defined attention 'as a natural prayer through which we obtain the enlightenment of our mind.' Besides this religious feeling of the inspired poet, the social mission which he has undertaken may also account for the solemn and somewhat biblical tone of this beginning. At any rate, it is quite obvious from these very words that De Vigny assumes himself to be no mere man of letters, but, above all, some providential reformer, a literary Moses. (Cf. *Introd.*, p. xxxi.)

l. 19. *Les étrangers ont bien voulu en traduire les mots*. The only translation of *Stello* into any language we know of is a

partial one in English, *Le Docteur Noir*, published together with *Sealed Orders* ('Le cachet rouge') in vol. xxxi. of the Parlour Library, London, 1847, 8°.

PAGE **2**. l. 5. *Rien ne me le prouve.* It is unquestionably true that there is but too much self-complacency in reviewing one's own work in such an indulgent manner. 'De Vigny admire son style, et il idolâtre son œuvre,' wrote Sainte-Beuve. 'Il gonfle ainsi chacune de ses productions; et, à force de la contempler, il finit par y voir tout un monde.' (*Causeries du Lundi*, ii.) Such 'amour-propre,' as he calls it elsewhere, was indeed one of the great writer's but too plain weaknesses, of course highly redeemed by the rarest and noblest qualities of the mind and of the heart.

l. 7. *Il fallait Dieu lui-même*, &c. It is remarkable that, in spite of his emphatic professions of atheism, De Vigny nevertheless persists in mentioning and even addressing God over and over again. Besides, in the play, Kitty Bell, and especially the Quaker, are genuine Christians, the latter even an earnest, though most tolerant preacher. Likewise, we read in Alexandre Dumas' *Mémoires* (ix. 133): 'After the rehearsal (of *Antony*), A. de Vigny, who was there, gave me some good advice. I had made Antony an atheist; he induced me to drop that part of his character.'

l. 10. *Cause* here means 'plea'; cf. *un avocat sans causes* = a briefless barrister.

l. 12. *le martyre perpétuel*: *martyre* thus spelt (with a final *e*) in the masculine means 'martyrdom'; cf. *la martyre*.

l. 24. *Il y a tel peuple qui n'en a pas un.* 'Les poètes sont-ils les plus intelligents des hommes? les conditions de leur existence doivent-elles être tellement anormales? Sont-ils vraiment rares au point qu'une nation puisse se vanter d'en avoir deux en dix siècles?' Do not these questionable statements imply at any rate such an exaggeration as impairs the very argument?

l. 29. *Auras-tu donc toujours*, &c. In Racine's *Athalie* (Act I, Sc. 1) the high-priest of Jerusalem says to the royal officer Abner:

> Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
> Peuple ingrat?

PAGE **3**. l. 20. *et les chiffrerait au besoin*, and would value them in figures, at a pinch.

l. 21. *genres* here means the various kinds of poetry (lyrical, dramatic, &c.).

l. 23. *couplet*, which etymologically means two lines in succession riming together, also means a stanza in a song, and thus, here, songs in general.

l. 28. *l'homme de lettres*. This fine, though somewhat contemptuous description of the *man of letters* as a sane, well-balanced, ever-buoyant individual, easily adaptable to all sorts of social and mental requirements, contains many features peculiarly suitable to such typical men of letters as Voltaire and Sainte-Beuve, for instance. It is but too obvious, unfortunately, that this versatility, which appears here as their most distinctive, though least valued quality, was the very one most deficient in De Vigny; hence his rather questionable right to lower it. At any rate, such a type implies too much practical selfishness to be very lovable and to deserve much praise, or indeed to need much help.

l. 30. *en vue* = conspicuous: cf. next page, l. 15, *ayant toujours en vue* = never losing sight of.

PAGE **4**. l. 28. *C'est le véritable, le grand écrivain*. This description of *the great writer*, or rather philosopher, or even prophetic reformer, does not seem to be as true to life as the former one: it reminds us of men differing so much from each other as Kant, Buffon, Rousseau, and even Lamennais, the latter of whom De Vigny greatly admired.

PAGE **5**. l. 22. *effleurer* = to 'just touch.'

PAGE **6**. l. 16. *C'est le poète*. In spite of some self-indulgent exaggeration, this picture of the poet painted by a poet seems to us the more interesting as being mainly true to life and in accordance with the latest psychological researches. The best and most common basis for poetical inspiration is indeed an extreme sensibility equally prone to soar, when roused, into sudden flights of ecstatic exaltation, and to drop, when exhausted, into protracted fits of melancholy. A glowing imagination served by a quickened memory is the mental result of such a fitful excitement, just as unfitness for a regular and active employment is its social consequence, a state of more or less conscious dreaminess being mostly prevalent between the two extreme stages of the mind. Hence, such words as (p. 5, l. 7) '*l'émotion* est née avec lui si profonde et si intime, qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des *extases involontaires*, dans des *rêveries interminables*, dans des inventions infinies. *L'imagination le possède par-dessus tout*' seems to us perfectly true. 'Puissamment construite'

(*ibid.*, l. 11) (this is questionable, since the very development of such abnormal faculties can hardly exist but at the expense of other mental development), 'son âme retient et juge toute chose avec une large mémoire et un sens droit et pénétrant' (De Vigny was ever proud of his own memory. By 'sens droit et pénétrant' (p. 5, l. 13) he very likely means intuition, in contradistinction from the two other means of acquiring knowledge, i. e. induction and deduction). '*Sa sensibilité* (*ibid.*, l. 21) est devenue *trop vive*; ce qui ne fait qu'effleurer les autres la blesse jusqu'au sang (cf. *genus irritabile vatum* of Horace, or "la susceptibilité souffrante des hommes de lettres" of Madame de Staël); les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées; ses enthousiasmes excessifs l'égarent; ses sympathies sont trop vraies; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres.' (This is very true on the whole, and especially as regards De Vigny himself at the time he wrote this.) 'Les dégoûts, les froissements et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattements profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables . . . De la sorte, il se tait, s'éloigne, se retourne sur lui-même et s'y renferme comme dans un cachot.' This loss of mental balance, through too great an alternation of excitement and exhaustion, which, by unfitting the poet for social life, drives him to solitary egotism, is as true of such different poets as Byron, for instance, and De Vigny himself. 'Mais le jour (p. 6, l. 3) de l'éruption, . . . on dirait qu'il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même, tant cela est imprévu et céleste! Il marche consumé par des ardeurs secrètes et des langueurs inexplicables. Il va comme un malade et ne sait où il va.' The unconsciousness of spontaneous inspiration is indeed a commonplace topic with most poets from the earliest ages. 'Il a besoin (*ibid.*, l. 10) de *ne rien faire*, pour faire quelque chose en son art. Il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son âme, et que le bruit grossier d'un travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir.' Quite true again; this unfitness of the perpetual day-dreamer for any practical activity and pecuniary concerns is well known. 'C'est dans la première jeunesse (*ibid.*, l. 21) qu'il sent sa force naître, qu'il pressent l'avenir de son génie, qu'il étreint d'un amour immense l'humanité et la nature.' Youth, being the most emotional period in man's life, has proved indeed with the vast majority of poets the most fruitful in poetical inspiration, if not always in poetical achievements.

PAGE 7. l. 4. *dont il a ombrage*, which he distrusts.

l. 8. *voici ce qu'il peut faire.* Perhaps no Government does more than that of France to encourage and stimulate intellectual achievement. There exist not only all kinds of training and technical schools for art as well as for science, but also numerous 'bourses' and 'prix' are now bestowed on youthful aspirants to literary fame as well as on artists.

l. 10. *une vie agitée, grossière* . . . There is every reason to suppose that De Vigny here alludes to his own military career (cf. *Introd.*, pp. viii–xi).

l. 14. *si son cœur ne se soulève pas trop violemment*: if he does not sicken too much.

l. 20. *le vrai Poème qu'elle portait dans son sein.* This, too, appears to be more or less of a personal allusion. De Vigny's poems were written in his youth. When he penned this preface it was after four years of comparative idleness, for during that time he had written nothing but his very prosaic poem *Paris* and his translation of *Othello*.

l. 23. *demi-suicides*. This idea of partial suicides, to which not only poets but all men endowed with a lively imagination are prone, is indeed a most true and very fine one. It can hardly be questioned that our worthy apostle of self-denial is here again thinking of himself.

PAGE 8. l. 1. *si le désespoir . . . le devoir*. These emphatic words very plainly show that De Vigny is not at all an advocate of suicide, as the *dénouement* of his play might have induced some to believe. Though he was so very careful to leave no doubt as to his opinion on the subject, he had over and over again to refute such charges of encouragement to *felo de se*.

l. 9. *déliés*, slender.

l. 17. *jusqu'à ce qu'il soit fou* . . . This description of despair as verging on monomania is perfectly accurate. Such besetting melancholy is indeed no mere passing illusion, but a permanent state of mental depression, usually the result of a similar state of physical and especially nervous exhaustion. It has been described over and over again by psychologists as irresistibly impelling a man to suicide, even after several frustrated attempts. Of course, all the finest ratiocination of the mind can no more cure this nervous ailment than any other bodily disease. Therefore the verdict of English juries as to 'dead in a fit of insanity' may be proved scientifically accurate in many instances of suicide. As De Vigny very nicely puts it further on: 'Ceci n'est pas de l'idéologie'; it is perfectly genuine science based on reality.

ll. 21–37. M. Ernest Dupuy in his *Jeunesse des Romantiques* (pp. 362–3) has rightly brought this comparison by the side of a similar one in Byron's *Giaour*, which poem had been praised by De Vigny in the *Conservateur littéraire* (p. 182) :—

The mind that broods o'er guilty woes
Is like the scorpion girt by fire.
In circle narrowing as it glows,
The flames around their captive close,
Till inly searched by thousand throes,
  And maddening in her ire,
One sad and sole relief she knows.
The sting she nourish'd for her foes,
Whose venom never yet was vain,
Gives but one pang, and cures all pain,
And darts into her desperate brain;
So do the dark in soul expire,
Or live like scorpion girt by fire;
So writhes the mind Remorse hath riven,
Unfit for earth, undoomed for heaven,
Darkness above, despair beneath,
Around it flames, within it death!

PAGE 9. l. 4. *Suicide* is here a masculine noun meaning a man who has committed suicide.

l. 10. *idéologie*: a contemptuous equivalent for philosophy expressed on account of Napoleon's famous sentence: 'Je n'aime pas tous ces idéologues.'

l. 14. *Je ne demande à la société* . . . Here is, indeed, the weak point of De Vigny's thesis. We agree with him that the true-born poet is through his abnormal temperament more or less unfitted for the usual requirements of social life, and when he has proved his superiority he merits some material as well as moral indulgence, if necessary, from the society to which he devotes his own life. But how are we to single out the true-born poet, the *rara avis*, from the crowd of youthful pretenders, or cunning dissemblers? Is every dreamy lad likely to become a poet? Are mere attempts sufficient proofs of sterling worth? Do even a score of goodly lines qualify a man for a whole life of laziness at the expense of the working community? No, the average boy's flitting whim very rarely develops into a manly, unflinching will supported by adequate mental powers. Who is to part chaff from corn? De Vigny argues that *he* would have given André Chénier a pension for life on his first reading the ode *La Jeune Captive* (cf. *Poésies Choisies d'André Chénier* of this series, p. 120), and

indeed rightly deserved it would have been. But would he have as deservedly given the same to Arvers for his single sonnet, however fine? Who is to judge indeed? We think the best step towards perfect fairness to both society and the individual poet has been lately taken by M. Sully-Prudhomme, who has nobly devoted his Nobel prize to the foundation of annual rewards (i.e. temporary helps) for the best poetical compositions offered by young men. The late M. Coppée has just done the same. Nor are these in France the only prizes deservedly bestowed for the same purpose by the French Academy, and also, we think, by the *Société des poètes français*. This is not yet enough, according to many; but what more indeed can be decently proffered than such discreet encouragement from competent literary societies? We must not forget either that this very plea of De Vigny in *Chatterton* was so far successful as to induce a contemporary of his, Count Maillé de Latour-Landry, to give the French Academy a sum of money sufficient for the bestowal of an annual prize to some destitute poet.

l. 16. *Werther et Saint-Preux n'aiment* . . . Every one has heard of the loves of Werther and Charlotte in Goethe's famous masterpiece; but those of Saint-Preux and Julie d'Étanges are perhaps somewhat less known to contemporary English readers in spite of the once world-wide renown of Rousseau's *Nouvelle Héloïse*. See the fine stanzas of Byron in *Childe Harold* (Canto III) about his great spiritual father.

PAGE **10**. l. 18. *Jean s'en alla*, &c. Nor is the example of Jean de la Fontaine very encouraging. A man who indeed, somewhat like Shakespeare, forsook in his native town his wife and children in order to go to the capital and there enjoy a merry life. If men of talent and even of genius are thus to set the example of utter disregard of the plainest virtues and most obvious duties, why should they not be followed by a host of would-be imitators whose sham talent and mock genius cannot in any way atone for their sure loss of moral sense? We prefer the morality of Milton and Wordsworth.

l. 23. *une marchandise qui ne plaît pas*. This is perfectly true. Intellectual, and not only poetical, originality is neither valued nor recompensed as it deserves, and even in this sphere success more often than not goes to the clever trickster rather than to the genuine inventor. The average man, of course, prefers the average book as being best suited to his own mental capacity, and there is no indication that it will not always be the same. The democratic levelling of the age

does not in the least prove favourable to the most justifiable claims of any superiority, and State interference is even more biassed by outside influence than academic bodies. It is likely, therefore, that rare originality will continue to find in traditional mankind a very reluctant market for its uncalled-for or at least unexpected products; and so intellectual genius, whenever deprived of a sufficiency of pecuniary means, will always have to meet, at least in its earliest attempts, with an unavoidable share of struggle. Hence, the efficiency of such pleas as De Vigny's lies perhaps more in the moral spirit of broad-minded and large-hearted toleration they may develop than in any practical scheme they may advocate. Cf. Stuart Mill's plea in favour of originality, even though eccentric, in his *Essay on Liberty*.

PAGE **11**. l. 8. *C'est au législateur à guérir cette plaie.* In reality, what can a legislator do for the benefit of poets? Plato turned them out of his aristocratic city as useless, dangerous, and even perverse members of the community. At any rate, De Vigny felt bound to find some practical means of legal intervention. In 1738 he proposed to Lamartine the following parliamentary bill:—'If a poet has produced a work worthy of general admiration, he shall receive a pension of 2,000 francs. If within five years he produces another work equal to the first one, the said pension shall be granted to him for his whole lifetime. If he has not produced anything within five years, the pension shall be withdrawn.' In 1841, in his address to the Members of Parliament, he merely asked for a pension of 1,500 francs, granted in the first instance for three years only; but he claims that the property of copyrights should be as perpetual as that of any estate, so that all the descendants (perhaps even any heir) of a man of letters should be entitled to the said copyrights until the very end of the world. That is doubtless going a little too far. At any rate, there is no doubt but that the copyright question, though greatly improved, has not yet been fairly settled in any country, and especially between different countries; it is being at this very moment discussed anew in France by the *Société des gens de lettres.*

l. 22. *Une idée vient au monde tout armée, comme Minerve.* Here is a case of self-blindness. As an unconscionable reasoner, De Vigny during his whole lifetime propounded all sorts and manners of literary theories, and, as will be seen, is about to indulge in a new one. See his prefaces to his Early Poems, to *Cinq-Mars*, to *Othello*, &c., and his *Journal*. We can only rejoice that he did not at any time cling to

them indefinitely. We are likewise sorry that he too often and too long allowed himself to be sorely fettered by such illogical trammels; for we believe that, had he not too readily yielded to such temporary constraints—as the romantic ones, for instance—his work would have been the richer and the finer. Literary theories are at best but the bootless generalizations of most personal and flitting moods. There is but one sound and everlasting principle of literary creation, which De Vigny has beautifully worded here; it is a pity for him and us that he did not cling to it alone: 'Une idée vient au monde tout armée, comme Minerve . . . Il n'y a ni maître ni école en poésie . . .'

PAGE **12**. l. 7. *le temps du drame de la pensée.* This is, we think, a somewhat unfair thrust at the recent or contemporary dramas of his more successful rivals, such as Alexander Dumas the Elder's *Antony*, for instance, and Victor Hugo's *Hernani*, *Marion Delorme*, &c. . . . These were composed according to the rather clashing formulae of the new romantic school, which he too had applied in his own *Maréchal d'Ancre*, though not so successfully. In 1832 De Vigny had already written in his diary: 'Dramas have now a tendency to place their interest in unexpected encounters and unlikely inventions' (p. 62). Compare another similar suggestion at the end of the same volume (p. 78, ll. 27–32), in which our self-complacent reformer goes so far as to say that he has turned the frivolous stage into a platform, nay a pulpit whereto earnest men and respectable families are to be attracted by grave and long philosophical, or lyrical, disquisitions.

l. 22. *le bien est impuissant* . . . As to the conformity of this idealistic conception of the drama with that of the classical tragedy, see *Introd.*, p. xxxvi.

l. 24. *J'ai voulu montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste, où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail.* De Vigny had already in 1833 written in his *Journal* (p. 81): '*Cinq-Mars*, *Stello*, *Servitude et Grandeur militaires*, sont . . . les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion.' One may see then that *Chatterton* too may be considered as a fourth part of that melancholy epic, just as the *Poèmes posthumes* are the last dirge. Indeed the whole work, nay the whole life, of De Vigny may be looked upon as one long, progressive, inexorable disenchantment of the idealist in this very realistic world of ours, except in the very last stage.

PAGE **13**. l. 2. *merveilleux enfant!* Cf. Wordsworth's

stanza, which had been quoted by De Vigny at the end of his volume:

> I thought of Chatterton, the marvellous boy,
> The sleepless soul that perished in his pride. . . .

Likewise Warton had called him 'a prodigy of genius.' As we see by the accompanying lines, De Vigny was not at all unaware of Chatterton's failings and shortcomings as an ideal poet; but he had no more scruple than any other idealist in discarding any real feature that might spoil an ideal type of his own creation. 'If a man,' he says, 'appears to me as a perfect model of a great and noble quality of the soul, and if anybody comes and tells me such ignoble traits as may disfigure him, I feel as sorry, even though I do not know him, as if I heard of some misfortune befalling me.' This is indeed a noble morality, but a somewhat misleading theory, as *Cinq-Mars* and the *Maréchale d'Ancre* may prove.

PAGE **14.** l. 10. *l'air à la fois militaire et ecclésiastique.* This symbolical description of Chatterton is quite in accordance with the romantic nature of the poet then prevalent in France. 'La poésie t'a marqué au front de son caractère fatal,' says the Quaker (p. 28, l. 16). But, of course, this last-born brother of Werther, René, and Childe Harold owes more features to his spiritual father than to his prototype, De Vigny being—more unquestionably than Chatterton—pale, weak, exhausted by night work, both simple and refined, both reserved and proud, both solemn and passionate, both military and clerical-looking. As to the 'energetic face,' we scarcely think it belonged to De Vigny any more than to Chatterton; nor is it generally a distinctive feature of the average poet. On the contrary, the strange mixture of solemn pride and bashful distrust quite agrees with the average poet's morbid personality, which, being usually more fickle than steady, is so prone to be by turns elated or depressed, either below or above the normal level of mental balance.

(Heading.) *Kitty Bell.* De Vigny seems to have borrowed this type of delicate, melancholy, submissive womanhood from English literature, if not from the English nation, where it is so often to be met with—in Shakespeare's dramas, for instance, as well as in Richardson's, and later on in Dickens' novels. 'Je la comparais, dit Stello (p. 45), à Paméla, ensuite à Clarisse, un instant après à Ophélia, quelques heures plus tard à Miranda.'

PAGE **15.** l. 6. *Repentirs* were long curls hanging along the

cheeks down to the neck, such as we see, for instance, in Elizabeth Barrett-Browning's portraits. 'En 1770, j'étais assez disposé,' says Stello anachronically about Kitty Bell (p. 45), 'à admirer les beaux cheveux attachés en large chignon derrière le cou, et détachés en longs repentirs devant le cou.'

(Heading.) *Le Quaker.* The Quaker's character is derived from *Stello's* Docteur Noir, who is avowedly a sardonic impersonation of De Vigny's reason, just as Chatterton may be looked upon as an ideal embodiment of his sentimentality. To this first stage of fictitious life he owes those faint traits of humour and misanthropy so distinctly prevalent in the former book; to De Vigny himself he owes that rather staid benignity which was somewhat awkwardly becoming his predominant feature. (Cf. De Vigny's remarks, p. 75, and *Introd.*, p. xxxii.)

(Heading.) *John Bell.* Do not these lines about the physical features of John Bell suggest a satirical caricature of John Bull's traditional type? (Cf. *Introd.*, p. xxxix, about the moral traits.)

PAGE **16.** (Heading.) *Lord Beckford.* Of course, the real Beckford has nothing to do with that mere pompous puppet. In the first place he had no other nobility than the annual lordship of any Mayor of London. He was, together with the demagogue Wilkes, among the most energetic leaders of the patriotic party against the Court. In May, 1770, he presented the King with a remonstrance from the City of London; but on June 21 he suddenly died. Chatterton's relations with Beckford do not present the former at all in a favourable light. On May 30, 1770, he writes from London to his sister: 'You have, doubtless, heard of the Lord Mayor's remonstrating with and addressing the King; but it will be a piece of news to inform you that I was with the Lord Mayor on that occasion. Having addressed an Essay to his Lordship, it was very well received, perhaps better than it deserved; and I waited on his Lordship to have his approbation to address a second letter to him on the subject of the remonstrance and its reception. His Lordship received me as politely as a citizen could, and warmly invited me to call on him again. The rest is a secret.' What is no secret, unfortunately, is that Horace Walpole asserts having seen an unpublished letter to Lord North by Chatterton, signed *Moderator*, which he describes as 'an encomium on the Administration for rejecting the Lord Mayor Beckford's remonstrance.' It bears the very same date (May 26) as another letter, signed *Probus*, addressed to the Lord Mayor and abusing the Government

on the same occasion. Indeed in his former letter to his sister Chatterton had added: 'He is a poor author who cannot write on both sides. I believe I may be introduced (and if I am not, I'll introduce myself) to a ruling power in the Court party.' On the sudden death of Beckford a few days later (June 21) Chatterton was none the less greatly disappointed: his unmitigated panegyric of the Lord Mayor at the expense of the Earl of Bute was not only useless, but even disastrous. 'He was,' says his landlady, 'perfectly frantic and out of his mind: he said he was ruined.' Indeed, a few days later, he was penniless and starving. From this brief account we may fairly conclude that De Vigny could hardly alight on a more unfavourable episode in Chatterton's career with a view to vindicate his memory. But our idealist did not mind: 'Le poète était tout pour moi, dit-il; Chatterton n'était qu'un nom d'homme ("un symbole," he adds), et je viens d'écarter à dessein des faits exacts de sa vie pour ne prendre de sa destinée que ce qui la rend un exemple à jamais déplorable d'une noble misère.'

l. 20. *Nota.* All these minute and elaborate details as to each personage's character and dress show at once how particular the author was in their delineation, and how unable he was to fully impersonate them on the stage by their mere acting. A truly dramatic poet needs no such artificial props for his self-sufficient creations.

PAGE 18. l. 2. *Monsieur* refers to Chatterton, though the following words might induce one to believe that it refers to John Bell. But this use of 'monsieur' in the third person is rather expected from a servant than from a lady; it sounds strange and unpleasant from the lips of a rich merchant's wife.

l. 4. *Le quaker hausse les épaules.* De Vigny has here curiously ascribed to an Englishman this shrug of the shoulders, which is across the Channel supposed to be so peculiarly French.

ll. 11–12. *ce sont des vanités du monde.* French critics have been struck by this puritanical trait of Kitty's. Théophile Gautier, for instance, goes so far as to call her 'angélique Puritaine.'

PAGE 19. l. 18. *Vous* . . . This way of saying 'vous' instead of 'tu' to one's own children has become in France rather uncommon and, hence, unnatural. 'Tutoiement' is prevalent nowadays from parents to children, though not always from children to parents. Perhaps De Vigny wished here to

imitate English manners, just as he has further on imitated the Quakers' habits by resorting to 'thou' and 'thee'.

l. 35. *Il faut le garder, ma fille!* From this very beginning we may quote De Vigny's own words: 'Behind the written drama there is another one which writing does not reach and which speech does not express. This drama lies in the mysterious love of Chatterton for Kitty Bell, such a love as may be discerned, though it is never told, the love of two such pure beings as will never dare to talk nor even to remain alone except on the point of death; a love that has no other token but timid looks, no other message but a Bible, no other messengers but two children, no other caresses but the trace of lips and tears that these innocent brows convey from the young mother to the poet, a love ever restrained by the Quaker's trembling hand or rebuked by his softened voice.' Such platonic love may indeed remind us of De Vigny's own sentimental attitude towards Madame Dorval in the beginning of their intercourse, that is at the very moment when this drama was written partly for her own sake.

PAGE **20.** l. 12. *La voix de leur père me répond là!* means 'echoes' here, i.e. smites my heart. Let us here recall De Vigny's commentary: 'On sent que les élans de son cœur, contenus par le devoir, lui vont être mortels aussitôt que l'amour et la terreur l'auront vaincue.'

l. 27. *Kitty Bell sort . . .* What appears best from this very beginning, and what is best indeed here as throughout the play, is the subtle delineation of Kitty's very delicate nature, at once so delicate physically as to be painfully moved by her husband's angry voice, and so delicate morally as to blindly mix overscrupulousness together with pitiful, though unconscious, love.

l. 32. *le juste selon la loi.* It is plain here as throughout the play that De Vigny is taking an interest in the great economical movement of England in those days, just as he was eagerly watching the slower social changes in France. His antipathy to the fierce employer John Bell clearly shows that he sides with the working classes, in spite of his old hatred for the revolutionary mobs (cf. *Stello*, and even *La Maréchale d'Ancre*). There is no doubt that never was the conflict between Capital and Labour fiercer than in England in those early days, when it was crudely believed and even dogmatically taught that nothing but the economical laws of competition, demand, and production must have free play, even at the expense of the moral laws of charity, kindness, human

duty. But, from the merely dramatic standpoint, no fault can be found with putting on the stage such an exaggerated, and hence unlikely, type of the patronal as well as household bully as this relentless Mr. John Bell. At any rate, when he had witnessed the civil disorder brought about by socialism in France after the Revolution of 1848, De Vigny, says Lamartine, 'repented having flattered and encouraged in *Chatterton* that misshapen and mischievous utopia; he dreaded it for society as being mortal. Either a republic like mine, or an Empire like Napoleon's, whatever would get rid of this nightmare, had his preference. He wanted a deliverer at any price, even at the expense of parliamentarism, which he did not trust any more than I do.'

PAGE **21**. l. 31. *Gardons bien les sous*, &c. This penny-wise and pound-foolish principle is certainly not the one to which England owes her industry and by which her trade has developed, but it is rather according to the opposite proverb: 'Nothing venture, nothing have.' Nor could mere thrift sufficiently account for such industrial success as that ascribed to John Bell.

PAGE **22**. l. 17. *toise*, an old measure about six feet long. *Vous mesurez tout à votre toise* means 'you value everything by your own measure,' i. e. according to your own principles, from your own point of view.

l. 22. *chétive* (from the Latin *captivus*) nowadays means 'sickly, scanty.' (Cf. *caitiff* in English.)

l. 28. *Le bêlement de tes moutons* . . . This is an obvious thrust at the sweating system, so prevalent chiefly in the wool and cotton trade, as well as in the tailoring department of metropolitan industry.

PAGE **23**. l. 25. *Ne fais-je pas travailler ma femme, moi?* So far as we know, this trait is untrue as referring to an English manufacturer's wife, who is not even, as a rule, aware of her husband's industrial proceedings. It would be truer in France if referring especially to tradespeople's wives, who have indeed very often proved excellent managers, even at the head of such important firms as the Paris *Bon Marché*, for instance. As to this way of recruiting customers for her husband among visiting lords, that seems to us a bewildering conception of Mr. Bell's. No less strange is his way of harbouring in his private house a Quaker and a young lodger, the latter for a paltry sum of money.

ll. 34 *et seqq.* As an idealist De Vigny had a particular hatred for these utilitarian principles which had come, together

with the Orléans dynasty, from over the Channel into the France of those days. 'Enrichissez-vous' was supposed to be Guizot's ever-recurring advice to the middle classes, and hence the motto of the *bourgeoisie*.

Page **24**. ll. 1–4. This is a rather strained development of the proverbial English saying: 'Time is money.'

l. 18. *conséquent* here means 'consistent'.

l. 19. *Il reprend son livre*... There is a very interesting bit of dialogue between De Vigny and the historian M. de Barante about this very scene: 'He told me,' says the *Journal* (223), 'that he had seen *Chatterton* performed in Petersburg, that Mlle Bourbier acted Kitty Bell, though not so well as Mme Dorval, who was beautiful. Then he spoke of the play itself, declaring that it was anti-social.

'A. de V. This is a very hard stricture, Sir; I do not know of any means of improving society but by compelling it to pity the very victims of its own faults and cruelties . . .

'M. de B. One should be impartial; and, in this affair, for instance, the workmen are open to many charges.

'A. de V. Sermons, satires, comedies, must have no impartiality! The duty of a poet, of a writer, of an orator is, to my mind, to be partial . . . No wrong could be redressed, no defect corrected, if the same man had with one hand to thrust at and with the other to parry the vice or ridicule to be suppressed.'

We do not think such a defence of partiality right or safe in the least. It is for the very reason, we believe, that exaggeration is always the cause of excessive reformation, that reaction too is bound to follow. Every human improvement, and especially social progress, is, in the long run, relaxed by such fitful excesses in either direction, the very moral basis of which is unfairness. So true is this result in this special case that in 1857 this so much disparaged John Bell appeared to the ultra-romantic Th. Gautier as 'the most reasonable personage in the play' (*Histoire du Romantisme*, p. 158).

Page **25**. l. 11. *Finesse* here means shrewdness. Cf. the words *finaud*, *finasser*.

l. 34 *seqq*. *De frayeur en frayeur*. Why such a dismal prophecy? Is this De Vigny's conception of female life in England?

Page **26**. l. 14. *Ton âme te ronge le corps*. It may seem strange that these mere words of the Quaker about the health of Chatterton imply quite a revolution on the French stage. So lofty in its idealism was the old classical tragedy that it

would never have lowered itself to such commonplace inquiries about a hero's physical state; such personages had souls rather than bodies. In the romantic dramas these bodies live, suffer, bustle, thrill even (though not here) to an excessive degree.

l. 26. *ton esprit expérimenté* . . . It was De Vigny's own belief that poets owe to their poetical insight an uncommon and almost inborn experience. 'My life is two hundred years old,' he writes in his own Diary (p. 24). 'Through fancy we grow older, and we often feel that we have seen in our dreams a wider space of time than in our lives. Empires crushed to ruin, women fondly loved, passions worn out, intellectual powers acquired and lost, families forgotten, well! how long I have lived! has it not been so for two hundred years?' (Cf. p. 47, l. 10.)

l. 33. *la science universelle, c'est l'infortune.* Likewise, De Vigny had written in his Diary (p. 315): 'Le malheur, c'est la pensée,' and in his sketched sequel of *Eloa*, 'Hell was the hell of thought.'

PAGE **27**. l. 21 *seq. pourquoi on ne se laisserait pas aller à la pente de son caractère.* Is this sad, though solemn way of indulging oneself, of drifting according to the impulse of every whim or vagary, of yielding submissively to all circumstances as well as to all men, in accordance with the energetic countenance described in the beginning (p. 14)? Had not De Vigny himself written on the very first page of his *Journal*: 'Le vulgaire est entraîné, les grands caractères sont ceux qui luttent . . . Le fort fait les évènements, le faible subit ceux que la destinée lui impose' (p. 23)?

ll. 30 *et seqq. On me trahit de tout côté* . . . This inactive contempt for mean wiles enhanced by proud self-esteem was De Vigny's own attitude towards his personal enemies, Sainte-Beuve, for instance; he writes in the opening pages of *Stello*: 'Il n'en veut à qui que ce soit, de quoi que ce soit. Agir contre lui, le tyranniser, le persécuter, le calomnier, c'est lui rendre un vrai service; et, s'il apprend le mal qu'on lui a fait, il a encore sur la bouche un éternel sourire indulgent et miséricordieux' (p. 2).

l. 35. *ourdir les fils = to weave yarns*; here meaning 'to plot.'

PAGE **28**. l. 3. *N'avait-elle pas son but en me créant?* Instead of Providence and God read Fate and Destiny, and you almost have De Vigny's own opinion about our human lot. We are practically, though not mentally, helpless; we must suffer, but

we may despise. Silent meditation lifts up our pride above every contemptible evil.

l. 5. *Est-ce à moi de démentir Dieu?* If we were to trust this reasoning of Chatterton, the first duty of a man would be to follow every inclination, to listen to any inward prompting, to obey all contradictory impulses of his nature, and we should call that 'to assert our own self,' 'to fulfil our law,' 'to be true to Nature,' 'not to belie God.' We cannot help thinking that this fallacious self-indulgence is, on the contrary, the very gist of all weakness, of much unhappiness, of a good deal of sophistry. (Cf. Nietzsche.) 'Self-reverence, self-knowledge, self-control—these three alone lead life to sovereign power,' rightly says Tennyson together with our classical poets.

l. 6. *En toi, la rêverie continuelle a tué l'action.* This is true with regard not only to Chatterton, but to all men, and especially to De Vigny, whose mental impotence was, we think, mostly due to his inveterate habits of constant reverie.

l. 16. *Elle t'a marqué au front . . .* This dismal fatalism is the characteristic feature of all romantic heroes, Goethe's and Byron's and Shelley's, as well as Chateaubriand's, Hugo's, Musset's, &c., just as an unconquerable faith in the worth of human will, on the contrary, characterizes most of the classical heroes, especially those of Corneille, who assert with such manly nobleness:—

> Je suis maître de moi comme de l'univers;
> Je le suis, je veux l'être.

ll. 28–31. *Ami, je t'aime pour ton caractère sérieux, &c.* Here is shown De Vigny's secret preference for the simple and earnest and unconventional worship of the Friends, whose Meeting-houses he must have frequented during his various stays in England.

PAGE **29**. l. 3. *n'ai-je pas quelque droit à l'amour de mes frères, &c.* Notice the fine page of *Stello* (p. 19) about love as the poet's truest inspiration.

ll. 6–26. . . . *faire vivre les morts et mourir les vivants.* Chatterton's sad career of forgery could scarcely be more poetically described. De Vigny is well aware that his description is scarcely true, but he does not care. For his idealistic purposes, as he has said, Chatterton is a mere symbol, just a name; that is *the* poet, according to De Vigny's mind, whatever be the conventional trappings. Cf. the note on Chatterton, pp. 96–102.

ll. 18–20. *j'ai écrit . . . en vers à demi saxons et francs.* However audacious he was, Chatterton never durst write, like King Harold to Duke William, in the childish (?) language, 'à demi saxon et franc (?)' of the tenth century (that would have been at any rate the eleventh century). His most ancient pseudo-document in verse is a fragment ascribed to a fictitious abbot John of the twelfth century; but that twelfth-century language is the very same as the one used in all the Rowleian poems, being a mere medley of old words of all ages borrowed from Speght's, Bailey's, and Kersey's dictionaries, very often wrongly used and wrongly spelt. The *Battle of Hastings* is supposed to be a fifteenth-century translation of the Saxon monk Turgott of the eleventh century.

l. 23. *ils l'ont adoré comme l'œuvre d'un moine.* As we remark further on in the notice of Chatterton, the author of the Rowleian poems never (but twice, and then not publicly) acknowledged the authorship of these poems; he assigned them to the fictitious priest of the fourteenth century, Thomas Rowleie, thus preferring the pleasure of mystification to the enjoyment of more or less deserved praise.

ll. 33–35. *Puissent les hommes pardonner à Dieu de m'avoir ainsi créé*, &c. These are De Vigny's own convictions expressed elsewhere, and especially throughout *Stello*, the gist of which is that the poet is hated by the autocratic power as being dangerous, by the constitutional government as proving useless, by democracy as affecting superiority.

l. 34. *Est-ce excès de force, ou n'est-ce que faiblesse honteuse?* It is both; there is unquestionable power in poetic genius, just as there is unquestionable weakness in self-indulgence, even the best of poets having to adapt himself, more or less, to the unavoidable requirements of life on this planet of ours, among fellowmen, in a certain state of society.

ll. 35 *et seqq. n'est-ce que faiblesse honteuse*, &c. This powerlessness, or rather this unwillingness, to impose upon oneself the slightest self-restraint with a view to the most obvious duty of man becomes the more unbearable when it is clothed in such lofty, proud language. And yet self-control, together with self-denial, that is self-devotedness for others' benefit, or, in one word, unselfish activity, would prove to be the best remedy for such a moral disease.

PAGE 30. l. 6. *Ce corps, dévoré dès l'enfance . . .* Here we are reminded of De Vigny's own military career partly impaired by his bad health.

l. 14. *la Distraction, la Poésie.* Cf. *Introd.*, p. lxxiii.

l. 20. *Parce qu'il le faut.* The peculiar constitution of the true poet is forcibly marked in all this scene.

l. 30. *Les guérira qui pourra*, 'let those cure them who can.' Compare such similar sentences as: *qui vivra verra*; *rira bien qui rira le dernier*; *advienne que pourra.*

It is but too obvious that the Quaker, instead of being the stern, clear-sighted doctor he believes himself to be, is on the contrary a lenient, partial, blind adviser, whose very indulgence is rather baneful than useful to his friendly patient; for, by finding fault with the world rather than with the invalid, he fosters instead of curing the evil, and so becomes the worst of physicians. Such partiality may indeed most easily be accounted for: Chatterton and the Quaker are but two halves of De Vigny: his poetical sensibility and his argumentative reason; and, of course, the poet's head, to use his own words, could not be too hard for the poet's heart; or, if you prefer another way of putting it, what old man is not too prone to excuse his younger self?

PAGE **32**. l. 9. *Où je vois un mystère, je vois une faute.* A good trait in this coarse, unkind, pharisaic nature of John Bell.

l. 12. *vous* here means 'one'; hence *pourquoi vous être cachée?* means, 'why should it be hidden from any one?'

l. 25. *un bas-bleu.* In the original it is UNE *bas-bleu.* Nowadays we usually say UN *bas-bleu*, though always referring to a woman.

PAGE **33**. (Third heading.) *Scène première.* In this scene the delicate promptings of a scrupulous conscience are subtly opposed to the coarse imperiousness of more or less conventional rights. As in the previous scene with the workmen, John Bell remains 'juste selon la loi,' whereas his wife is 'juste selon la conscience.'

PAGE **35**. l. 15. *il ferait mieux de se faire sauter la cervelle*: 'he'd better blow out his brains.'

l. 35. *la contagion de mon infortune.* The wild, disconnected, seemingly raving speeches of Chatterton in this scene betray a mind actually distracted by incipient madness. External nature can no longer counterbalance his wild excitement. He has lost all control over his distempered sensibility. His sad notion about the contagiousness of his own fatalism is ranting, though not uncommon superstition. His frantic craving for solitude reminds us of De Vigny's own words: 'La solitude est sainte, . . . La solitude est empoisonnée,'

and the very last words : ‘ Voilà comme on dépiste le sanglier solitaire,’ cannot but call to mind his famous poem : *La Mort du Loup*.

PAGE 36. l. 9. *il n'est donc plus malheureux ?* The contrast between John Bell's and Kitty Bell's attitude towards Chatterton when they hear of his social rank is interesting as clearly evincing that the hatred of the former is chiefly founded on contempt and the love of the latter on pity. ‘ Hélas ! il n'est donc plus malheureux ?’

l. 12. *Invitez-le à prendre le thé* . . . Truly this way of inviting to a morning tea young lords on their way to a hunting party seems nowadays peculiarly odd. We doubt whether it was ever customary in England, even in the eighteenth century, to have such tea breakfasts with guests. At any rate the idea of inviting Chatterton to a meal is very likely borrowed from his real life : ‘ For a few days,’ we read in Edw. Bell's *Memoir*, ‘ he lingered on in gradually increasing destitution. Without any means of earning a subsistence, he was too proud to beg it, or even to accept it as an alms. Mr. Cross, an apothecary with whom he had formed acquaintance, several times pressed him to take a meal with him, but he continually declined. Once only was he induced to join him at supper, and he was then observed to eat “ voraciously.” A day or two later, Mrs. Angel, his landlady, noticed his evident want, and “ as she knew he had not eaten anything for two or three days, she begged he would take some dinner with her on the 24th of August ; but he was offended at her expressions, which seemed to hint he was in want, and assured her he was not hungry.” ’

PAGES 37–40. SCÈNE III. We look upon this scene as the worst in the play. The silly, indiscreet, saucy, patronizing talk of the young tipsy lord, the disgusting bet of his equally vulgar friends, the revolting manner in which John Bell thrusts his gentle, bashful wife into the arms of all these youthful fops, are indeed as displeasing as they are untrue to life, and even unnecessary to the scheme. Nor is even Kitty's only reply to the point and in the right tone (p. 38, ll. 24–26).

PAGE 37. ll. 4, 6. *C'est de l'orgueil* . . . The clashing conflict of the two prides, the merchant's and the poet's, is neatly set off in these two lines.

l. 26. *j'ai été à l'Université avec lui.* Chatterton had no University education : he was a charity boy of Colston's

Hospital at Bristol. His father was hardly in a position to sell horses to young lords supposed to be his son's fellow-students: he was a schoolmaster, and he died before his son's death. Nor could the young lords learn the poems of *Harold*: they are over 1,200 lines long, and in a language scarcely fit for recitation.

PAGE **38**. ll. 14, 27, 37. *sauvage.* The word 'sauvage' has two meanings in this page: (1) *shy, unsociable*—in the first two instances: 'tu étais déjà bien sauvage,' 'elle est si sauvage, milord'; (2) *wild*, in the third one: 'Quel est cet animal sauvage?'

PAGE **39**. l. 4. Cf. *faire lever un lièvre*, to start a hare.

ll. 9–12. *souviens-toi de Primrose-Hill* . . . No doubt some reference to a duel between Lord Talbot and Chatterton at Primrose Hill.

PAGE **40**. l. 33. *Je vous racommoderai avec Sa Seigneurie:* 'I'll reconcile you to his Lordship.'

PAGE **41**. ll. 6–9. *la solitude devient un amour bien dangereux*, &c. Though worded with some poetical exaggeration, this remark is sound and quite in keeping with De Vigny's own opinion as expressed elsewhere.

PAGE **42**. l. 28. *ne sortez pas que je ne sache*: i. e. 'ne sortez pas *avant* que je ne sache.'

PAGE **43**. l. 31. *Mais, mon ami*, &c. This speech of Kitty Bell's is certainly one of the finest passages in the play, both for its sentiments and their expression.

PAGE **44**. l. 31. *il y a des moments où je voudrais être catholique.* Compare this passage with that (p. 28, l. 30) in which De Vigny seems to betray some preference for the Quakers' worship.

PAGE **45**. l. 9. *Et d'ailleurs, et d'ailleurs* . . This frantic, rash and raving language clearly shows that Chatterton's distraction is more and more trespassing over the boundary-line of sanity.

PAGE **46**. l. 7. *je suis ouvrier en livres.* If we remember that, by losing his wife's fortune and every hope as to any diplomatic or political career, De Vigny, too, was compelled to be a mere man of letters, we may believe that, in writing these words and the preceding passage, he may have been to a certain extent thinking of his own condition.

l. 28. *la plus forte raison ne tiendrait pas à ce qu'il souffre:* 'the strongest mind could not stand what he undergoes.'

PAGE 47. l. 9. *la pitié.* This beautiful conception of love through pity is the very subject of one of De Vigny's finest early poems, *Éloa* (cf. *Introd.*, p. xxvi), and is partly resumed in one of his latest poems, *La Maison du Berger* (*Ibid.*, p. lxxxv).

ll. 10–12. *dont l'esprit a trop* . . . This mixture of intellectual maturity and sentimental youthfulness in the poet is a favourite idea with De Vigny. Such inequality in the mental development of superior men is indeed true to life, and has been over and over again observed by scientists. (Cf. note to p. 26, l. 26.)

PAGE 48. ll. 7–16. *Il est atteint d'une maladie toute morale*, &c. De Vigny had lately treated this very question of youthful suicide in his poem *Les amants de Montmorency* (1830). What he says about the contagious and almost incurable character of this mental affection, especially common in young idealistic lovers, is scientifically true. Besides, it stands to reason that the adaptation to all the mean or painful miseries of real life is most difficult when, under the influence of youthful imagination and love, some lofty ideal of happiness is both more imperious and less attainable.

PAGE 50. SCÈNE PREMIÈRE. It is very likely that De Vigny was thinking especially of this long soliloquy of Chatterton, and also of his many discussions with the Quaker, when he wrote with some self-complacency: 'Le peuple le plus impatient a écouté les plus longs développements philosophiques et lyriques.' It is none the less noteworthy that these romantic playwrights who had so indiscreetly laughed at the windy speeches of classical tragedy actually outstripped them over and over again. Compare in Hugo's *Hernani* the famous speech of Charles the Fifth before the tomb of Charlemagne. They out-herod Herod, though they blame such a thing. Yet it must be acknowledged that De Vigny has been very skilful in imparting much variety to this monologue by the many changes either in feeling or in tone.

ll. 8–22. This pathetic description of the mental process of the poet resorting, under the pressure of necessity, to lyrical or to dramatic poetry lacks neither truth nor force nor beauty.

PAGE 51. ll. 3–6. *Chaque minute de recueillement* . . . There is much truth also about that pecuniary value of literary work: words fetch higher prices than thought.

ll. 16, 31. There is much truth again in that constant recurrence of his love amidst the uncontrollable stream of his despondent reveries. Besides, let us remember that De Vigny had over and over again, and especially at this time, written in his *Journal*: 'Weariness is the ailment of life. To cure it, very little is wanted, "love" or a "will". That's what we are mostly deficient in. Yet some love, any love, or some steady will-power for any purpose would be quite enough to revive our taste for life and keep it up if but for a few years.' Is not this the very thought of Chatterton?

PAGE **52**. l. 3. *il fallait un frein*. It is quite true that Chatterton's natural facility had rather to be checked than urged; it was somewhat the reverse of De Vigny's slow but thoughtful mind.

l. 19. *Si j'étais catholique* . . . It is true that Chatterton, though a Deist, preferred the Roman Catholic Church to the Protestant ones, as is stated in the last article of his belief: 'The Church of Rome (some tricks of Priestcraft excepted) is certainly the true Church.' In his Rowleian poems he describes only good priests and good monks.

l. 25. *Le mot entraîne l'idée malgré elle . . . O Ciel! la folie ne marche-t-elle pas ainsi?* This is indeed one of the most common processes of a diseased brain. Not only do haunting words suggest irrepressible, though sometimes absurd thoughts, but mere sounds bring about whole trains of similar sounds sometimes implying more harmony than sense. The perusal of some journals edited by patients in lunatic asylums would prove most interesting in this respect, for their achievements are, by no means, always valueless. It is a well-known fact that Christopher Smart's *Song to David* was written in a fit of madness, just as was Coleridge's *Kubla-Khan* in an unconscious state of somnambulism.

PAGE **53**. l. 5. *pour avoir son or*. All these were the moral themes over which De Vigny's philosophical mind usually pondered; of course they had very little to do with the real Chatterton's often shallow thought.

l. 9. *Jeremiah Milles*, D.D., Dean of Exeter, was the second editor of Chatterton's works (1782), Tyrwhitt being the first. He gave a fine quarto edition of the Rowley poems, which is the most elaborate one, says Dr. Skeat, though the most worthless from the philological point of view. Being unable to decide whether the said poems are genuine or not, he ingenuously states his own doubts; such is his crime against Chatterton's fame.

l. 10. *Warton, Thomas* (1728–90), author of *The Pleasures of Melancholy*, Poet Laureate after Whitehead, and the writer of an *Inquiry into the authenticity of the poems attributed to Thomas Rowley* (1782).

ll. 16–35. *Bon vieux marin*, &c. De Vigny wavers a good deal about Chatterton's father: he is by turns a sea-captain, as here; a poor soldier (p. 65, l. 21); a horse-seller and money-lender to young lords (p. 38, l. 3), and a well-to-do man affording his son a university education and bequeathing him snuff-boxes set with diamonds. The plain truth is that, the descendant of a long line of sextons of St. Mary's church in Bristol, Thomas Chatterton, the poet's father, was but a poor schoolmaster of that town, eking out his living with the small wages of a 'chorister' in Bristol Cathedral. He was, like his son, 'a peculiar character,' 'intellectually above his station,' 'fond of reading,' 'specially given to antiquarian studies,' 'with a turn for poetry'; as proud as every one in his family; but he was, besides, 'dissipated in his habits, a frequenter of the tavern, an inconsiderate and unkind husband.' (Edw. Bell's *Memoir.*) As he died at the age of thirty-nine years, he could never be an old white-haired man; as his son was born three months after his death, the latter could not possibly remember his father.

PAGE **54**. ll. 20–34. *Les païens disaient cela*, &c. Not only the Stoics, but also the Epicureans, looked upon suicide as a reasonable escape from the troubles of this world. Yet Epictetus allowed men to resort to it only for the highest reason of human dignity, i.e. when moral liberty was no longer possible, whereas Epicurus permitted it whenever a man found in his life the sum of evil superior to the sum of good; and, of course, with many of his followers the slightest reasons to depart might counterbalance the weightiest reasons to remain. As to De Vigny as a follower of Epictetus, and especially Marcus Aurelius, see *Introd.*, p. lxv.

PAGE **55**. l. 5. *Connaissez-vous beaucoup de lâches qui se soient tués.* Though there is still 'method in this madness,' as Polonius says, such a raving, ranting, desultory speech distinctly shows that henceforth the poor helpless Chatterton has no more control over his thoughts than over his acts; being weak rather than violent, he is ripe for no other crime than self-murder. At any rate, this is a good scene of incipient madness.

PAGE **56**. l. 6. *Les hommes d'imagination sont éternellement crucifiés; le sarcasme et la misère sont les clous de leur croix.*

This is a customary topic with De Vigny, especially dwelt upon in *Stello*. (Cf. *Introd.*, p. xxxii.)

PAGE 57. l. 16. *je ne puis donc plus vivre* . . . It is worth noticing how deeply Chatterton's love differs from the love of such other romantic heroes as Dumas' 'Antony' or Hugo's 'Hernani,' 'Didier,' &c. . . . Theirs is a sudden, impulsive, irresistible, almost frantic passion which maddens them to crime; his is a slow, quiet, tender, bashful sentiment, which purifies and even fortifies his soul. Such love is indeed quite in keeping with what we know of the platonic intercourse of our idealistic poet with Madame Dorval, at least in its beginning.

In this 'drame de la pensée,' as De Vigny calls it, where there is more analysis than drama, more discussing than acting, this is one of the best scenes, because the train of arguments is cleverly managed by the old Quaker, and this clever management imparts some lustre to his rather dull and passive part as a powerless though acute observer and adviser.

PAGE 59. ll. 10–20. *Elle s'assied à ses pieds* . . . This patronizing attitude of the Quaker, viewed in the light of Kitty Bell's submissiveness to him, is not unlike the one assumed by De Vigny in his correspondence, especially with women; but it must be acknowledged that he seldom found such a submissive protégée as Kitty; 'the little Viscountess,' his cousin, rebelled more than once.

l. 25. *On entend le cor de chasse.* Such blowing of the horn in front of a private house in London seems very odd indeed. Yet why not if hunting parties are supposed to ride back from the country to the town? Perhaps they run down the fox in Hyde Park near the 'cottages' which Dumas the elder has placed in Piccadilly!

PAGE 61. l. 18. *Avant que Sa Seigneurie* . . . It must be confessed that Kitty Bell's humble manner of addressing people, such as Lord Talbot and Chatterton, in the third person, is somewhat derogatory and unpleasant.

PAGE 63. l. 16. *Je gagerais qu'il leur semble fou! c'est trop beau pour eux.* It must be owned that, however fine it may sound, such a lofty way of speaking of one's own inspiration denotes a very proud, unbearable, though somewhat unconscious self-love which, by unfitting a man for any social activity, cannot but drive him to an insane and impotent

isolation. 'Poetry,' as he says, 'becomes then but a mere affection of the brain.' (Cf. l. 22.)

PAGE 64. (Stage direction, l. 2.) *pour voir le lord maire.* We question whether the Lord Mayor of the City of London ever travelled in such a stately manner except on the 9th of November; such an unexpected sight could indeed excuse young lords for rushing downstairs with their napkins in their hands (supposing even that napkins were then used)! But since the Lord Mayor represents the whole government, nay, all England, such pomp is perhaps less ludicrous.

l. 18. *féal*, a mediaeval word (from Lat. *fides*), means 'loyal'.

PAGE 65. l. 6. *libertin*, in the now obsolete meaning of our classics, is a man who does not accept the creeds and habits of religion.

l. 27. *Lord Lyttelton* (1709–1773), once Chancellor of the Exchequer (1755) and the author of some elegiac verse, of a *Monody*, on the death of his wife, of a *History of Henry II*, and various other works.

l. 28. *John Wilkes*, the famous Whig member who devoted his whole life (1727–1797) to his contests with the House of Commons and the Law Courts; after his 'scandalous libel' in the *North Briton*, and the infamous *Essay on Woman*, he was outlawed; but on his return to England he was elected an alderman of the City of London.

PAGE 66. ll. 13–29. *L'Angleterre est un vaisseau . . .* Great Britain has been over and over again compared to a ship, and it has become a hackneyed phrase with historians to speak of Holland and Portugal as smaller craft following in the wake of the great man-o'-war. A friend and often an imitator of De Vigny, Auguste Barbier, repeated three years later in his *Lazare*:

La nef aux flancs salés qu'on nomme l'Angleterre,
O sombre et lugubre vaisseau!

l. 24. *la manœuvre* (*du navire*): the handling of the ship.

l. 30. *Il lit dans les astres . . .* There is indeed some truth in this prophetic gift of some poets' intuitive minds. But how rare are such geniuses! and are we for the sake of those exceptional beings to encourage the unbearable and powerless pride of such poetasters as Chatterton himself? Modesty would be a better plea than such an overweening assumption of a mission divine. But De Vigny is here once

more airing his pet idea about the social mission of the poet. With more modesty A. Barbier writes in his *Lazare*:

O grand Dieu! sois pour moi ce que sont les étoiles
Pour le peuple des matelots.

l. 36. *billevesées*, a corrupted form of *belles vessies*, fine bladders, bubbles, idle talk, silly notions. 'Toutes les billevesées de la métaphysique ne valent pas un argument *ad hominem*' (Diderot).

PAGE 67. ll. 5–10. *Bale... Magisterial*... We know nothing concerning either the 'Magisterial' or 'Bale'. But are we then to believe with De Vigny that the greatest insult to Chatterton was to take him at his word and thus deny him the authorship of the Rowleian poems? (See p. 69, ll. 5–10.)

l. 14. *vous n'êtes bon à rien*... Of course such a blunt, contemptuous, and heartless patron as the Lord Mayor is represented here, and also John Bell, the coarse utilitarian, as opposed to Chatterton, the poetical idealist, are fortunately rare exceptions among patrons of letters.

l. 29. *il est à bon port*, a phrase borrowed from nautical parlance, meaning 'he has safely reached the harbour,' and hence 'he has safely come home,' and here 'he is now out of danger.'

PAGE 68. l. 21. *Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même.* As we have already said, Chatterton did not openly acknowledge the authorship of the Rowleian poems; he only did so on two occasions when he was almost compelled to do so.

PAGE 69. ll. 20–35. *Il boit l'opium*... It must be acknowledged that, in spite of De Vigny's assertion to the contrary in his Preface (p. 8), this lyrical address to beneficent Death implies a more unmitigated praise of, and even a more alluring inducement to, suicide than Hamlet's famous soliloquy. Hence the epidemic of 'Chattertonism' which set in then, just as that of 'Wertherism' formerly. See, again, p. 72, and *Introd.*, p. lix.

Chatterton committed suicide, not by taking opium, but arsenic, which he had obtained from his neighbour and friend, the chemist Mr. Cross, on August 25, 1770. His corpse was found lying amidst the torn-up remnants of his latest work.

PAGE 70. l. 17. *franchement, ils n'aiment rien.* In common with Shelley, Leopardi, and many other poets, De Vigny has been charged with egotism in love; most imaginative lovers bestow on more or less imperfect women uncontrollable affections that are in reality meant for impossible ideals of Beauty; hence so much delusion, so many misfortunes! There-

fore, in spite of a good deal of exaggeration, there is more truth in this passage than De Vigny would willingly acknowledge.

PAGE 71. l. 6. *Avec ces anges sur vos genoux, vous ressemblez à la divine Charité.* De Vigny seems here to think less of Chatterton's *Excelente Balade of Charity* than of Andrea del Sarto's famous picture of Charity in the Louvre.

PAGE 73. l. 12. *prie pour moi.* Note in this supreme moment the *tutoiement* (*prie*, not *priez*), a liberty of speech which is an implicit confession of reciprocal love.

SCÈNE IX. Marie Dorval used to play this last scene in a most impressive manner. The first time she did so, her fellow-actors, who disliked her, could not refrain from admiring her; King Louis-Philippe, who was present, gave her a bouquet, while the whole house wildly applauded and frantically encored the actress.

PAGE 74. l. 32. *reçois ces deux martyrs!* Why are both Kitty Bell and Chatterton martyrs? Because, according to De Vigny, this coarse world of ours is not a fit place for souls of ultra-refinement, whether their refinement is in the heart, as regards Kitty, or in the mind, as is the case with Chatterton; and this is a general conception of De Vigny: every superior being, whether his superiority is a gift of God, as it was with Moses, or a heroic achievement of man, as in *Servitude et Grandeur militaires*, has to pay, that is to suffer and to die, for such superiority. This idea is so far true indeed that neither nature nor society willingly admits of any anomaly, however superior to the common level; there must always be some minimum of adaptation, or life becomes, if not altogether impossible, at least uncomfortable, and therefore unhappy.

PAGE 75. ll. 1 *et seqq.* *le succès de ce drame a été au delà des espérances les plus exagérées de ceux qui voulaient bien le souhaiter.* In 1857 Th. Gautier wrote in his *Histoire du Romantisme* (p. 153): 'Such an exaltation may seem strange to the generation which is now of the same age as we were in those days; but it was sincere, as has been proved by some over whose bodies green and thick grass has already grown for many a year. The pit before which Chatterton ranted was full of pale-faced, long-haired youths.'

l. 9. *une solennelle récompense des fatigues de l'esprit.* De Vigny had already written in his Preface to *Le More de Venise*: 'Une tragédie est une pensée qui se métamorphose tout à coup en machine . . . C'est vraiment une manière excellente de s'adresser à trois mille hommes assemblés, sans qu'ils puissent en aucune façon éviter d'entendre ce que l'on a à leur

dire . . . La soirée finie, trois mille intelligences ont été remplies de vos idées.' But then a mere question of dramatic style was at stake; whereas in this a social problem was pending. Hence the 'solemn,' 'almost religious' tone of our inspired reformer, whenever he happens to speak of his 'drame de la pensée.' Cf. the *Avant-propos*. In his *Journal* of 1834 (pp. 95–96) he writes also: 'Joyful satires have been written; I will put on the stage gloomy and melancholy satires; . . . if I were a painter, I would be a dark Raphael with an angelic form and sable garments.'

PAGE 76. l. 1. *qui les applaudissent avec ivresse.* De Vigny, in his *avant-propos* to *Le More de Venise*, had already written: 'Les acteurs, ces martys perpétuels de l'art, ces illusions vivantes qui payent de leur personne, qui sont la réalisation de nos pensées, qui reçoivent des blessures si durables et des couronnes si passagères.'

PAGE 77. l. 14. *Madame Dorval.* While reading this dithyrambic eulogium of Madame Dorval, and especially the last suggestive lines of it, we must bear in mind De Vigny's personal intercourse with the famous actress. (Cf. *Introd.*, pp. li–lvi.)

l. 18. *Vierges maternelles.* De Vigny is perhaps thinking here of the famous picture of Charity with two infants by Andrea del Sarto, which used to be in the 'Salon carré' of the Louvre, together with one of the best of Raphael's 'Virgin with the Child.'

PAGE 80. l. 9. *un enfant taciturne.* When hardly ten years of age, he had written a religious poem *On the last Epiphany*; when eleven, he wrote *A Hymn for Christmas Day.* Then he wrote two satires: one, a fable, *The Churchwarden and the Apparition*, about a churchwarden who had removed a beautiful stone cross from the churchyard of St. Mary's Redcliffe, and the other, *Apostate Will*, against some Methodist of the town.

l. 20. *dans le goût d'Ossian.* There is but one edition of Chatterton's works in three volumes: it is Cottle and Southey's; and it was published only in 1803, i.e. thirty-three years after the author's death. In his lifetime Chatterton published no volume, his poems and articles being printed in Bristol or London papers and magazines.

l. 21. *il examine tout.* Chatterton was indeed an omnivorous reader for a while; but he had only a smattering of such sciences as astronomy (cf. the poem entitled *The Copernican System*), natural philosophy (cf. *Epistle to the Reverend*

Catcott), music (cf. *Letter to Carey*). About his knowledge of Saxon antiquities, Prof. Skeat has decisively shown how scanty it was: 'The Rowleian dialect,' he says, 'is a thing *per se* . . . the *genuine* old English words correctly used in it amount to about seven per cent. of all the old words employed . . . It can be learnt by a careful study of Kersey's dictionary in a few weeks, whilst the spelling is of that debased kind which prevails in the Chevy Chase of Percy's Reliques, only a little more disguised.' So that the learned editor found nothing better adapted to show Chatterton's genius to advantage than divesting it of this motley garb; and indeed, when thus disentangled, it is much improved. What are we then to think of De Vigny's competence to judge the English language, such as he exhibits in the beautiful sentence that follows?

PAGE **81.** l. 9. *Chatterton, s'il ne fût mort de son désespoir, fût mort de ses travaux.* No; Chatterton's sham scholarship is by no means admirable; but what is truly wonderful is the inexhaustible facility of a boy who could lavishly produce all sort and manner of prose and verse with so little education: here lies his native genius. (Cf. the following note.)

l. 18. *la 'Bataille d'Hastings.'* What De Vigny here omits to say or fails to know is this: the first poem had been given to Mr. Barrett (a surgeon and an antiquary of Bristol who befriended the apprenticed clerk) with the following title: 'Battle of Hastings, wrote by Turgot the Monk, a Saxon, in the tenth century, and translated by Thomas Rowlie, parish of St. John's, in the city of Bristol, in the year 1465. The remainder of the poem I have not been happy enough to meet with.' 'Being pressed to produce the original handwriting, he said that he wrote this poem himself, but that he had another, the copy of an original by Rowley; then, after a considerable interval of time (which indeed was requisite for writing a new piece), he produced *another* "Battle of Hastings," much longer than the former: a fair copy from an undoubted original!' (*Malone's Cursory Observations*, p. 53.) In neither part does he finish the story or even approach the death of Harold.

l. 19. As he could not read Greek, he had indeed borrowed rather too freely from Pope's 'Iliad of Homer.'

PAGE **86.** l. 20. *Locrine.* As Prof. Skeat has pointed out, this poem is a mere imitation of Spenser's *Faerie Queene*, Book II, Canto x, St. 5–19.

PAGE **91.** l. 18. *l'éclair* is evidently a misprint for *l'air*.

OXFORD
PRINTED AT THE CLARENDON PRESS
BY HORACE HART, M.A.
PRINTER TO THE UNIVERSITY

PIERRETTE, by Balzac. Edited by T. DE SÉLINCOURT. 2s. 6d. net.

JEANNE, by George Sand. Edited by C. HUGON. 3s. 6d. net.

LA MER, by Michelet. Edited by W. ROBERTSON. 3s. 6d. net.

LES JOURNÉES DE JUIN, by Stern. Edited by M. DELBOS. 2s. 6d. net.

POÉSIES CHOISIES D'ANDRÉ CHÉNIER. Edited by J. DEROCQUIGNY. 2s. 6d. net.

L'OISEAU, by Michelet. Edited by LOUIS CAZAMIAN. 2s. net.

POÉSIES CHOISIES DE FRANÇOIS COPPÉE. Edited by L. DELBOS. (Édition Classique Autorisée.) 2s. 6d. net.

CONTES ET NOUVELLES, by Prosper Mérimée. Edited by S. J. E. MICHELL. 2s. net.

ÏAMBES ET POÈMES, by Auguste Barbier. Edited by CH.-M. GARNIER. 2s. net.

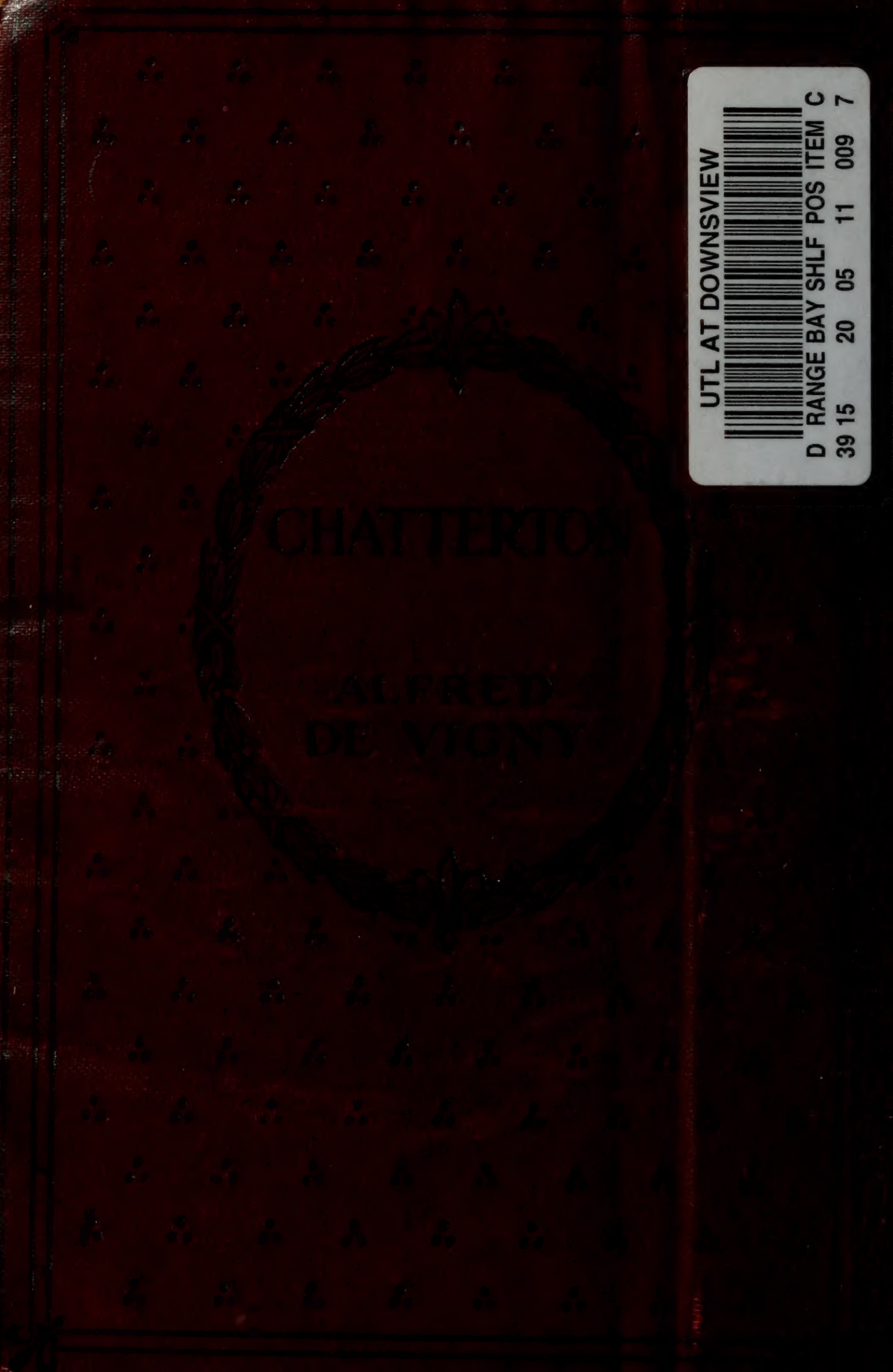
LA LÉGENDE DES SIÈCLES, by Victor Hugo. Edited by G. F. BRIDGE. 3s. net.

EUGÉNIE GRANDET, by Balzac. Edited by H. E. BERTHON. 2s. 6d. net.

TROIS PORTRAITS LITTÉRAIRES, by Sainte-Beuve. Edited by D. L. SAVORY. 3s. net.

ESPAÑA and ÉMAUX ET CAMÉES, by Gautier. Edited by C. E. DELBOS. 2s. net.

PAGES CHOISIES D'AUGUSTE ANGELLIER. Edited by ÉMILE LEGOUIS. 3s. 6d. net; India paper, 4s. 6d. net.


CHATTERTON
ALFRED
DE VIGNY
UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 20 05 11 009 7